CROYEZ-VOUS A LA DÉMOCRATIE ?

(Voir pages 8-9-10-11)

L'EXPRESS

125 frs

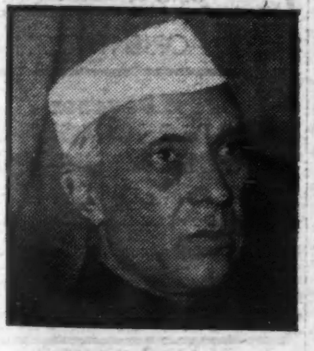
9 AVRIL 1959. — N° 408

La mission du prince du Maroc

(pp. 12-13)

Magescas raconte sa vie

(pp. 27-28-29)



Le Dalaï encombre Nehru

(p. 16)

MARILYN MONROE

« Il nous faut recommencer tous les cinq ans si nous ne voulons pas être démodés. »

(Gœthe.)

B ★★★★★

Courrier

Françoise Giroud, qui ouvre cette semaine « L'enquête de 1959 » (lire en pages 8, 9, 10 et 11), reprendra dans le prochain numéro sa « Lettre de « L'Express ».

Paras humains

Bien que « L'Express » soit interdit dans notre camp (à Pau) je tiens à vous signaler que tous les paras ne sont pas des fascistes aux ordres d'un Soustelle. Nul doute que l'action psychologique est puissante dans les consciences de chacun de nous, surtout en Algérie. Néanmoins, ceux qui ont toujours lutté pour le respect de la personne humaine, luttent encore aujourd'hui dans cette nouvelle vague fasciste, pour la liberté des consciences. La liberté est inséparable de la personnalité. Les deux ne font qu'un...

Chaque jeudi, je l'achète, ce fidèle « canard » et dans un café (loin des regards indiscrets) je me « déconditionne », essayant d'oublier l'endoctrinement que j'ai subi la veille.

Et je me pose cette question...

Des milliers de jeunes de vingt ans participent à une pacification cruelle. Dans vingt ans, il se trouveront aux postes clefs de la nation. Que feront-ils ?

A. P.,
parachutiste,
Pau.

Ce romantisme fatal

Ce n'est pas tant la mort que les Sentenac et les Bigeard recherchent qu'une sorte d'absolu, un rêve impossible à réaliser, une chimère qui ne peut s'apprivoiser. Il y a dans leur attitude une fuite en avant qui recèle peut-être un manque de lucidité face à la vie. Il est temps de dire « halte » à un romantisme un peu puéril qui ne serait pas condamnable en soi s'il n'entraînait d'autres hommes, toute une civilisation, et les valeurs les plus hautes, à la catastrophe. L'apologie de la sensation forte est permise lorsque l'expérience ne concerne que l'individu qui s'y soumet de bonne grâce ; elle est condamnable quand elle est la marque d'un égoïsme monstrueux et d'un désir incoercible de s'installer à peu de frais dans l'immortalité.

Ce romantisme — qu'il soit de type nietzschéen ou de type wagnérien, et que j'appellerai une attitude du « tout ou rien », typiquement germanique — a mené l'Europe où l'on sait : à la guerre en Espagne, au nazisme en Allemagne, au fascisme en Italie, etc.

André Guimbretière,
chargé de cours
Ecole nationale
de langues orientales.

Pas d'excuses...

L'éditorial « La guerre des braves » est un article intelligent, trop intelligent peut-être.

En étudiant le climat psychologique, en recherchant de lointains responsables, en se voulant impartial, l'auteur arrive non seulement à nous faire comprendre, mais malheureusement aussi, à nous faire presque excuser la conduite des parachutistes.

Or, si nous voulons triompher de l'engrenage dans lequel nous nous trouvons, si nous voulons que la dictature militaire ne s'installe pas davantage dans notre pays, ne convient-il pas plutôt d'oublier les belles photos et les textes publicitaires du colonel Bigeard, de ne pas trop rechercher d'excuses à des gens qui n'en ont pas. Avant tout, avant les « essais » intellectuels, songeons aux victimes de la villa « Susini », à Alleg et à Audin, qui sont des exemples autrement exaltants, plus près de la vérité et de cette grandeur dont on parle tant.

F. d'H.,
Paris.

Ecoutez Alger !

En rapprochant l'attitude des « paras » de celle des « tricheurs » et, en général, de celle de la jeunesse actuelle, vous excusez leur comportement. « C'est le mal du siècle », vont conclure vos lecteurs...

Vous oubliez l'entraînement systématique qui a avili les meilleures âmes et réduit au désespoir morne tant de jeunes qui n'étaient pas nés pour cela. Ecoutez Radio-Alger : cela ravivera vos souvenirs. Certain jour du mois dernier (je ne l'ai pas noté), il racontait comment on oblige l'homme à se lancer dans le vide, de gré ou de force. Celui qui s'y refuse est précipité au-dehors par ses coéquipiers ; l'un ayant réussi à s'aggriper des deux mains à la carlingue, ses « camarades » lui martelèrent les doigts à coups de talons pour lui faire lâcher prise, et cependant il s'accrochait désespérément... Tout ceci raconté sur le ton du « dur » heureux et fier de vous faire goûter une belle histoire... Ecœuré, j'ai tourné le bouton...

R. Duriand,
Paris.

L'Europe ou la mort

Dieu est mort ! La phrase de Nietzsche retentit à travers votre éditorial comme un glas. L'Occident n'a plus de projet civilisateur ! L'énergie n'y manque pas, mais c'est celle du désespoir. C'est un corps que son esprit abandonne.

C'est vrai. Mais qui est responsable ? L'esprit ou le corps ? Et si c'est l'esprit, pourquoi refuse-t-il le seul corps qui lui soit proposé ?...

C'est l'Europe qui est au cœur du problème, de tous les problèmes.

Chacune des idées que vous proposez, que ce soit l'abandon de l'ère coloniale, l'indépendance entre les deux blocs ou une gauche assez forte pour ne pas être communiste, paraissent des fruits empoisonnés aux trois quarts des Français.

Parce que vous dites toujours où il faut détruire, jamais où il faut reconstruire.

Vous auriez dit à ce pays : le colonialisme est fini, c'est l'Europe qui commence, à côté de la liquidation du passé, je vous propose la construction d'un avenir — la moitié de la France était derrière vous. La seule chose qui puisse renverser d'un seul coup les données du problème au profit de l'Occident et mettre les Russes au pied du mur : « Nous sommes prêts à abandonner l'aide américaine le jour où vous quitterez l'Europe de l'Est », qui peut la dire, sinon l'Europe de l'Ouest *unie* ?...

Quand l'esprit refuse de s'incarner, il est étrange de l'entendre pleurer la mort de l'homme.

Geoffroy de Murard,
Paris.

Oui, c'est nous

Vous citez cette conscience du « défoncement » des jeunes militaires qui se débattent dans une situation inextricable dans cette guerre d'Algérie. Vous citez la fuite éperdue de la « tricheuse » devant l'amour. Vous constatez chez ces héros, sinon chez ces êtres lucides, ce refus tragique d'assumer le monde. Ils savourent dans leur solitude leur absurdité individuelle. Que cette attitude soit la nôtre, il me semble que oui. J'y souscris pour la constater quotidiennement dans le cadre de l'entreprise industrielle où je travaille : le patron, le syndicaliste, le cadre. Tous très conscients individuellement de leur valeur, mais aussi de l'absurdité de leur isolement par rapport aux composantes de l'entreprise, se refusent à jouer le jeu sous prétexte de la mauvaise foi des partenaires.

Cette prise de conscience n'est pas malsaine, pensez-vous. Oui, dans la mesure où elle n'est pas un aboutissement. Sinon, c'est l'abîme, nous y sommes. Le pourrissement est profond, cette carence d'un projet politique ou d'un plan d'une humanité à construire, voilà le drame. L'espoir est bien dans le dépassement de cette carence et il prend forme chaque fois que des groupes naissent d'hommes qui mettent en commun leur vision des réalités pour atteindre une connaissance plus précise pour l'évaluer, pour ensuite conjuguer leurs efforts.

Dominique Chupin,
Le May-sur-Evre
(M.-et-L.).

Mic et Bigeard

Mic et Bigeard affublés de la même enseigne : Mic la putain qui chercherait Dieu en écartant les cuisses ! Et il y a des cons pour croire à vos élucubrations. Mais vous n'êtes même pas intelligent : vous n'avez rien dans le cœur, vous ne « sentez » pas les choses comme un Français de race les ressent. Ce que cherche le para, c'est la réalisation de son rêve d'ordre, de socialisme national, de valeurs vraies ; c'est une France gouvernée et menée par les meilleurs de ses fils — civils ou militaires — chrétiens ou non-chrétiens, pourvu qu'ils soient *Français*. Le para vous vomit, vous, les pédés, les youtres, les intellectuels sans intelligence, sans esprit et sans cœur. Même le grand Con ne vous sauvera pas.

Jacques Clairy,
Casablanca.

Aimer la France

Il se dégage de votre article « Bonjour Tristesse ou la Guerre des Braves » toute l'âme frémissante, compatissante du véritable Français.

Ce sont des âmes pareilles à la vôtre qui nous obligent — malgré toutes les horreurs, les atrocités qui se commettent quotidiennement à nos yeux et au nom de la France — à aimer cette France...

Elfathemy,
Etudiant marocain,
Paris.

Une prolifération de commerçants

Représentant en titre depuis vingt-cinq ans, au service d'une importante chocolaterie, pour le secteur de Grenoble, j'ai lu l'article « Allez vivre à Grenoble ».

Le problème se résume donc à ceci : que les commerçants sont trop nombreux. Et à cette prolifération de commerçants a correspondu une prolifération de représentants, ce qui a eu pour effet premier de dévaloriser ces professions. Mais on ne pouvait considérer la réforme à entreprendre seulement comme affaire de gouvernement, en raison des innombrables problèmes humains qui ne manqueraient pas de se poser lors de sa réalisation. M. Leclerc, que je qualifierai de « Polar » du S.M.I.G., ne peut, en effet, dans la conjoncture actuelle, obtenir le résultat qu'il nous propose qu'au prix de la ruine et de la mise en chômage de dizaine de milliers de commerçants et de représentants.

Je considère donc que vous parlez d'or quand, dans votre conclusion, vous admettez qu'à la base de tout cela il y a un problème de reclassement et que les pouvoirs publics se doivent d'intervenir, s'ils veulent éviter l'anarchie et l'injustice.

Noel Bouvet,
Grenoble.

J'étais à Toulouse avec Ravanel

« L'Express » a publié des extraits du livre de M. Robert Aron : « Histoire de la libération de la France » et le récit de Ravanel. Il me paraît assuré que la vérité est bien plus voisine du récit de Ravanel que de celui de M. Aron.

Membre du Comité départemental de la Résistance, j'étais à la réunion de la nuit du 19 au 20 août, présidée par Jean Cassou, Commissaire de la République désigné, avec Ravanel, le lieutenant-colonel Berthier, chef départemental F.F.I., et plusieurs autres. Cette réunion au début de laquelle le Comité de la Résistance prit le nom de Comité départemental de Libération (C.D.L.) eût peut-être mérité plus qu'une mention dans la relation des faits...

Je ne veux relever qu'une erreur, mais elle est essentielle, dans le récit de M. Aron. C'est avec l'accord total du C.D.L. et par lui que Pierre Bertaux fut installé à la préfecture, le 20 au matin. La scène des membres du C.D.L. tonitruant et gesticulant est une invention... C'est tout le contraire qui s'est passé. Je crois même me souvenir que c'est au C.D.L., après le drame qui nous privait de Cassou, que fut décidé son remplacement par Bertaux. En tout cas, celui-ci fut accepté sans difficulté.

La « vérité historique » semble exiger mieux que des affirmations, quelque plaisante qu'en soit la forme.

P. Deranges,
Professeur,
Toulouse.

Le contingent 1957/1

Nous appartenons au contingent 1957/1 de l'armée de l'air. Nous avons été incorporés en février 1957

Nous avons espéré, confiant dans les promesses successives qui nous ont été faites par les divers gouvernements, ne faire que vingt-quatre mois de service, ainsi que la classe 56/2 : cet espoir s'est rapidement estompé.

A la suite des événements du 13 mai et à la venue au pouvoir du général de Gaulle, nous pensions que « cela allait changer ». Le ministre des Armées avait promis, au cours d'une conférence de presse évoquant les perspectives favorables de la situation militaire, de porter la durée du service à vingt-six mois et demi. Cette promesse a été tenue à l'égard des deux classes qui nous ont précédés puis, brusquement, est apparu le spectre des classes creuses...

Comment expliquer que le problème des classes creuses n'ait pas conduit plus tôt à la solution envisagée à l'heure actuelle : prolongation de la durée du service au-delà de vingt-sept mois ?

Alors que nous venons de terminer notre vingt-sixième mois d'armée, nous sommes dans l'incertitude la plus complète quant à la date de notre libération, il ne nous est pas possible de faire un projet quelconque en ce qui concerne notre retour à la vie civile. Tous ceux d'entre nous qui, forts des promesses du gouvernement, avaient pris des contacts afin de pouvoir travailler dès leur libération, ont été obligés d'annuler leurs engagements. Nous ne voulons pas évoquer l'état de notre moral qui, selon les affirmations officielles, est toujours excellent.

Un groupe de maintenus
de la classe 57/1 quelque
part en A.F.N.

On se suicide seul

Il est faux et burlesque que j'aie jamais invité Mme Vera Clouzot à venir se suicider avec moi. Je considère Georges Clouzot et sa femme comme de bons amis ; mais je n'ai pas l'habitude d'associer mes amis à ma vie privée ; encore moins à ces ultimes... festins.

Par ailleurs, si j'avais un jour envie de me suicider, je vous prie de croire que je possède en moi assez de courage et de force morale pour le faire seule, sans témoins et sans qu'il soit nécessaire de me tenir la main.

Le souvenir de Jean Walter me dispense de tout autre soutien.

Domenica Walter.

[Je n'ai pas à apprécier si cette envie est « fausse et burlesque » ; j'ai écouté le récit qu'on m'a fait et l'ai reproduit exactement. Jean Cau.]

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

A. T. 2 ELECTRONICIENS dynamiques pour service après vente
A. T. 2 ou A. T. 3 Technicien du vide. Situat. d'avenir. Se présenter ou écrire à L. B. P. 87, r. A.-G.-Belin, ARGENTEUIL (Seine-et-Oise)

Fabr. Bijouterie Hte-Savoie en plein essor cherche
TECHNICIEN DE CLASSE
30-40 ans, connaissances mécan. précision, pour poste chef fabrication. Situat. d'avenir. Envoyer lettre manuscrite référ. et prétent. à O.C.T.A., B. G., 65, avenue de Versailles - PARIS (16e)

OFFRES D'EMPLOIS

ON ESPERE TROUVER
UNE VRAIE SECRETAIRE DE DIRECTION
Le Service Publicité d'une firme mondiale offre une situation de tout premier plan à une VRAIE SECRETAIRE DE DIRECTION justifiant pleinement cette appellation. Nécessairement bi-lingue (anglais), sténotypiste si possible et connaissant les techniques de la Publicité
Elle sera non seulement cultivée, mais intelligente efficace, mais avec discrétion
Sa présentation sera exceptionnelle... comme son emploi et sa rémunération
On postulera par lettre manuscrite accompagnée d'une photo récente et d'un curriculum vitae adressés à :
SODEX, service D, 36, rue de Châteaudun (IXe)

POSTES IMPORTANTS A POURVOIR
Le Service Publicité d'une firme mondiale espère trouver :
1° Des HOMMES PUBLICITE-PROMOTION
Itinérants, jeunes, dynamiques, standing et présentation dignes d'une grande marque. Connaissances parfaites des techniques de publicité et de promotion de vente, aimant leur métier et aimant le faire comprendre aux autres.
Ils circuleront en province deux semaines sur trois.
2° Un SPECIALISTE PUBLICITE-TELEVISION
Ayant obligatoirement l'expérience des U.S.A. Il s'agit d'une situation exceptionnelle à tous égards si essai concluant.
Pour ces emplois, on adressera une demande manuscrite accompagnée d'un curriculum vitae et d'une photo récente à : SODEX, service H, 36, rue de Châteaudun, (IXe).

ORIENTATION

Devenez GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé
Carrière nouvelle (principale ou d'appoint)
Cours individualisés par CORRESPONDANCE
Documentation gratuite sans engagement à
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. E), 15, rue des Chats-Bossus à LILLE
Joindre six timbres pour frais

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera.

APPARTEMENTS (Vente)

SPLENDIDE APPARRTEMENT, living + 3 chambres, cuisine, s. de b., 110 m2, grand confort, imm. neuf P. d. T. terminé, tr. bon stand., soleil étage élevé, vue pan. sur av. d'Italie. MIC. 47-23

24, RUE DE CONSTANTINOPLE, pratique appartement 3 pièces, bains, tél. (possib. un autre appartement dans même immeuble). Vis. sur pl. 1er ét. gauche. Jeudi 14 à 16 h. ou tél. EUR. 42-37

FONDS DE COMMERCE

Près de l'Opéra, boutique 64 m2, entresol 150 m2, sous-sol 45 m2, actuellement couture Prêt à-porter, possibilités tous commerces, à céder. Ecrire BASTA, 5, cité Paradis, PARIS-10e

LOCATIONS (Demande)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. n° 2605 L'Express, 29, r. Marignan

LOCATIONS (Offre)

A Fontenay-sous-Bois, 3 min. gare, 15 min. Bastille
loue Vaste Atelier d'Artiste
meublé ancien, 12 m. X 8, tout confort plus tél. deux grandes baies vitrées sur jardins. Ecrire : VITROTTO Joseph, 16, r. Mallier, Fontenay-sous-B.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
16, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

Le nouveau monde

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

(A. P.)
LE PRÉSIDENT EISENHOWER

(U. P.)
LE PRÉSIDENT NEHRU

(Intercontinentale.)
LE PRÉSIDENT KROUTCHEV

« De quoi dépend une jeune fille française de 20 ans ? »

LE mal suit son cours, le taureau devient bœuf : la politique n'intéresse plus les Français.

L'anémie a fait son travail. A force d'être dominées, écrasées par l'abcès algérien, les affaires intérieures qui, légitimement, occupent une nation, divisent et passionnent ses citoyens, ont fini par se recroqueviller et, pour ainsi dire, par disparaître. L'Algérie a progressivement, depuis 1955, tout absorbé. Et puis nous voici au moment où elle n'est presque plus elle-même un sujet de débat, où elle quitte le domaine de la politique pour entrer dans celui de la fatalité. Le nouveau régime et son chef, fondés sur Alger, ont incorporé cette guerre lancinante à la nation. « Si même de Gaulle ne peut rien y faire, alors... »

Regardons dehors !

Alors c'est le vide. Vous lisez les quotidiens ? Où parle-t-on « politique » ? Quels sujets vous intéressent, préoccupent votre esprit, le retiennent plus de quelques instants ? Faites deux expériences. La première : si vous cherchez à vous rappeler ce que vous avez lu ce matin dans votre journal, qu'est-ce qui vous vient à la mémoire — en dehors des inondations de Madagascar, des titres de films et des péripéties de l'affaire Lacaze ? Deuxième test : savez-vous si le Parlement est en session ? Oui ; vous savez probablement qu'il ne l'est pas. Mais savez-vous quand il doit se réunir au Palais-Bourbon ? Non. Aucune importance. Personne ne s'en soucie. Ça ne compte plus.

Même cette vieille piqûre, cette bonne vieille drogue stimulante qui fouette le sang chaque fois qu'on nous en injecte une dose, cette « bataille de l'école libre » — dont on essaye de nous reparler — qui s'en trouve échauffé ?...

L'Algérie ayant tout dévoré, puis s'étant elle-même pétrifiée, la France politique est ainsi au point mort. Provisoirement sans doute, mais enfin bien mort. Le Président de la République l'a si sûrement senti qu'il a tenu à faire, dans toute la solennité de l'inauguration élyséenne, une intervention publique pour dire : vous savez, il se passe des choses tout de même et, par exemple, le monde est plongé dans une crise majeure, celle de Berlin — voilà à quoi il faut penser.

C'est d'ailleurs, sur ce sujet, tout ce qu'il a dit ; car il n'a rien proposé, rien même suggéré qui ressemble à une intervention française dans cette crise. Il s'est conformé à l'attitude qu'avait adoptée le chancelier Adenauer : on ne bouge pas. Depuis, aussi bien le Président des Etats-Unis que le chancelier allemand ont bougé, de sorte que, même dans ce domaine, il ne reste plus que la France pour être immobile... Mais là n'est pas l'essentiel. Le général de Gaulle a dit : regardons dehors. Eh bien, regardons dehors.

Il y a du vrai

Car s'il entre dans ce brusque coup de projecteur sur l'actualité étrangère le besoin tactique de distraire les Français, il n'y a pas que cela. Il y a aussi une vérité plus profonde : le sort — le sort *intérieur* — de nos sociétés se jouera pour une grande partie, sans doute pour la plus grande partie, en dehors de chez nous. Ce qui se passe à Pékin, à Tunis et à Bagdad est sans aucun doute en train de façonner la manière dont nous vivrons, dont nos enfants vivront — et c'est la première fois dans l'histoire qu'il en est aussi directement, aussi immédiatement ainsi.

Oui, il y a du vrai. Et quand M. Mendès France, comme chef de l'opposition, répond au chef de l'Etat par une autre conférence de presse où il précise aussitôt qu'il n'abordera que les problèmes de politique internationale, aucun des journalistes présents — chose incroyable il y a encore quelques mois — n'éprouve vraiment le besoin de l'interroger sur les affaires intérieures, sur les élections ou sur l'Algérie.

Donc, nous sommes entrés en « politique étrangère » comme on entre, en avion, dans les nuages — à la fois pour ne pas voir la terre, et aussi parce que les arbres, les fruits, les récoltes sur la terre, dépendent de ce qui se passe dans le ciel. Essayons d'y voir clair.

Bien sûr, il y a Berlin. La France y est directement intéressée, et si elle proposait officiellement — ce qu'elle ne fera pas — un plan concret et précis de « décongestion militaire » en Europe comme celui, par exemple, qu'a, seul, décrit en détail M. Mendès France, au lieu de rester figée, elle pourrait jouer un rôle. Mais, franchement : pas décisif. Berlin, l'Allemagne, c'est typiquement l'affaire des Russes et des Américains : ils détiennent toutes les cartes et sont maîtres du jeu. On peut les influencer, les aider, les pousser — et il faut le faire — mais la *décision* leur appartient. Aussi Berlin ne passionne pas les Français.

Et nous remarquons un trait commun aux deux dernières interventions publiques — par ailleurs si nettement différentes — de de Gaulle et de Mendès France. Ils ont pris la parole à propos de la « crise de Berlin », mais l'un et l'autre — et, manifestement, sans le vouloir — ils ont trouvé tout à coup un accent chaleureux, une inspiration, une force spontanée quand ils ont abordé, en passant, un tout autre sujet: l'évolution des pays neufs, des pays sous-développés, de cet immense monde en gestation qui n'est ni l'Est, ni l'Ouest et qui va maintenant déterminer sa voie.

De Gaulle, soudain, est sorti des astuces et du stylisme pour reprendre sa manière historique, et il a parlé d'un ton noble et émouvant : « *Nous autres qui vivons entre l'Atlantique et l'Oural, nous autres qui sommes l'Europe disposant avec l'Amérique des sources et des ressources principales de la civilisation ; ...nous autres qui avons assez de médecins, d'hôpitaux, pour adoucir la souffrance, etc., que ne dressons-nous, tous ensemble, la fraternelle organisation qui prêtera son concours aux autres !... Que ne mettons-nous en commun un pourcentage de nos matières premières, de nos produits fabriqués, une fraction de nos cadres scientifiques, techniques... pour vaincre la misère, mettre en valeur les ressources et aider le travail des peuples moins développés ! Il me semble que ce devrait être là un sujet capital.* »

Et Mendès France, en réponse à une question, reprit le thème qui lui est familier, et sur lequel il a travaillé depuis de longues années : « *Une question domine toutes les autres. L'un d'entre vous a demandé si les efforts de paix pourraient être sérieusement envisagés tant que se développera entre l'Est et l'Ouest la rivalité qui s'est produite dans les pays sous-développés. C'est sans doute la question la plus importante de ce temps... La forme que revêtira l'équilibre du monde dans les dix, vingt ans à venir dépendra de l'évolution qui se produit dans ces pays sous-développés... Je me réjouis de la prise de conscience qui s'opère à ce sujet... Cette question suffira à donner beaucoup de travail et de peine au moins à une génération entière !* »

Eh bien, oui, nous nous sentons concernés. Ce n'est pas seulement l'ampleur de la tâche, son envergure universelle, qui séduisent l'imagination ou qui permettent de s'évader des problèmes quotidiens, immédiats, locaux, français. C'est *objectivement* vrai : la France a là un rôle, et cette fois décisif, à jouer. Un rôle privilégié, un rôle qu'elle peut seule tenir. Pourquoi ?

Voici notre rôle

Kroutchev et Eisenhower savent bien pourquoi : à quelques exceptions près (dont la plus spectaculaire et, semble-t-il, la plus réussie, est la Chine) ni l'une ni l'autre des deux grandes puissances ne peut vraiment orienter le processus économique et politique qui va façonner le monde en Asie, au Moyen-Orient, en Afrique, en Amérique du Sud. Le Moyen-Orient, où se sont concentrées, ces derniers temps, la compétition et la lutte, en est l'illustration: elles y perdent toutes les deux.

Il y a un homme d'Etat qui a compris, avant les autres, que le rôle d'intermédiaire entre les grandes puissances et les pays neufs serait le rôle politique décisif de notre temps : c'est Nehru. Et il a appliqué toute son intelligence à le jouer. Mais il n'est pas en situation. Son propre pays est un immense pays de pauvres, ses cadres sont presque inexistants, ses problèmes intérieurs sont dramatiques. Il est pris à la gorge par ses difficultés locales, il est menacé à la fois par le communisme et par l'exploitation capitaliste, et il a peu de moyens pour s'en défendre. Il fait front comme il peut. Mais il ne peut guère jouer à l'extérieur.

Prenons, au contraire, la France. Nous sommes très exactement en situation pour assumer ce rôle. C'est d'une telle évidence qu'il n'est pas nécessaire de refaire ici le catalogue de nos atouts et de nos moyens. Schématisons : nous sommes une société industrielle moderne, avec des cadres et des techniques, des liens noués sur plusieurs continents, un rayonnement, qui nous permettent de participer à l'évolution des pays neufs — et avec une modestie de puissance qui pourrait nous permettre de n'être pas craints par eux, mais recherchés, sollicités. La France est placée, construite, équipée, pour être la sage-femme du monde qui va naître, de notre monde, de l'univers totalement neuf de notre génération. C'est vrai.

De Montpellier à Pékin

Et, de plus, c'est vital. Autrement dit : il ne s'agit pas de plonger dans cette aventure par plaisir ou par esthétique. Nous n'avons pas le choix. De la manière dont vont se construire l'Irak et l'Egypte, la Guinée et le Soudan, l'Indonésie et le Pakistan, c'est de cela très directement que va dépendre notre vie *ici*, nos réfrigérateurs, nos voitures, nos aciéries et, au-delà, les structures de notre propre société, ses modes de propriété et de gestion, ses valeurs morales. Ou nous intervenons, ou nous laissons faire ; mais, de toute façon, c'est finalement notre vie quotidienne qui en sera moulée.

Prenez un étudiant de Montpellier qui passe son bachot dans deux mois: sa carrière *dépendra* de la construction du barrage d'Assouan et du rythme d'investissements de M. Sékou Touré plus, bien plus, que des prochaines élections sénatoriales. Une jeune fille française de 20 ans est *liée* à la Chinoise qui apprend la géométrie analytique à l'Université de Pékin et au nouveau comportement de la femme arabe, bien davantage qu'au « beau parti » que sa mère est en train de convoiter pour elle. C'est le monde extérieur qui nous fera ce que nous serons. Il nous reste quelques mois, au mieux quelques années, pour assumer notre rôle dans cette évolution, c'est-à-dire en fin de compte sur notre propre destin.

Il est tellement clair que le préalable absolu à tout cela — qui sera notre vie même, comme société, et comme individus — c'est la paix la plus rapide, la plus loyale, la plus honnête possible en Afrique du Nord qu'on nous permettra de ne pas y revenir, pour cette fois.

J.-J. S.-S.

VOUS qui désirez
un vêtement d'une coupe impeccable, qui affirme votre personnalité, adressez-vous au
bj tailleur
pour hommes ou pour dames.
Ses coupeurs de grande classe le réaliseront pour vous dans les plus beaux tissus anglais, italiens ou français.
belle Jardinière
2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS
Métro : Pont-Neuf ou Châtelet

CORRESPONDANCES EXPRESS

SENAT : NOMBREUSES CANDIDATURES DE REVANCHE

● Aux prochaines élections sénatoriales, M. Edmond Michelet conduira une liste U.N.R. dans la Seine. Plusieurs anciens ministres seront candidats : MM. Chochoy (S.F.I.O.), Guy Petit (Indépendant), de Chevigné (M.R.P.), Maroselli (radical), Bonnefous (ex-U.D.S.R.).

A Marseille, M. Gaston Defferre semble assuré de l'emporter si l'on en juge par les résultats qu'il a obtenus aux élections municipales.

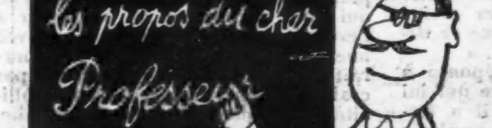
La Constitution a redonné au Sénat son rôle et son lustre de Haute Assemblée et l'a mis à l'écart du risque de dissolution auquel est exposée l'Assemblée Nationale. La tentation est d'autant plus grande pour de nombreux anciens députés de la IVe, soucieux de prendre leur revanche des élections de novembre 1958.

Tous les nouveaux sénateurs ne seront pas gratifiés d'une égale inamovibilité. Un tiers seulement d'entre eux siégeront pendant neuf ans, puisque leur Assemblée est renouvelable par tiers. C'est le sort qui doit désigner avant le 31 mai la catégorie à laquelle appartiendra chacun des 307 nouveaux locataires du Palais du Luxembourg.

LA VILLA « SAVOYE » SERA CLASSEE MONUMENT HISTORIQUE

● A la suite de la protestation des architectes du monde entier, dont « L'Express » s'était fait l'écho dans son dernier numéro, la villa « Savoye » de Poissy ne sera pas détruite. Un accord a été passé entre M. Boulloche, ministre de l'Education nationale, et M. A. Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, pour la sauvegarde de ce chef-d'œuvre de Le Corbusier.

C'est la première fois qu'une œuvre sera classée monument historique du vivant de son auteur.



APPRENANT que les deux-roues, pour leur poisson d'avril, avaient droit, eux aussi, à l'assurance obligatoire, je m'en suis, je l'avoue, d'abord réjoui méchamment.

Voici trop longtemps que scooters et vélomoteurs narguent l'automobiliste. Pour eux, point d'embouteillages, ni de problèmes de stationnement. Ils bénéficient de toute l'indulgence qu'on accorde aux petits, aux faibles : on leur épargne l'esclavage du disque et quand ils enfreignent le Code, c'est tout juste si on ne les défère pas aux tribunaux d'enfants. Les voici ramenés à la loi commune.

Cela dit, quelque sentiment de revanche satisfaite qu'elle m'inspire et quelle que soit sa nécessité, je dois bien reconnaître que cette règle est dure. Pour plus de la moitié des possesseurs de deux-roues, l'obligation de l'assurance va se traduire par un impôt supplémentaire qui n'aura même pas le mérite d'être perçu au profit de l'Etat. J'espère que les compagnies d'assurances y trouveront leur compte et que cet argent ne sera pas perdu pour tout le monde, mais la motorisation en sera moins démocratique et je le regretterai.

ON pouvait jusqu'ici échapper partiellement aux servitudes des gens qui roulent carrosse, en supprimant deux roues sur quatre. Pour conserver le bénéfice des avantages moraux qui s'attachent à une condition modeste, faudra-t-il en supprimer encore une et se vouer au monoroue ?

Hélas ! c'est ainsi justement qu'on représente la Fortune, en équilibre sur sa roue unique. Le monoroue paiera, comme les autres. Reste pas de roue du tout... mais on assurera le piéton, même s'il marche à cloche-pied.

Assurance universelle, quel que soit le nombre de roues : telle est la formule de l'avenir. En fin de compte, tout le monde y gagnera et particulièrement M. Debré puisqu'il sera sûr que sa police couvre la cinquième roue du char de l'Etat.

ROBERT ESCARPIT.

(Agip.)
M. J.-L. BARRAULT
Les « Jeunes Turcs » protestent

LA REORGANISATION DES THEATRES NATIONAUX

● M. André Malraux vient de prendre des mesures importantes concernant la réorganisation des théâtres nationaux. Ces décisions ne se limiteraient pas à des nominations diverses : elles comporteraient aussi des réformes de structure. En voici l'essentiel :

Réunion des théâtres lyriques : M. A.-M. Julien, directeur du Théâtre des Nations, devient administrateur de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Il aura pour collaborateurs, au titre de directeurs musicaux : M. Emmanuel Bondeville (pour l'Opéra) et

(Agip.)
M. A.-M. JULIEN
La province attend

M. Marcel Lami (pour l'Opéra-Comique). M. Roland Petit, ex-danseur étoile de l'Opéra, sera attaché à M. A.-M. Julien pour toutes questions concernant la danse. La tâche qui attend le nouvel administrateur est d'envergure : à la base du problème, il y la réforme profonde des méthodes d'enseignement, qui datent du siècle dernier. Si les manifestations de l'Opéra et de l'Opéra-Comique semblent ressortir à une esthétique périmée, le succès grandissant d'un festival lyrique comme celui d'Aix-en-Provence, où l'apport de metteurs en scène dramatiques a créé un style nouveau, est un signe qui montre qu'il n'est pas impossible de ramener à l'art lyrique un public de plus en plus indifférent, et surtout le public jeune.

Comédie-Française. — M. Claude Bréart de Boisanger, ambassadeur à Prague, est nommé administrateur de la Comédie-Française, en remplacement de M. Pierre Descaves. Un poste de conseiller technique serait attribué à M. Michel Saint-Denis. Celui-ci a travaillé pendant vingt ans à l'Old Vic et la voix de Jacques Duchêne, qui nous parlait de Londres pendant la guerre, était la sienne. Rentré en France, il a dirigé de 1953 à 1957 le Centre Dramatique de l'Est.

L'Odéon. — Après treize ans de vie commune, la Comédie-Française et l'Odéon se séparent. Un décret disjoint les deux salles, que le décret de 1946 avait réunies. Jean-Louis Barrault est nommé directeur, mais n'accepte le poste qu'à la condition d'intégrer à l'Odéon sa propre troupe.

Mais la disjonction des deux salles a provoqué de violentes protestations de la part des Comédiens-Français, et notamment de ceux que l'on appelle les « Jeunes Turcs » (Jean Meyer, Jacques Charon, Robert Hirsch, Robert Manuel, Jean Piat, Lise Delamare et Marie Sabouret). Ils craignent que n'intervienne une réduction des effectifs et se demandent s'ils seront privés, sans compensation, de la salle Luxembourg, dont ils estiment avoir contribué à relever le prestige.

Une autre tâche urgente attend M. Malraux : la réorganisation du théâtre lyrique et dramatique de province. On sait que, travaillant depuis plusieurs mois sur ce problème, le Syndicat Français des Acteurs a mis au point un projet dont M. Malraux a dû prendre connaissance.

Enfin — mais la décision n'est pas encore officielle — M. Gaëtan Picon, ami personnel de M. Malraux et critique littéraire, remplacerait M. Jaujard à la direction générale des Arts et Lettres.

LE BUDGET DE L'ELYSEE

● Le fait que le nouveau chef de l'Etat soit à la fois président de la République et président de la Communauté entraîne une augmentation considérable des sommes qui figurent au budget des charges communes sous le titre « pouvoirs publics » (« Journal officiel » du 12 mars).

Pour l'ensemble des rubriques : dotation du président de la République, cabinets civil et militaire, services administratifs, frais de mission et de documentation, bibliothèque, frais de maison, le total passe de 14.637.000 francs à 126.200.000 francs (dont 28.600.000 au titre de la Communauté).

La rubrique « frais de représentation, de déplacements et de voyages » passe de 2.500.000 francs à 26.000.000 (dont 6 millions pour la Communauté).

Les frais de renouvellement et de fonctionnement du parc automobile s'élèvent à 29.000.000 de francs (dont 4.700.000 seulement pour la constitution du parc de la présidence de la Communauté) contre 3.083.000 francs précédemment.

LES ORGANISATIONS ALGEROISES VEULENT AVANCER L'ANNIVERSAIRE DU 13 MAI

● Les organisations « patriotiques » d'Alger viennent de décider d'avancer la commémoration de l'anniversaire du 13 mai et de mettre les députés d'Algérie en demeure de démissionner s'ils n'obtenaient pas un vote de l'Assemblée nationale en faveur de l'intégration.

Pour ce faire, la date de la manifestation serait fixée soit au 24, soit au 28 avril, c'est-à-dire à la veille de la rentrée parlementaire.

Depuis quelque temps, les émissions de « La Voix du bled », les tracts déposés dans les boîtes aux lettres tentent de replonger Alger dans une atmosphère qui rappelle les jours précédant le 13 mai 1958.

En prévision de cette agitation, les services de la Délégation générale ont décidé de réorganiser les unités territoriales, de les épurer d'un certain nombre d'officiers de réserve soupçonnés d'appartenir en même temps à des organisations « activistes ».

L'U.N.E.F. REUNIFIEE A CONSERVE SA VIGUEUR

● Le 48ᵉ Congrès de l'U.N.E.F. — le premier depuis la réunification — s'est déroulé dans un climat de conciliation.

La plupart des motions (à l'exception de celle sur l'Algérie, que l'opposition n'a pas discutée sur le fond et pour laquelle elle s'est abstenue) ont été adoptées à l'unanimité, comme par exemple celles qui concernaient la défense des libertés, le problème des tortures, la réforme Berthoin et la coopération technique avec les pays insuffisamment développés.

« Dans l'ensemble, a déclaré un membre du bureau sortant, il y a une évolution considérable parmi les membres de l'opposition. Les problèmes traités à ce congrès n'étaient pas moins graves, au contraire, que ceux qui avaient été discutés au Congrès de Paris et qui avaient provoqué la scission. »

Ne gaspillez pas le temps de
VOS VACANCES

Fixez dès maintenant votre choix en consultant la brochure de voyages illustrée

WAGONS-LITS//COOK

VOS CHAMBRES sont déjà réservées dans plus de 50 Stations de grand intérêt touristique de France, Italie, Espagne, Autriche, Suisse, etc...

● **VOYAGES INDIVIDUELS,** organisés selon votre goût, véritables voyages sur mesure.

● **VOYAGES EN GROUPES,** plus de 50 itinéraires différents en chemin de fer et autocar en Europe, dont le fameux "SÉLECTION 59" (Grand Nord).

● **AUTOMOBILISTES !** Que vous voyagiez avec votre voiture personnelle ou avec une automobile que Wagons-Lits//Cook vous fournira, avec ou sans chauffeur, vos chambres seront retenues au long de votre itinéraire.

(Ces voyages sont payables en Francs français)

Cette brochure vous sera adressée sur simple demande par l'une des Agences de Paris :

14, Boulevard des Capucines — RIC. 91-79
2, Place de la Madeleine — OPE. 40-40
62, Rue du Bac — LIT. 42-80
43 ter, Av. Pierre 1ᵉʳ de Serbie (angle av. George-V) — BAL. 57-70
14, Rue Guichard — TRO. 89-10

et dans les principales villes de province

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE

★

IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11ᵉ
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

CERISIER SANS CERISES

par ALFRED SAUVY

A l'automne dernier, tout en redoutant beaucoup du nouveau régime, ce qui m'a conduit à répondre négativement à la question unique qui m'était posée comme à chaque Français, j'espérais tout au moins qu'il permettrait, grâce à sa nature, la solution de problèmes devant lesquels Marianne IV la Débonnaire était restée impuissante.

De chaque régime, de chaque système, il faut attendre, en effet, quelque chose et espérer tout au moins récolter les fruits que sa nature lui permet de produire.

Le philosophe, comme on dit, ou le résigné, peut même estimer qu'une alternance de démocratie et d'autorité est un moyen de progrès, car après tout, le canard avance, lui aussi.

Ce qu'il faut donc reprocher au gouvernement actuel, ce ne sont pas tant les erreurs, voire les férocités qui sont dans sa propre nature, que les manquements mêmes à sa fonction, allons même jusqu'à dire à son génie.

Que pouvait-on espérer, en effet, d'un « gouvernement fort » ? Avant tout, une mise au pas, non des individus, mais des féodalités qui prétendent les représenter. Les partis de l'ordre devaient mettre de l'ordre, comme un cerisier produit des cerises.

Voyons cela : que le gouvernement ait préféré la réduction des prestations pharmaceutiques des salariés à celle des profits de ce commerce est certes déplorable, mais ce choix était dans la logique du système, tout comme le sont la réduction des droits de succession et les avantages accordés au capital vagabond pour mériter sa « confiance ».

Le reproche fondamental à formuler est que le nouveau régime n'a pas compensé « ses immoralités nécessaires », en partie inhérentes à la nature même du capitalisme, par une exploitation correcte de ses propres moyens. Réviser des statuts aussi antiéconomiques — et antilibéraux — que celui de la viticulture et celui de la meunerie, il n'en a pas été question. Le vin sera distillé pendant les bonnes années et cher pendant les autres. Le sous-emploi étendu de la meunerie continuera à être subventionné par le Trésor public. Le bouillage de cru coûtera, chaque année, la valeur de plusieurs universités, etc.

Comme toujours, le logement fournit le test le plus significatif : la Quatrième République avait réalisé le tour de force d'un système coûtant très cher à l'Etat et aboutissant à une pénurie grave de logements. Aucun pays d'Europe n'ayant réussi une telle performance de qui perd gagne, on pouvait espérer beaucoup mieux d'une politique plus ferme, et cela d'autant plus qu'elle était confiée à un homme éminent, compétent et soucieux du bien public.

Mais, peu à peu, après un essai méritoire de rénovation, nous sommes retombés dans les anciennes ornières.

L'AUGMENTATION des loyers des logements anciens — inévitable et pleinement justifiée pour les locataires aisés — aurait dû servir, pour une forte part, à assurer l'entretien si urgent, si nécessaire, des immeubles anciens; la pression des propriétaires, et sans doute le veto de la rue de Rivoli, a empêché ce transfert vital, transformant une opération de salubrité nationale en une sorte de revanche stérile de la propriété.

Pour les logements H.L.M., devenus la grande prébende du régime, un essai de moralisation en 1954 avait dû être abandonné en 1955 devant la révolte pure des organismes intéressés. Ces logements, construits à l'intention des ouvriers, ont peu à peu été attribués à des catégories mieux en cour, préfets, généraux, etc., et même à... un ancien ministre de la Construction.

Un calcul très simple, relevant de la classe de 6ᵉ, permet de constater que, dans notre régime, l'Etat ne peut pas loger tout le monde. Déjà aujourd'hui, le coût des logements attribués à des familles aisées doit être récupéré par voie fiscale, sur ces mêmes bénéficiaires ou d'autres, avec le cortège de fraudes et d'évasions que l'on connaît. Gribouille était plus avisé.

Après un essai franc, à la fin de l'année, pour réserver les logements aux familles qui ne peuvent payer un loyer normal, il a fallu céder devant un des groupes de pression les plus puissants qui soient : les organismes d'H.L.M., groupe issu de la puissance publique elle-même. Lorsqu'il céda la Bourgogne à son fils cadet, Jean le Bon a montré comment le pouvoir peut créer de toutes pièces une féodalité adverse.

Si les familles aisées accèdent aux logements de l'Etat, les sociétés conventionnées perdront du même coup des clients tout désignés, tandis que les familles populaires resteront en taudis. Déclassement général, férocité.

Qu'on en juge aux chiffres suivants :

Les Allemands ont, en 1957, construit 274.000 logements avec l'aide des pouvoirs publics, et la France 226.000, différence normale. Mais, en sus, les Français ont construit 15.000 logements sans l'aide de l'Etat, et les Allemands 248.000. Dans ces chiffres simples, les jeunes ménages trouveront la clef, non de leur appartement, hélas ! mais de leur absence d'appartement.

SI l'on ajoute que personne ne veut toucher à la plus-value des terrains à bâtir (ce n'est pas même une spéculation, mais une rente assurée par les travaux publics et la croissance de la population), que l'épargne-logement, déjà non appliquée par la rue de Rivoli, a été définitivement enterrée, dans sa seule disposition intéressante, à savoir l'épargne en briques, que la sous-location et le gaspillage des appartements anciens continuent comme par le passé, on comprendra aisément qu'il ne faut plus attendre, sur ce point du moins, les bienfaits d'un « gouvernement fort ».

Ces lignes sont écrites sans acrimonie contre personne, avec le seul désir d'informer l'opinion de toutes nuances politiques et si possible d'obtenir d'elle une pression qui permette au pouvoir légal de mieux se défendre contre les pouvoirs de fait.

Car, dans notre Cinquième, comme dans notre Quatrième, le pouvoir est à ceux qui siègent : un poste d'administrateur permet de gérer une société de 100 milliards de capital, en n'en possédant qu'une infime partie ; associations de combattants, de parents d'élèves, d'agrégés, groupes professionnels, etc., parlent ou affirment parler au nom d'une masse de personnes qui, en fait, ne pensent pas comme eux et sont, en général, beaucoup plus raisonnables.

Les « difficiles à gouverner » ne sont pas les Français, comme on le dit, mais ceux qui sont censés les représenter. Rien n'a été changé sur ce terrain ; le refrain de « La Fille de Mme Angot », sur la vanité de certain changement politique, peut être chanté, sans anachronisme.

ALFRED SAUVY.

Un jeune jacobin parle :

« LA COLÈRE USURPÉE »

par Charles HERNU

(Préface de Mᵉ Henry Torrès)

Aux Editions C. H., 53, rue de Ponthieu

UNIVERSITÉ

Sauvy entre au « Collège »

● *Avant d'interroger le capitaine Mias qui a mené son équipe de rugby à la victoire* *(page 29)**, Jean Cau est allé rendre visite à un autre rugbyman pas ordinaire, qui a créé une science en France. Alfred Sauvy, vous connaissez ?*

LE « Tout-Paris » universitaire a reçu cette semaine le fameux bristol, sobre, classique :

VENDREDI 10 AVRIL, A 17 H. 45
au Collège de France, Salle N° VIII
leçon inaugurale du cours de
Alfred SAUVY
sur *« Aspects sociopolitiques des problèmes de la Population ».*

Un nouveau « Professeur au Collège de France » — le titre universitaire le plus prestigieux du monde — est intronisé. Ce n'est pas un maître ordinaire...

Au premier abord, il y a « de l'Einstein » en lui : le regard doux mais traversé de bontés malicieuses, les cheveux qui volent en toupets de chaque côté de la tête, un air de sagesse aux aguets qui donne au visage une électricité secrète. En deux battements d'ailes, une tourterelle apprivoisée vient se poser sur son épaule pendant notre conversation et je me dis : *« C'est bien ça : voilà le sage ! »* Et je me souviens qu'une colombe, selon la légende, aimait à venir se percher sur l'épaule de Platon et cueillir du miel au bord de ses lèvres. Eh non ! — et je vais m'en apercevoir — Alfred Sauvy n'est pas « un sage » ou bien il faut dire alors qu'il l'est à sa manière et que celle-ci lui appartient en exclusivité.

— D'abord, je suis Catalan, Catalan français...

« Je suis Catalan » : il n'est que de voir Alfred Sauvy pour n'en plus douter. Petit, râblé, la tête ronde, les traits têtus. Et s'il se coiffe, c'est d'un béret...

Et c'est l'évocation d'une enfance au sein d'une famille de petite bourgeoisie provinciale. Le père était viticulteur. Trois horizons : là, les vignes; un peu plus loin, les Pyrénées ; ici, la famille aux sévérités, aux tendresses, aux préjugés confits dans ce siècle d'or de la bourgeoisie qu'avait été le XIXᵉ siècle.

— Dans un monde en retard, ma famille était elle-même en retard de près d'un siècle. Il était exclu que j'aille au lycée et c'est au collège Stanislas, institution privée de Perpignan, que je fis mes études.

(1) Photographié chez lui, à table avec sa petite fille.

(Charpentier.)

LE PROFESSEUR ALFRED SAUVY (1)
Comme les éclaireurs qui reconnaissent la route.

« L'histoire racontera comment, à un tournant de la guerre, cet homme fut remis dans le droit chemin par ceux qui l'arrêtèrent une nuit de novembre 1942, comment, grâce à eux, il reprit le combat du côté de la victoire et fut fait maréchal de France... » :

NOUS, QUI AVONS ARRÊTÉ LE GÉNÉRAL JUIN...

par José ABOULKER

●

LE PROBLÈME MILITAIRE DE BERLIN

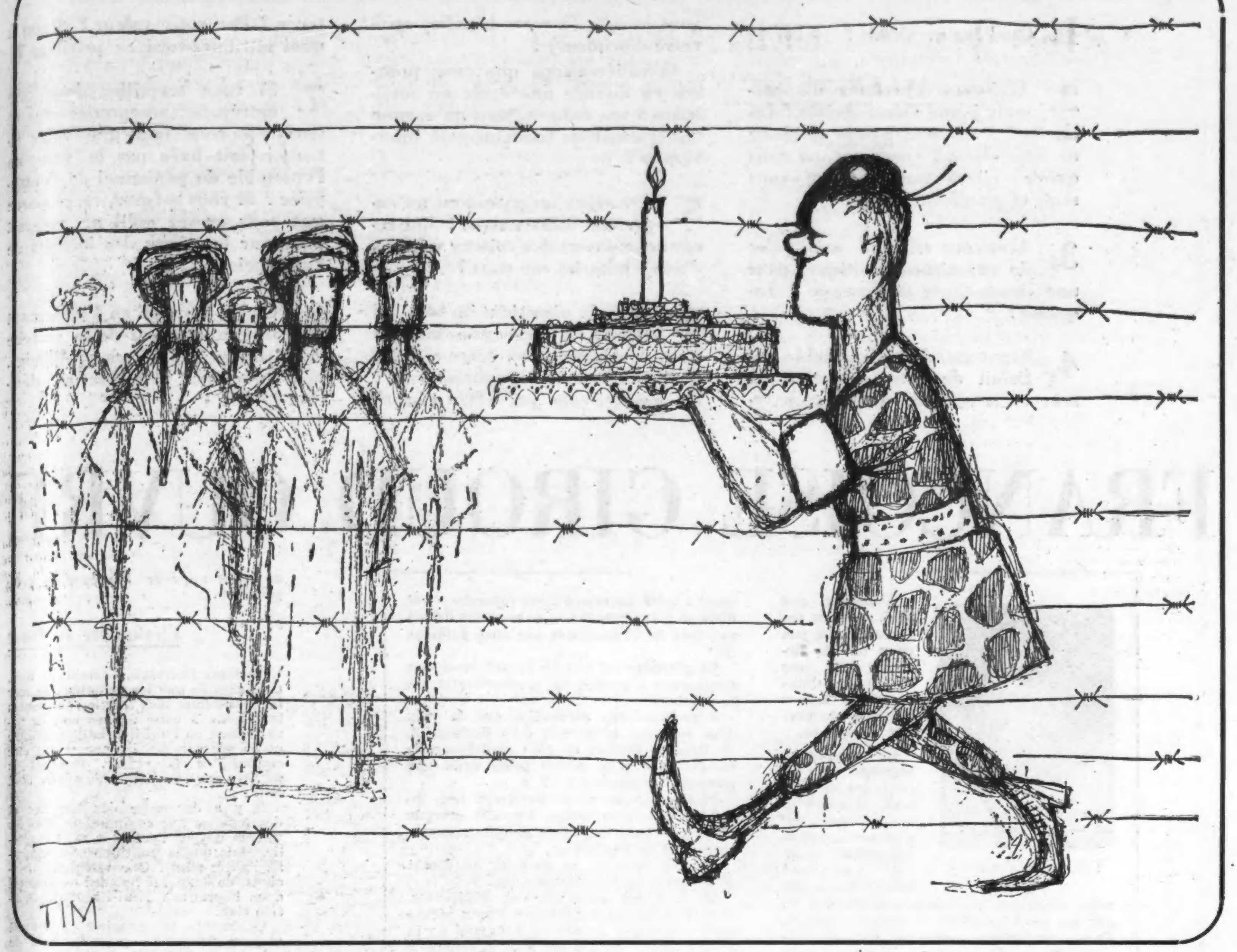
par le général GALLOIS

●

LA NEF

Revue mensuelle 100 pages 250 francs - En vente dans tous les kiosques.
Abonnements : 26, rue Vernet, Paris (8ᵉ)

POUR L'ANNIVERSAIRE DU 13 MAI



En 1914, le père, ultra-patriote, comme on ne sut l'être qu'à l'aube de ce siècle, s'engage :

— *Mais*, corrige Alfred Sauvy, *patriote pas à la Barrès, pas à la « Allez enfants de la Patrie », non, patriote pour se battre et mourir.*

Vingt ans de statistiques

Le père meurt. Le fils est mobilisé, à vingt ans, dans une division de cavalerie, gazé, promu officier. En 1918, il se retrouve sans fortune, sans relations, sans situation, nanti d'une solide éducation bourgeoise — c'est-à-dire, à l'époque, les bras chargés des cent scrupules et des mille principes qui empêchent de « réussir » — avec une mère et trois sœurs frileusement serrées contre lui.

— *Je ne savais que faire. Sans goûts, sans conviction, sans vocation d'aucune sorte ; « poussé », j'ai préparé Polytechnique. J'avais du goût pour la chimie, mais il m'eût fallu au moins deux ans d'études pratiques, après Polytechnique, et je ne pouvais pas rester à charge à ma famille.*

On dirait d'un roman, la vie d'Alfred Sauvy : un peu de Balzac, un peu de Vallès, un brin de Bourget. Mais continuons à la « lire » et Gil Blas (après tout Santillane n'est pas si loin de Perpignan) apparaît.

— *C'est alors que je me suis présenté à... un concours de statisticiens. La statistique, en ce temps-là, évoquait Labiche et déclarer qu'on était « statisticien », c'était automatiquement déclencher le fou-rire. Mais figurez-vous que ça m'a plu : mon goût de l'observation économique y trouvait son compte.*

Voilà donc Gil Blas statisticien. Il restera attaché à l'Institut de Statistique jusqu'en 1945. Pendant vingt ans, on l'imagine donc, une tourterelle sur l'épaule, en train de grimper et de descendre des échelles de chiffres et de mettre, entre les quatre murs d'un bureau, le monde en statistiques. Eh non, encore une fois, car encore une fois, Alfred Sauvy « crève » son personnage. En effet, en dehors de son bureau, de quoi s'occupe l'austère statisticien ? Quelles sont ses passions ? Le cinéma, le théâtre, et le rugby ! Il envoie des critiques de films aux journaux de province et, du même enthousiasme, dirige l'équipe de rugby du Racing et — avec un certain Jacques Tati — la section théâtrale.

Le goût du rugby

— *Pourquoi j'aime avec une telle passion le rugby ? Parce que c'est le sport d'équipe par excellence. Personne ne doit garder le ballon.* (Plus tard, Alfred Sauvy me parlera de son « équipe » de l'Institut Démographique.) *Je jouais demi d'ouverture : il y a là une rencontre. Le demi reçoit le ballon, certes, mais s'en sépare immédiatement et le lance aux trois-quarts pour un meilleur usage. Pour moi, c'est un peu comme cela que j'estime le comportement social. Il y a aussi autre chose que j'ai trouvé et que je n'ai trouvé que dans le rugby : l'absence totale d'esprit de classe, l'égalité absolue. Que vous soyez riche ou pauvre, beau ou laid, bourgeois ou prolétaire, tout s'efface. Il y a l'équipe, le jeu, la fraternité des mêlées où l'on pousse tous ensemble. Il y a le tutoiement immédiat, la critique absolue, la sanction de la faute, le pardon immédiat, la virilité.*

En 1945, le critique de cinéma, metteur en scène de théâtre, demi d'ouverture et... statisticien Alfred Sauvy est nommé par François Billoux secrétaire général à la Famille et à la Population. Mais « l'Administration » n'est pas « l'équipe » :

— *Je n'étais pas fait pour cela et, lorsque, sur proposition du professeur Debré, père de l'actuel Premier Ministre, a été fondé l'Institut Démographique, j'en ai accepté la direction.*

En parlant de cet institut qu'il a pétri, sculpté, organisé de ses mains (et les mains d'Alfred Sauvy, en parlant de l'Institut, pétrissent, sculptent et triturent...) Alfred Sauvy allume dans son regard la même lueur que lorsqu'il parlait, tout à l'heure, du rugby. La passion n'est pas moins forte.

Un collège sans bahutage

— *C'est un institut de science pure et de science appliquée. C'est la méthode scientifique appliquée aux sciences humaines. Nous nous livrons à une infinité d'études d'observations sur la population et les facteurs qui influent sur elle. Aussi, nous sommes amenés aussi bien à nous occuper de la réforme de l'enseignement à travers le problème des effectifs scolaires que du problème des logements et de leur répartition. Aussi bien de l'alcool et de l'alcoolisme (et nous établissons ce que ça coûte au pays en argent et en vies humaines) que du Marché commun et de la C.E.C.A. pour savoir comment se répartira l'emploi, etc. Nous faisons également des enquêtes disons plus amusantes. Celle-ci par exemple qui porte sur les facteurs de réussite, sur les facteurs objectifs qui amènent la réussite de certains hommes : nombre d'enfants dans la famille d'où ils sont issus, nombre de frères et de sœurs, sont-ils cadets ou aînés, de quelle région, de quels milieux sociaux ?... Celle-ci encore sur le travail des femmes... Notre but, c'est de dresser des observations, d'éclairer l'action. Nous ne fixons jamais — pour les gouvernements, les ministres ou les groupes pour lesquels nous travaillons — de politique à suivre. Nous sommes comparables à des éclaireurs qui reconnaissent la route.*

Alfred Sauvy se lève, empoigne une valise, se pique un béret sur la tête. Il va donner une conférence à l'étranger. Nous filons vers la gare.

— *Il n'est pas de démographe complet qui ne s'intéresse à plusieurs disciplines différentes : histoire, géographie, statistique, biologie, économie, droit... Chacun a sa spécialité mais doit garder les yeux ouverts sur les disciplines voisines.*

Le petit Catalan râblé trotte sur le quai, cherche son wagon, continue de discuter.

— *L'Institut est unique au monde, ce qui vaut au français d'être la langue utilisée dans les congrès démographiques.*

Valise balancée et hop ! grimpée dans le wagon.

— *C'est la chaire d'Histoire du Travail transformée en chaire de Démographie sociale que je vais occuper au Collège de France. J'en suis très heureux. L'Institut de Démographie me servira de laboratoire en quelque sorte et c'est au Collège de France que je donnerai des leçons tirées de l'expérience.*

Le train siffle. Alfred Sauvy bondit sur le marchepied :

— *Un autre avantage du Collège de France, c'est qu'on peut s'y consacrer autant à la recherche qu'à l'enseignement.*

Le train démarre :

— *Et puis, à mon âge, j'entre dans un collège où il paraît qu'il n'y a pas de bahutage...*

J. C.

DEVENEZ UN AS
DANS LE COMMERCE
LA REPRESENTATION
LES AFFAIRES
Vous développerez rapidement vos aptitudes, vous connaîtrez tous les trucs de métier, vous vaincrez facilement la concurrence par les conseils de l'
ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
(par correspondance)
71, rue de Provence - PARIS
patronnée par de nombreux syndicats professionnels. Demandez-lui sa fameuse documentation gratuite n° 612. Elle sera pour vous une révélation. N'attendez pas, les résultats seront immédiats. Avenir assuré.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
Inaugure sa collection de Printemps. vêtements masculins de luxe
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

1. Quel âge avez-vous ?

2. Avez-vous conscience d'appartenir à une classe sociale ? Laquelle ? Vous sentez-vous solidaire de cette classe ? Comment, ou dans quelle circonstance, l'avez-vous senti et manifesté ?

3. Avez-vous effectué une prise de conscience politique dans une circonstance déterminée ? Laquelle ?

4. Etes-vous, dans l'ensemble, satisfait de votre situation au sein de la société ? Ou la trouvez-vous injuste (à votre bénéfice ou à votre détriment) ?

Considérez-vous que vous pourrez en donner une égale ou meilleure à vos enfants, sans qu'aucune transformation fondamentale intervienne ?

5. Avez-vous un patron ou un supérieur hiérarchique ? Lui reconnaissez-vous des raisons valables d'avoir autorité sur vous ?

6. Dans la situation inverse (si vous avez des subordonnés) vous considérez-vous comme justement supérieur à ces subordonnés ? Le justifiez-vous par votre compétence ? Par votre valeur ? Sinon à quoi attribuez-vous ce privilège ?

7. Si vous travaillez dans une entreprise, accepteriez-vous et trouveriez-vous bon que votre situation soit fixée par le vote de l'ensemble du personnel de l'entreprise ? Si vous refusez, est-ce parce que vous croyez qu'il ne voterait pas pour le mieux des intérêts de l'entreprise ?

8. Croyez-vous qu'en l'informant très exactement de la marche de l'entreprise, de ses problèmes, vous pourriez infléchir sa décision ?

FRANÇOISE GIROUD OUVRE

FRANÇOISE GIROUD

L'enquête que nous ouvrons aujourd'hui n'a pas pour but de décerner aux uns ou de marchander aux autres le brevet du parfait démocrate.

Ce à quoi nous convions tous ceux qui se pensent attachés à la démocratie, qui s'en réclament et qui souhaitent la voir partout triompher, ce que nous voudrions nous-mêmes accomplir, un par un, c'est un examen sincère, complet, de nos convictions profondes, c'est la révision, fût-elle déchirante, de certaines attitudes formelles qui ne recouvrent peut-être plus que des tics de langage ou de pensée, c'est la confrontation du contenu que nous donnons les uns et les autres au mot « démocratie ».

Ensuite, il sera peut-être plus facile, sachant ce que l'on croit, ce que l'on veut et ce que l'on ne veut pas, de déterminer une ligne de conduite.

Pour aider ceux qui accepteront de participer à cette enquête à nous répondre — et d'abord à se répondre — nous avons dressé une liste de 28 questions que nous publions ici.

La première qui vient à l'esprit lorsqu'on s'interroge à propos de la démocratie est la suivante :

« Trouvez-vous nécessaire que la voix d'un balayeur municipal, d'un Rothschild, de Brigitte Bardot et d'un professeur de faculté pèse d'un même poids dans une consultation électorale ? »

Pourtant vous ne la trouverez pas, du moins sous cette forme. Car elle marque les limites dans lesquelles un questionnaire risquerait de s'enfermer.

Qui, se croyant, se voulant, se disant démocrate, oserait répondre non ?

Ce sont des questions très différentes, et parfois très personnelles, qui vous seront posées afin que, à côté ou à l'appui de la théorie, nos lecteurs puissent répondre à travers leur expérience pratique, leur expérience humaine de la vie.

S'ils veulent bien procéder avec nous à cette exploration d'eux-mêmes, ils découvriront sans doute qu'elle peut être parfois douloureuse, souvent surprenante, toujours féconde.

En évoquant quelques souvenirs personnels, Françoise Giroud ouvre notre enquête en racontant, ici, où l'a menée une telle exploration.

BEAUCOUP de Français sont ou se croient indifférents à la vie politique. Mais que l'on dise « démocratie » et chacun sait qu'il a, sur ce point, des idées et des convictions.

C'est que l'idée que l'on se fait de la démocratie se situe là où la politique rejoint la philosophie, la morale, donc le comportement individuel.

Nous agissons tous en fonction d'une morale. Nous sommes tous attachés à des principes. Si ces principes coïncident avec ce que nous croyons profondément, nous agissons, lorsque l'occasion s'en présente, en fonction de ces principes.

S'ils sont plaqués, fictifs, ils fondent et nous laissent démunis dès qu'ils sont mis à l'épreuve.

Pour prendre un exemple vulgaire, imaginons un homme auquel ses principes interdisent, croit-il, de voler. Et en effet il ne cherche jamais à voler. Et puis un jour, il trouve dans la rue une serviette contenant deux millions. Et il la garde. Que lui est-il arrivé ?

Rien que de très banal. Rien qui ne puisse nous arriver à tous, et dans tous les domaines. Ce qu'il prenait pour un principe, c'est-à-dire pour la cause première de son comportement d'honnête homme, n'était qu'une acquisition superficielle, qu'un coup de peinture.

Que l'épreuve de fond intervienne, et elle décape la peinture.

Dans la vie politique, la plupart des citoyens sont déterminés, dans leurs options, par leur éducation, leurs intérêts, le milieu auquel ils appartiennent, les traditions de leur famille, le souci de leur sécurité, etc. Dans les occasions où ils ont à exprimer leurs opinions, ils obéissent à cet ensemble de motifs. La vie quotidienne ne mettant pas à l'épreuve leurs principes, ils peuvent le plus sincèrement du monde considérer que leur comportement coïncide avec leurs convictions. Jusqu'au jour où survient l'événement...

Ni bien ni mal

C'est l'affaire Dreyfus, c'est l'assassinat de Jaurès, c'est la guerre d'Espagne, c'est le 6 février, c'est le Front populaire, c'est Munich, c'est le pacte germano-soviétique, c'est juin 40, c'est l'occupation, c'est Hiroshima, c'est Budapest, c'est le XX[e] Congrès, c'est l'affaire Audin, c'est le 13 mai...

Ces événements ne tombent pas du ciel. Ce sont les boutons qui percent à la face de l'Histoire des nations, lorsque le sang bouillonne. Et ce sang, c'est nous qui le composons.

Nous sommes tous les agents des événements, même si nous ne le savons ni ne le voulons. Nous les conduisons tous, collectivement, à éclosion.

Pour certains, le choix dans le comportement ne s'est pas présenté. Un ouvrier, en 1936, ne peut pas se ressentir patron, un nègre ne peut jamais s'éprouver blanc. Des groupes entiers sont donc placés en situation de se conduire comme ils le font.

Pour d'autres, c'est moins clair. Et puis des situations peuvent se superposer.

Un Français qui est à la fois militaire de carrière et réellement chrétien, laquelle de ces situations le détermine face à l'affaire Dreyfus ?

Lorsque l'événement éclate, en tout cas, il surprend. Plus le choc est violent, mieux il décape. De certains qui se livrent alors à des actes étonnants, on dit parfois qu'ils ont perdu la tête. C'est tout le contraire. Ils se sont trouvés.

Dans l'option politique que chacun est contraint de prendre dans les moments où des événements graves perturbent le cours de choses, se révèlent toujours les vrais principes (ou l'absence de principes) qui constituent une armature morale, une philosophie, fût-elle sommaire.

Nous voudrions nous abstenir ici de porter des jugements de valeur. Il ne s'agit pas de décider s'il est « bien » ou « mal » de souscrire à la politique d'un homme d'État qui trouve bon de laisser pratiquer la torture, mais plutôt de savoir, par exemple, si l'on peut communier le matin et appuyer l'après-midi cette politique.

L'étiquette au front

Certains l'ont fait. Certains le font. Cela signifie que les principes de leur foi chrétienne sont fragiles. Si demain la fidélité à cette foi les mettait ouvertement en conflit avec la politique qu'ils approuvent, ils pourraient être conduits à la renier. Pendant la guerre, des chrétiens allemands l'ont fait.

Il y a de même des hommes et des femmes qui communient tous les matins devant l'autel de la démocratie. Mais quelle politique soutiennent-ils l'après-midi ? Que valent les principes de leur foi ? Qu'en resterait-il dans l'épreuve ? Peut-être tout. Peut-être rien.

Comment le savoir ? Comment essayer de gratter jusqu'au fond de soi pour savoir si l'on y croit encore, si l'on y croit assez, si l'on y croit ?

Tous les chrétiens savent le *Credo*. Tous les démocrates savent qu'ils veulent « préserver les libertés individuelles ». J'en défie un de dire clairement ce que cela signifie.

Il y a, certes, des points du dogme plus précis et non négligeables. Et il est nécessaire de commencer par s'entendre sur ces points pour tracer les contours et les limites de la forme de démocratie que nous souhaitons.

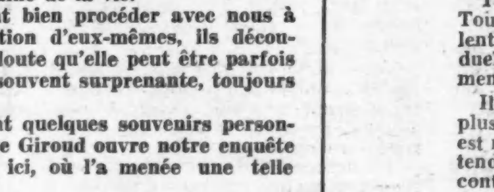
Aussi notre questionnaire contient-il un certain nombre de questions théoriques.

Mais en travaillant à les établir, il nous est apparu que le meilleur — sinon le seul — moyen d'aller chercher notre vérité où elle se trouve,

(U. P.)

Un pouvoir égal pour tous ?

machines
à calculer
à additionner
à écrire et
à facturer



YAC
Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours
Rheinmetall
PARIS - 3e. Téléph. : TURbigo 84-35 +

9. Lorsque vous lisez un journal qui répand des opinions radicalement opposées aux vôtres, souhaiteriez-vous qu'il soit interdit ? Si oui, pourquoi ?

10. A quelle occasion avez-vous découvert l'existence du mot « juif », sa signification, et quelle a été votre réaction ?

11. Le Front populaire, cela évoque-t-il pour vous un progrès ou une régression de la société française ?

Si vous l'avez vécu, l'avez-vous ressenti comme une destruction de valeurs auxquelles vous étiez attaché et auriez-vous eu envie de le combattre ? Comme un pas regrettable mais inévitable ? Comme une victoire ?

12. Croyez-vous qu'une secousse analogue, c'est-à-dire restant dans le cadre de la légalité parlementaire, entraînant de très fortes transformations sociales qui se sont répercutées sur la vie quotidienne de tous les travailleurs, mais ne provoquant aucun bouleversement radical de l'ensemble des structures sociales et économiques, puisse de nouveau se produire ? ou que la société française est maintenant figée ?

Souhaitez-vous vous y opposer ? Aider à la provoquer ? Ou considérez-vous que vous n'êtes pas concerné ?

13. Vous paraît-il essentiel de préserver le droit à la propriété ? Et celui de pouvoir transmettre vos biens à vos enfants, à votre mort ?

14. Dans l'affirmative, trouveriez-vous également ce droit essentiel si la sécurité de l'emploi pour vous et vos enfants, et la sécurité de votre vieillesse étaient assurées ?

(Suite page suivante.) →

L'ENQUÊTE DE 1959

était de procéder par exploration personnelle.

J'ai essayé de le faire. En tentant cette expérience, en la poussant, je sais que je n'ai pas été jusqu'au fond du problème, il s'en faut, et que mes démêlés personnels avec la démocratie n'ont pas encore abouti à la sérénité. Mais j'ai réussi à débrouiller, dans des attitudes passées, le sincère du factice, le profond du plaqué.

Je me suis aperçue qu'à 30 ans, c'est-à-dire cinq ans après avoir assez cruellement ressenti une guerre à laquelle j'avais participé avec la certitude de défendre, pour ma faible part, la démocratie contre le fascisme, le droit contre la force, j'étais loin d'en avoir admis — ni même compris — quelques principes essentiels.

Tous les enfants vivent de la même façon, c'est-à-dire sans savoir qu'il existe, dans leur propre pays, quelque

(Intercontinentale.)

Révolté ou révolutionnaire ?

chose qui s'appelle la société. Grandir, c'est découvrir que son « clan », ses habitudes d'hygiène, d'habitation, ses parents, ses vêtements, son langage, son quartier, sont propres à un groupe d'individus — disons à un milieu — et que personne n'est comme tout le monde.

Le jour où un adolescent s'aperçoit qu'il est « marqué », que les autres le voient avec une étiquette au front — sa classe, sa religion, éventuellement sa race, le métier de son père, son vocabulaire — et que tout le monde ne porte pas la même étiquette, il prend acte de l'existence de la société et de la place où il s'inscrit dans cette société.

C'est, si l'on peut dire, son premier geste politique. Geste passif. Il ne choisit pas, il apprend qu'il a été choisi, et dans la géographie de la société, il repère sommairement sa position.

Une double condition

Puis intervient tôt ou tard l'événement qui l'oblige à situer ses adversaires. C'est à ce moment-là qu'il effectue sa première prise de conscience politique.

La mienne s'est opérée, comme pour beaucoup de Français de ma génération — celle qui a ou qui aura bientôt 40 ans — en 1936. Pour en préciser les circonstances, quelques indications personnelles préalables sont malheureusement nécessaires ; les voici, aussi brèves que possible.

Je suis d'origine bourgeoise. Orpheline de père dès l'enfance, élevée à Paris. Gouvernante anglaise, cours privé, puis pension. Perspectives d'avenir : tantôt la médecine (un grand-père médecin), tantôt le Conservatoire (musique). De préférence, les deux ensemble. En tout cas des études, pour lesquelles j'ai du goût et de la facilité.

Une succession de drames familiaux. A 14 ans, je cherche une place de sténodactylo dans les petites annonces de « L'Intransigeant » et je la trouve. Salaire : 500 francs par mois (entre 20.000 et 25.000 francs d'aujourd'hui). Les congés payés n'existent pas, la Sécurité sociale et les 40 heures hebdomadaires non plus. Un renvoi ne nécessite ni motif ni préavis.

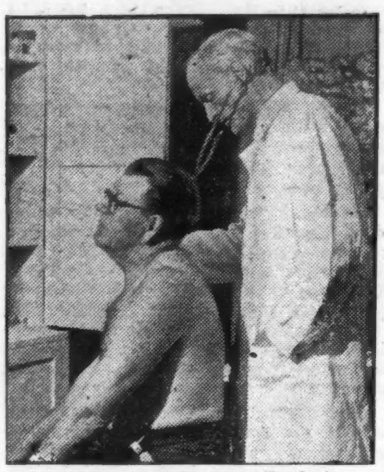
Perspectives d'avenir : garder ma place pour déjeuner et dîner tous les jours, et parce qu'il s'agit d'une librairie munie d'un stock important. En dix mois, je le lirai entièrement. Résultat : des connaissances baroques, hétéroclites, anarchiques.

J'ai donc, à 14 ans, une double « condition ». J'ai rejoint d'un coup 65 % des Français de mon âge, c'est-à-dire tous ceux, fils d'ouvriers ou de paysans, qui passent de l'enfance au monde du travail sans instruction réelle, sans diplôme, sans avenir. En même temps, je ne suis pas des leurs. Je ne les connais pas. Je ne peux pas en être. Sur la carte géographique de la société, on m'a brutalement déplacée. Maintenant, une rivière me sépare de mon lieu d'origine. Le seul pont qui me relie à ma terre, c'est la conscience que je contracte d'y être née. Alors cette conscience s'exaspère. Je ne rate pas une occasion de marquer mes distances.

Le 6 février 1934, j'ai entendu des coups de feu à la Concorde sans savoir ni comprendre de quoi il s'agissait. Des gens se battaient. C'est « mal élevé » de se battre.

En 1936, je travaille dans un studio de cinéma lorsque les grandes grèves éclatent. Tantôt script-girl, tantôt secrétaire. En deux ans, j'ai vu beaucoup de choses, beaucoup de monde, j'ai abattu beaucoup de morgue. Ou plutôt, je ne sais plus bien à l'égard de qui l'exercer.

Les « patrons » dans le cinéma, à cette époque, sont pour la plupart de drôles de gens. Pas méchants. Ruisselants d'argent. Le leur ou celui des



(Rapho.)

Un progrès ou une régression ?

autres. Mais dans ma carte géographique intérieure, je ne sais pas où les situer. Dans leur luxe, je ne reconnais pas ce dont il m'arrive de me sentir terriblement dépourvue. En même temps, comme c'est l'argent qui, en disparaissant, m'a fait émigrer de ma catégorie, j'ai tendance à croire que ceux qui en ont sont davantage de mon espèce d'origine que ceux qui n'en ont pas.

« Nous sommes perdus »

Les conditions de travail sont étranges. Il faut être le matin à 8 heures au studio (toujours en banlieue) et quelquefois jusqu'à minuit, sans supplément de salaire.

Le jour où les ouvriers doivent décider s'ils feront ou non, comme ceux des usines, la grève sur le tas et s'ils occuperont les studios, la panique est installée en France. Une tante chez qui je déjeune de loin en loin déclare : « *Nous sommes perdus. Quel scandale !* »

Son mari insulte Léon Blum. Je proteste timidement. Non que je sache au juste qui il est, ce qu'il fait, mais parce que j'ai le souvenir d'un homme très doux qui, se trouvant un jour à la maison, m'a raconté, petite fille, une histoire. On me répond :

« *Un ami de ton père ! Ça ne m'étonne pas. Ils sont bons à mettre dans le même sac...* »

Qui « ils » ? Quel sac ?... Ces grèves, j'ai soudain le sentiment qu'elles déchirent un voile noir derrière lequel je vis, je travaille et regarde le monde.

Au studio, c'est fait. Les portes sont fermées. Sur le trottoir, quelques discussions entre techniciens et employés de la production. Tous savent qu'à la fin de la semaine, ils ne seront pas payés. Je ne serai pas payée.

« *Des fous !* s'écrie un régisseur. *Quand ils auront tout démoli, ils seront contents... Bande de salauds... Avec quoi allons-nous bouffer, nous, la semaine prochaine ?* »

Il ouvre la portière de sa voiture et me dit :

« *Allez, montez, je vous ramène à Paris... Inutile de traîner ici pour attraper un mauvais coup. On va envoyer les flics pour les déloger...* »

Mais je n'ai pas du tout envie de monter. Deux camps sont en train de se former à une allure effrayante, deux camps entre lesquels je vais choisir, si je pars avec ce régisseur, celui dans lequel je n'ai en tous cas rien à faire. Le camp de ma tante. Le camp de ceux qui ont peur des ouvriers.

La peur est un réflexe. Je vois bien que je ne l'éprouve pas à leur égard. D'ailleurs, ceux qui sont là, massés derrière les grilles, je les connais tous, depuis longtemps. Peur ? Ce n'est pas de ce côté-là qu'on me fera mal, qu'on m'écorchera, qu'on rabattra mon salaire, qu'on me privera de travail.

Je marche vers les grilles parce qu'il faut, physiquement, que j'aille vers ceux que ce jour-là je choisis comme alliés contre nos adversaires communs. Je sais que je ne ferai jamais partie de la classe ouvrière, mais que, en se dressant contre ceux qui travaillent, ceux de ma classe se sont dressés contre moi. Je sais que cette dignité que je souffre d'avoir perdue, ce sont les miens qui me la contestent et que ce sont les autres qui peuvent me la rendre — ceux avec qui je « travaille ».

Je n'obéis pas à un mouvement de solidarité généreuse avec les opprimés, avec les humiliés. Je me reconnais humiliée parmi les humiliés. Je →

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37
Pub. R. E. DANE

A trois mois des examens

L'insuccès aux examens est souvent lié à des causes psychologiques qui entravent l'activité scolaire des enfants et adolescents.

Des méthodes psycho-pédagogiques nouvelles permettent de déceler à temps ces causes d'insuccès, de les éliminer et d'assurer ainsi à chacun, quelles que soient ses aptitudes, la plénitude de ses moyens et la totalité de ses chances.

Le Centre Psycho-Pédagogique de Paris est l'un des organismes spécialisés dans l'application de ces méthodes :

- **Rééducations (disorthographie, difficultés dans le raisonnement mathématique).**
- **Entraînement à l'expression française.**
- **Traitements psychologiques (relaxation, etc.).**

CENTRE PSYCHO-PEDAGOGIQUE DE PARIS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
Tél. : MAC. 28-15

15. Si vous souhaitez des transformations, croyez-vous qu'elles puissent s'effectuer sans que le système économique et social soit déraciné et remplacé par un autre ?

Croyez-vous qu'une telle opération, si elle se produisait, entraînerait des violences ? Seriez-vous prêt à les admettre ?

16. Quelle différence faites-vous entre un révolté et un révolutionnaire ? Vous sentez-vous l'un ou l'autre ?

17. Que vous souhaitiez conserver la forme de société actuelle, ou la transformer, considérez-vous que le régime parlementaire classique est en mesure de réaliser vos vœux ?

Si vous répondez « non », pourquoi ?

Quel est le régime sous lequel ils pourraient le mieux s'accomplir ?

18. Quelles différences essentielles voyez-vous entre le régime sous lequel vivent en ce moment l'Espagne et la Tchécoslovaquie ? Si vous n'aviez le choix qu'entre ces deux-là, lequel vous semblerait le moins mauvais ?

19. Il est courant de parler de « la vieille Europe », d'entendre dire que le peuple français est « un vieux peuple ». Croyez-vous qu'il y a des vieux peuples ? Et où situez-vous le peuple chinois ?

20. Qui compose, selon vous, l'élite d'un peuple. Comment se forme cette élite ?

21. Croyez-vous que quelqu'un qui a « quelque chose dans le ventre » accomplit toujours, en France, sa promotion ?

22. Marx a dit : « Le progrès social se mesure essentiellement à la position que la femme occupe dans la société ». Souscrivez-vous à cette idée ?

CROYEZ-VOUS A

les rejoins parce que c'est chez eux que je trouverai quelque chose qui ressemble à la fraternité.

Le vernis de haine

A travers la grille, un machiniste m'appelle : « *Vous voulez bien porter une commission à ma femme ? Je n'ai pas pu la prévenir. Il faudrait qu'elle nous apporte à bouffer. Merci, hein !* »

J'ai choisi. Leur victoire, s'ils l'emportent, sera *ma* victoire. M'eût-on demandé en 1936 : « *Croyez-vous à la démocratie ?* », j'aurais pu répondre sans hésiter : « *Oui. La preuve...* »

Quelque chose trouble un peu mon schéma. Le patron pour lequel je travaille, lorsqu'il prend connaissance des événements, m'envoie commander des sandwiches que nous portons ensemble aux grévistes. Où passe la frontière entre les deux camps ?

Le lendemain, le régisseur me dit : « *Je n'aurais jamais cru que tu étais communiste... Toi qui la ramenais tellement...* »

Communiste ? En vérité, à ce moment-là je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai aucune formation politique théorique. Un camarade de travail essayera bien de m'endoctriner. Il m'emmène à un meeting où parle Maurice Thorez. Nous sommes au deuxième rang, tout près de l'orateur, chaleureux, magnifique.

En sortant, il me dit :

— *Il est formidable, hein ?*

— *Formidable.*

— *Tu t'inscris ?*

— *Où ?*

— *Aux Jeunesses communistes.*

— *Non.*

— *Pourquoi ?*

— *Je ne sais pas.*

— *Réfléchis...*

— *Oui.*

Je n'ai pas encore fini de réfléchir.

Huit ans plus tard, c'est la Libération. Le temps de la guerre est fini, mais le bilan est terrible. Presque tous mes amis sont morts ou déportés. Je hais les Allemands. Je hais les miliciens. Du moins je le crois, pendant quinze jours.

Le premier mort de « l'épuration » dont je suis en partie responsable me réveille. J'ai su que cet homme allait être exécuté. J'aurais pu le prévenir, pour qu'il prenne la fuite. Je n'ai pas bougé. Il avait dénoncé, torturé. Oui, mais moi je n'ai pas bougé. Me voilà peut-être en train de trahir tout ce pour quoi j'ai cru me battre. Si j'accepte le cœur tranquille que l'on assassine, je me suis trompée sur les raisons premières pour lesquelles j'ai choisi, en 40, mon camp.

J'essaye de réfléchir pendant 48 heures. Non. C'est le vernis de haine qui est superficiel et que la confrontation avec la réalité fait éclater.

Si je traite mes ennemis d'hier comme ils ont voulu me traiter, je réduis notre conflit à une bataille d'animaux sauvages où le plus fort gagne et mange l'autre.

Je dois à ce mort la mise à l'épreuve d'un principe : celui au nom duquel la destruction physique d'un être humain ne m'apparaît tolérable de sang-froid qu'au moment suprême où, si je ne tire pas, c'est lui qui tirera.

Un ami, dont le fils a été fusillé par les Allemands après avoir été mis à la torture par les miliciens français, me répond :

« *Laissez-les vivre et vous verrez ce que ces gens-là feront dans quinze ans... Vous prétendez que vous voulez voir s'instituer la démocratie et vous lui laissez le poison fasciste dans le sang. Votre attitude est incohérente. C'est la marque d'une faiblesse de caractère et rien d'autre. Vous ne voulez pas avoir des morts sur la conscience en temps de paix. Chère petite conscience, précieuse petite conscience de luxe...* »

(Agip.)
Des chances égales ?

Il a peut-être raison. Je le redis : il ne s'agit pas ici de trancher entre le bien et le mal, de se fouetter ou de se décerner des médailles.

Il a peut-être raison, mais la démocratie que nous croyons vouloir tous les deux peut-elle s'instaurer, vivre, se développer, progresser, si elle accepte d'abord le sacrifice humain ? Aujourd'hui, compte-t-il moins que demain ?

Mon interlocuteur a, pour sa part, répondu « oui » à cette question, et il se voit, quinze ans après, tout près de triompher. J'ai répondu « non » le jour où elle ne s'est pas posée théoriquement, mais concrètement. C'est possiblement une facilité que je me suis donnée.

La situation en France n'était pas telle, à ce moment-là, que la question se pose pendant longtemps. Tout allait rentrer dans l'ordre pour quelques années.

En 1950, j'ai, politiquement, débrayé. Je vis calfeutrée dans le travail. Je gagne largement ma vie.

La société française ne me paraît pas idéale, mais je la juge démocratique, puisque tout le monde a la liberté de s'exprimer, puisque tous les actes du gouvernement sont soumis au contrôle d'un Parlement librement élu, puisque tout le monde est égal devant la justice, devant les obligations militaires, puisque tout le monde peut accéder aux plus hautes fonctions, quelle que soit sa naissance. Le Président de la République est fils de boulanger.

Quelque chose dans le ventre

Ma génération, il est vrai, est celle de la mauvaise conscience. Mauvaise conscience des bourgeois, lorsqu'ils ont découvert qu'ils avaient honte de manger quand les autres ont faim.

Mauvaise conscience de ceux qui se sont situés à gauche et qui n'ont pas fait le saut chez les communistes. Mauvaise conscience des communistes qui ont cessé de l'être après le pacte germano-soviétique ou (les plus jeunes) après la réhabilitation de Rajk et Budapest. Mauvaise conscience des Blancs par rapport aux Noirs et aux colonisés.

(D'où, peut-être, l'abondance des bilans que nous sommes tous tentés de faire en ce moment pour savoir ce qui nous reste de solide, de quoi se compose notre actif.)

Mais parce que je suis toujours demeurée salariée, que je ne possède ni ne désire rien posséder en propre et que les avantages matériels dont je jouis sont en raison directe du travail que je fournis et non le produit d'un capital, je ne me sens pas coupable à l'égard de ceux qui vivent moins bien que moi.

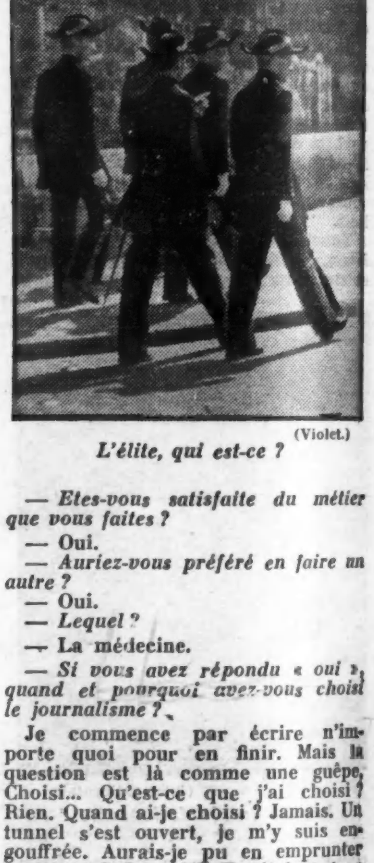
Donc, en 1950, la démagogie m'agace. Les visons de Mme Untel, le yacht de M. Untel, la façon de vivre de mille ou deux mille personnes peuvent offenser la morale ou le bon goût. Mais, à notre époque, il faut parfois plus de caractère pour exhiber le luxe que pour critiquer ceux qui l'exhibent. Je trouverais bon que l'on réduise leurs revenus, mais pas que l'on confonde volontairement les symboles de l'argent avec la source de l'argent.

Le système capitaliste produit des grosses fortunes. On peut être contre le système. On ne peut pas se défendre d'y porter atteinte et bramer contre les fortunes.

Les inégalités me hérissent lorsque j'en suis témoin, mais il me semble que l'écart entre la situation matérielle des moins favorisés et celle des plus favorisés (hors les quelques vrais riches) finira par se réduire, que nous allons en tout cas, plus ou moins vite, dans le bon sens.

A travers mon expérience personnelle, je crois pouvoir constater que, quand on a « quelque chose dans le ventre », rien ne s'oppose en France à votre promotion.

Et puis un jour, je suis interviewée par le correspondant d'un journal étranger qui me demande de lui répondre par écrit. Questions classiques.


(Violet.)
L'élite, qui est-ce ?

— *Etes-vous satisfaite du métier que vous faites ?*

— Oui.

— *Auriez-vous préféré en faire un autre ?*

— Oui.

— *Lequel ?*

— La médecine.

— *Si vous avez répondu « oui », quand et pourquoi avez-vous choisi le journalisme ?*

Je commence par écrire n'importe quoi pour en finir. Mais la question est là comme une guêpe. Choisi... Qu'est-ce que j'ai choisi ? Rien. Quand ai-je choisi ? Jamais. Un tunnel s'est ouvert, je m'y suis engouffrée. Aurais-je pu en emprunter un autre ? Lequel ? Ils étaient tous fermés, puisque, faute d'argent, je n'ai pas pu faire d'études.

Alors que devient ma théorie selon laquelle « quand on a quelque chose dans le ventre... » ? Quelque chose, oui, mais quoi ? Ceux qui illustrent cette théorie, qu'ont-ils fait depuis le jour où, à 13 ans, à 14 ans, à 15 ans

jack Romoli

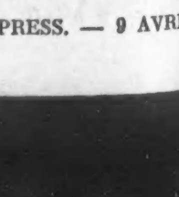
EN EXCLUSIVITE

BLAZER

passepoilé cuir
doublure lainage
(marine, beige, noir)

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

LA CURE DE
BAINS DE MER
ALGUÉS



Les animaux baignant en milieu marin restent en équilibre physiologique constant

ALGUE D'ARMOR

REMINERALISE - TONIFIE
DESINTOXIQUE
FATIGUE - COURBATURES - DOULEURS

23. **Aimeriez-vous vivre dans une société où les individus auraient au départ des chances aussi égales que possible ? Dans quel pays et sous quel régime considérez-vous que c'est actuellement le cas ?**

24. **Dans un pays dit « démocratique », chaque citoyen détient, en principe, grâce au bulletin de vote, un pouvoir rigoureusement égal à celui de son voisin pour désigner les représentants du pouvoir politique. Considérez-vous que tous les citoyens détiennent réellement un pouvoir égal ? Est-ce important ?**

25. **Croyez-vous qu'une nation gouvernée selon le vœu de la majorité de ses citoyens est gouvernée au mieux de ses intérêts ? Ou croyez-vous qu'un groupe de gens compétents pourraient mieux déterminer la politique à suivre ?**

26. **Dans le second cas, à quoi attribuez-vous le mauvais choix que fait la majorité entre les politiques à suivre ?**

27. **Quand vous pensez « démocratie », en France, qu'est-ce qui vous paraît le plus important : la liberté d'opinion que détiennent les citoyens, ou le rythme de progression du niveau de vie du plus grand nombre de citoyens ?**

28. **Une telle enquête vous paraît-elle, dans les circonstances actuelles, utile ? Inutile ? Inconsciemment tendancieuse ? Y a-t-il à votre avis une question essentielle que nous avons oublié d'aborder ?**

Répétons que ce questionnaire n'est pas un test (Etes-vous un bon démocrate ? Si vous répondez oui à la question 18 et non à la question, etc.), mais un fil conducteur destiné à vous permettre de trouver, d'approfondir et de formuler votre pensée. Les réponses doivent être adressées à « L'Express », service Enquête 59, 91, Champs-Elysées, en nous indiquant si possible nom et profession, et en précisant si vous souhaitez conserver l'anonymat, au cas où votre réponse serait publiée.

LA DÉMOCRATIE ?

Ils ont dû commencer à se débrouiller, sans instruction, sans appui, sans ressources ? Des « affaires ». De l'argent, et de l'argent par les affaires. Et puis quelques isolés, ici et là, ont émergé, dans la politique, dans le journalisme, dans le cinéma.

Mais parmi ces belles carrières qui font rêver les ambitieux et qui rassurent les démocrates, où sont donc les savants, les mathématiciens, les compositeurs, les architectes, les juristes, les ingénieurs, les virtuoses, les économistes, les grands administrateurs... Tunnels interdits.

J'étais peut-être Marie Curie. Parmi les filles qui ont été mises au travail en même temps que moi (l'une est encore vendeuse dans un dépôt Nicolas), il y avait peut-être Marie Curie. Parmi leurs frères, il y avait peut-être Einstein, que ses professeurs classaient à 14 ans parmi les élèves médiocres. Ou Bach. Et avec ce qu'un scientifique ou un compositeur virtuel a « dans le ventre », il n'y a peut-être pas de quoi faire autre chose qu'un scientifique ou un compositeur.

Toute une partie de mon confort intellectuel se dilue. Ce n'est pas l'autoattendrissement qui m'envahit. Mon propre sort est, à la fin, plutôt enviable. Moi, je m'en suis « bien sortie » comme on dit, mais le test est sans valeur, sans signification. J'étais un pion errant. En général, « on ne s'en sort pas », on ne peut pas s'en sortir. L'origine sociale, la place initiale sur la carte géographique, c'est la glu. Il faut être un aigle pour s'en arracher... Herriot était le fils de la cuisinière de Barrès. D'accord. Quand on cherche un exemple, c'est toujours celui-là qui revient.

Dire cela à celui qui m'interroge,

(Rapho.)

Pour jauger le progrès social ?

évidemment non. D'autant que je ne sais pas encore ce que j'en conclus. Je bâcle une réponse bien réconfortante pour ses lecteurs.

Où se situe l'égoïsme

Le soir, je dîne avec l'un de ces « self made men » que la démocratie porte à la boutonnière, et je lui demande :

« *Qu'est-ce que vous vouliez faire à quatorze ans ?*

— *Je voulais gagner beaucoup d'argent et que mon nom brille sur les Champs-Elysées.* »

Bon. En voilà un qui n'a raté aucun tunnel. Je continue :

« *La France, pour vous, c'est bien une démocratie ?*

— *Hein ? Ben je comprends ! Regardez-moi... Et non seulement je suis ce que je suis, mais si j'ai envie de crier dans la rue : « X... (ici le nom du président du Conseil de l'époque) est un c... » j'ai le droit. Non ?*

— *Si.*

— *Qu'est-ce que vous voulez de plus ?*

— *Moi je ne veux rien, mais...*

— *Je sais. Il y a des gens qui gagnent encore 30.000 F par moi, il y a ceci, il y a cela... Mais, bon Dieu, ça s'améliore, non ?*

— *Je crois, oui.*

— *Alors !... Servez-vous bien. Vous n'allez pas me faire le coup de B..., qui refuse de manger mes langoustes sous prétexte que je les paye avec la sueur de mes employés !*

— *Vos nouilles aussi. Symptôme courant d'une maladie que je n'ai pas. Et puis ce n'est pas ça qui me tracasse aujourd'hui...* »

Pendant quelques jours, je tourne en rond.

Premier cercle : je ne suis pas responsable de l'organisation de la société. Dans le cadre de mes moyens, je n'ai pas oublié qu'on m'a souvent tendu la main pour m'aider à faire un pas décisif et, quand je le peux, je tends la main. Que faire d'autre ? Et même si je ne le faisais pas, vis-à-vis de qui ai-je des devoirs ?

Deuxième cercle : ça ne va pas. Tout bien réfléchi, ceux qui ne se préoccupent pas des autres et qui pensent : chacun pour soi, et Dieu pour tous, sont plus cohérents, et, en un sens, plus honnêtes que ceux dont je suis, qui se donnent l'alibi de la bonne conduite individuelle pour ne rien tenter de changer à une société, à un état de fait dont ils n'ont plus à subir personnellement les conséquences.

J'aurais pu ne jamais y penser. A trente ans, à cause du petit choc déclenché par cette interview, me voilà de nouveau contrainte de choisir délibérément entre deux camps. Celui où, d'où que l'on vienne, on désire conserver les choses en état, puisqu'elles vous sont favorables ; on peut y faire la charité.

Celui où les choses vous apparaissent telles, qu'elles doivent être changées, même si elles vous sont assez favorables pour que, au plan individuel, un changement ne vous apporte rien. Reconnaître des égaux ? C'est le premier stade de la démocratie. Au second, il faut en FAIRE. Ou encore ne pas s'en préoccuper. Personne n'est forcé. Personne n'est admirable, ou haïssable, et tout le monde est égoïste, si l'on veut bien admettre que l'égoïsme consiste d'abord à agir de façon à être d'accord avec soi-même. Donc avec ses principes, car il faut bien y revenir. Aujourd'hui, je sais où se situe pour moi l'égoïsme.

Ce n'est pas suffisant, hélas ! pour vider la question de la démocratie.

Sur cent Français, cent ont le droit de crier dans la rue : « *Tartempion est un c...* », même si Tartempion est ministre. Oui, mais sur cent élèves de Polytechnique, un est fils d'ouvriers, et, sur cent Français, trente-quatre sont ouvriers, cinq sont domestiques, six sont salariés agricoles.

La démocratie occidentale libérale, qui respecte l'individu et qui n'a pas encore réussi à établir l'égalité des chances (donc à bénéficier de toutes ses richesses potentielles) porte-t-elle encore assez de dynamisme pour évoluer, sans secousses violentes, vers la démocratie réelle ? Où est-ce que la mécanique est usée, bloquée ?

Les systèmes de l'Est, qui sont à

(H. Cartier Bresson-Magnon.)

Peuple jeune ou peuple usé ?

peu près parvenus à réaliser l'égalité « économique », à unifier les chances et à faire bénéficier la collectivité des dons de tous, mais qui n'ont pas respecté l'individu, ont-ils assez solidement ancré cette égalité pour aller maintenant vers la démocratie réelle ? Ou l'étau qui a permis de les faire naître ne pourra-t-il jamais être desserré sans remettre tout en question ?

Le passage par l'étau est-il inéluctable ? Ou inutile ? Non. Ce ne sont pas les questions qui manquent, et il en renaît toujours d'autres.

Je sais ce que mon expérience personnelle a de solitaire. Et aussi qu'en trouvant parfois dans des motivations psychologiques les raisons d'une attitude politique, je m'expose à m'entendre dire que je n'entends rien à la dialectique.

Mais on me fera peut-être le crédit de penser que j'aurais pu, fût-ce à l'aide d'un bon manuel marxiste, habiller les choses tout autrement.

Ce récit n'a pour but que de mettre le projecteur sur quelques questions qui sont préalables à toutes les autres, et de vous demander : « *Vous, comment les avez-vous abordées ?... Et maintenant, où en êtes-vous ?* »

Vous, ouvrier qui n'avez jamais été en situation de « choisir » la démocratie, mais qui l'avez mise au monde, vous issu des classes moyennes, qui ne demandez pas à la démocratie le droit de manger, mais quelque chose d'autre... quoi ? Vous, bourgeois peut-être fortuné qui cherchez où et avec qui vous êtes solidaire...

Le questionnaire que nous avons établi est donc une sorte de canevas. A vous d'y coudre maintenant ce que vous pensez.

FRANÇOISE GIROUD.

Visitez la Tchécoslovaquie :

- ses monuments historiques intéressants témoins de son passé,
- ses constructions modernes,
- sa population hospitalière,
- son riche folklore.

Vos vacances en Tchécoslovaquie seront inoubliables.

CEDOK, bureau de voyage Tchécoslovaque, a préparé pour vous des circuits organisés à travers la Tchécoslovaquie qui vous permettront de découvrir le maximum de régions dans un minimum de temps.

TOUS RENSEIGNEMENTS A :

- votre bureau de voyages,
- directement à CEDOK, 32, avenue Kléber Paris (16e) - PAS. 54-16
- ou à : ČEDOK, Na příkopě 18 - Prague 3

AFRIQUE DU NORD

Une lueur d'espoir

● ***Jean Daniel a accompagné le prince du Maroc, Moulay Hassan, dans son voyage à Tunis. Il a rencontré, avec lui, les ministres tunisiens, les diplomates occidentaux et les représentants du F.L.N. Voici son câble :***

« *AU milieu de tous les malheurs et de toutes les difficultés nord-africaines, une grande lumière est apparue. Cette grande lumière, ce n'est pourtant que l'amitié de deux hommes, deux chefs d'Etat : S.M. le roi Mohamed V et le général de Gaulle. Voici qu'une amitié, parce qu'elle est vécue avec beaucoup plus d'authenticité qu'on ne le soupçonne généralement, devient un élément positif d'une situation, constitue une véritable donnée politique.* »

LE PRINCE MOULAY HASSAN, A TUNIS, AVEC JEAN DANIEL
« Le tour d'horizon sera complet. »
(Kahia.)

Le prince Moulay Hassan me parle. Il vient de passer trois journées à Tunis. Il est à la veille de son retour à Paris via Rabat. Dans trois semaines il sera, au Caire, l'hôte du président Nasser. A Paris et au Caire, il s'efforcera de représenter le Maghreb.

La Tunisie, sur le plan intérieur, lui impose. Il dit : « *L'appareil du gouvernement est exemplaire dans ce petit pays... Le rôle international du grand Maroc, surtout aujourd'hui où les Marocains peuvent se faire entendre de l'opinion française, où ils ont su rester neutres dans le conflit Bourguiba-Nasser et Nasser-Kassem, ce rôle fait des leaders marocains des hommes sollicités.* » Aussi, en prévision des grandes parties diplomatiques qui s'annoncent avant l'été, bien des querelles personnelles, des susceptibilités rivales et des mépris concurrents sont passés au second plan, sans néanmoins disparaître pour autant.

Autour du mont Blanc

Petit, élégant et sportif, un visage dont la netteté brune est soulignée par une légère balafre sur le nez, le prince Moulay Hassan pose de temps à autre la main sur le bras du ministre marocain de l'Intérieur, Si M'Hammedi, pour être sûr qu'il ne s'avance pas trop en me parlant.

Le défaut du prince, c'est l'impolitesse des rois : c'est-à-dire l'inexactitude. Un emploi du temps trop chargé, une volonté séduisante de trop s'attarder pour exposer et convaincre lui font perpétuellement courir après des horaires déplacés. Parfois, cela provoque quelques perturbations, comme à cette soirée des Affaires étrangères où certains diplomates à la fois soucieux de le saluer et d'éviter des représentants d'une insurrection ont été contraints à un voisinage embarrassé dont ont malicieusement profité les photographes.

Mais le prince sait faire oublier ces petits incidents avec une désarmante aisance et une digne gentillesse. Avec aussi, parfois, un charme très juvénile. Je me trouvais dans l'avion qui l'a conduit à Tunis. Profitant du temps resplendissant, le commandant de bord avait décidé d'emprunter un itinéraire inhabituel en l'honneur de son hôte. Nous sommes passés tout près du mont Blanc et pendant une demi-heure nous avons survolé, à quelques centaines de mètres, les chaînes somptueuses des Alpes enneigées. Lorsque le commandant de bord est venu inviter le prince à s'installer dans la cabine de pilotage, celui-ci dormait dans une attitude d'adolescent recroquevillé.

Je demande au prince jusqu'où l'amitié de son père et du Président de la République française peut constituer une donnée politique. Il répond:

« *Cette amitié place d'un coup les deux chefs de l'Etat au-dessus des problèmes dans lesquels ils sont engagés. Cela ajoute encore à l'aptitude qu'ils ont tous deux de prendre de la hauteur, des distances. La densité des difficultés ne dépend jamais que de la volonté de les résoudre. Or, je suis sûr que cette volonté est totale, de part et d'autre. Je suppose, naturellement, qu'en me posant cette question vous voulez me faire dire que si, comme je le pense, une rencontre a lieu entre le Président de Gaulle et le roi Mohamed V, aucune question ne sera exclue. On me l'a souvent demandé. Je trouve le propos inattendu. S'il y a l'ordre du jour pour cet entretien, concevez-vous qu'il n'ait pas d'incidences marginales ?*

« *S'il s'agit d'un tour d'horizon, imagine-t-on qu'il puisse n'être pas complet ? Peut-on supposer que deux chefs d'Etat, au surplus désireux de renforcer leurs liens d'amitié, acceptent de ne pas épuiser les éventuels sujets de litige ?*

« *Mais ce qui est très important,* ajoute le prince, *c'est que l'opinion française entière, et de tous les bords, cette opinion si sensibilisée, comprenne bien notre état d'esprit qui est essentiellement coopératif. Il n'y a pas chez nous, il n'y a jamais eu et il ne saurait surtout y avoir, maintenant que le général de Gaulle est à l'Elysée, de tendance à une politique du pire, car ce pire serait pire que tout.* »

La dernière conférence de presse

Nous parlons encore longtemps des rapports franco-marocains, de la possibilité toujours vivante pour le prince d'une future confédération franco-maghrébine, et aussi des rapports franco-tunisiens qui préoccupent beaucoup l'héritier du trône chérifien. Le roi, son père, s'est donné pour objectif de concilier son amitié pour le général de Gaulle et sa solidarité avec le peuple tunisien et son chef, le Président Bourguiba.

C'est une curieuse conjoncture que celle qui fait du premier promoteur de l'amitié franco-musulmane, du créateur de la politique des compromis, un problème qui, parfois, est envisagé comme un obstacle. Celui qui, le premier, appela de ses vœux la venue au pouvoir en France du général de Gaulle a été mis, par la guerre d'Algérie, dans une situation de ré-

52 CADEAUX... POUR LE PRIX D'UN

Que pouvez-vous offrir à un ami pour lui être utile ou lui faire plaisir ?

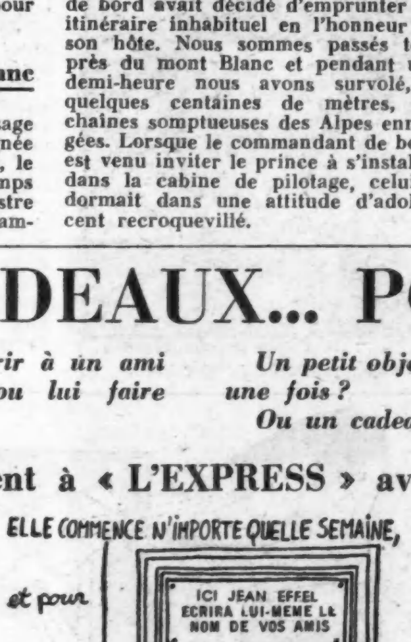
Un petit objet qui lui sera agréable une fois ?

Ou un cadeau qui se renouvellera toute l'année, que le facteur lui apportera de votre part *chaque jeudi, pendant 52 semaines :*

Un abonnement à « L'EXPRESS » avec un dessin personnel de JEAN EFFEL

Afin de participer nous-mêmes à votre cadeau, nous enverrons à vos amis, avec le premier numéro de l'abonnement, ce dessin qui sera REALISE ET ECRIT SPECIALEMENT POUR EUX par Jean EFFEL.

Pour cela, il suffit de nous retourner, rempli, le formulaire ci-contre, en joignant un chèque ou un virement postal pour chaque abonnement.



M. ____________________

Adresse : ____________________

désire souscrire les abonnements suivants, au prix de :

5.000 francs un an - 2.700 francs six mois (tarif France).
6.000 francs un an - 3.200 francs six mois (tarif étranger) (1)

au bénéfice de :

1° Nom : ____________________
Adresse : ____________________

2° Nom : ____________________
Adresse : ____________________

3° Nom : ____________________
Adresse : ____________________

Je vous envoie ci-joint la somme de ____________ francs par
chèque (1)
virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris (1)

Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte dessinée qui sera adressée anonymement (1) — de ma part (1).

(1) Rayer la mention inutile.

(Kahia.)

M. Gorse, ambassadeur de France et le prince Moulay Hassan
« Une grande lumière : l'amitié entre de Gaulle et Mohamed V. »

serve. Malgré cela, et, il faut le dire, avec l'appui total des Tunisiens, décision a été prise de faire en sorte que rien du côté nord-africain ne soit fait qui puisse gêner de Gaulle.

Les Algériens, que j'avais croisés en entrant chez le prince, m'avaient précédé chez lui. Il m'est apparu que les Tunisiens et les Marocains avaient souligné auprès des leaders F.L.N. l'alignement — selon eux spectaculaire — du président du Conseil, M. Michel Debré, sur le général de Gaulle. Toutes les déclarations de M. Debré en Algérie sont étudiées et ont été jugées pour la première fois conformes aux propos du Président de la République française. Or, ce dernier, toujours selon les Marocains et les Tunisiens, n'a jamais été plus loin.

En terminant sa dernière conférence de presse par la phrase : « *Puisqu'il faudra bien de toute façon en passer par-là un jour* », le général de Gaulle, dit-on ici, s'est solennellement engagé, au nom de la France, à choisir le dialogue, à renoncer à l'écrasement de la rébellion. S'il veut imposer cette méthode, on fera tout, en Afrique du Nord, pour l'aider.

Où en sont les Algériens ?

Evidemment, on a pensé aussi, ici en Tunisie, que l'article publié dans « Le Monde » était, malgré les démentis, un article officieux. Ce projet de solution cypriote pour l'Algérie, avec « vocation à l'intégration », qui a provoqué la colère des ultras d'Alger, n'a pas séduit, il s'en faut de beaucoup, les leaders algériens. Leur irritation a été sans doute égale à celle des hommes d'Alger. Mais, là encore, Tunisiens et Marocains sont intervenus, un ministre tunisien en particulier dont l'inlassable travail en faveur de la paix sera un jour reconnu. Les Algériens ont été invités à voir dans ce projet au moins l'intention de discuter, et de discuter avec eux.

Où en sont ces Algériens ?

Par les conversations que j'ai pu avoir en dehors d'eux, j'ai eu l'impression, très personnelle, qu'ils n'avaient jamais atteint un tel degré de réalisme. La guerre continue pour eux et avec d'autant plus d'acharnement qu'ils assistent à la mise en place en Algérie de nouveaux dispositifs français, d'une reconversion des méthodes, du renouvellement du matériel, etc. Alors par tous les moyens, dont certains paraissent efficaces, ils recherchent la seule chose dont ils aient, paraît-il, besoin : l'argent. Ils l'obtiennent en Chine, en Russie, mais aussi dans des pays occidentaux qui avaient, jusqu'à aujourd'hui, protesté de leur solidarité avec la France. Ils font comme si la guerre allait durer encore plusieurs années. Cela, du point de vue de l'organisation matérielle.

Sur ce plan, donc, rien à changer. Mais j'ai suffisamment dénoncé une certaine installation dans la guerre de la part des leaders algériens, j'ai suffisamment exprimé mes craintes au sujet d'une inaptitude en quelque sorte fonctionnelle ou structurale du F.L.N. à des conceptions politiques, pour me permettre d'enregistrer comme un fait important et nouveau l'effort de réflexion, la conscience des responsabilités, la volonté d'avoir des vues d'avenir compatibles avec la fameuse « nature des choses » que j'ai enregistrés cette fois de la part de certains membres du G.P.R.A.

Un changement de climat

Il m'est apparu que sur les sujets les plus brûlants, les sujets mêmes pour lesquels on estime parfois devoir continuer le combat et refuser le dialogue, des dispositions réfléchies étaient envisagées. Sur les questions notamment de la minorité française, et même de son rôle politique, sur les garanties qu'impose la nature particulière des intérêts français en Algérie et au Sahara, enfin sur les liens organiques, je dis bien organiques, qui doivent souder la libre association franco-algérienne, j'ai entendu ici des propos surprenants et réconfortants. Des propos qui ressemblent à ceux du général de Gaulle, et cela pour une raison bien simple, c'est qu'on emploie les expressions mêmes du Président de la République.

Ainsi, par exemple, les Algériens sont impressionnés et en quelque sorte fiers pour leur pays des investissements massifs, des programmes économiques et des plans faits par la France et par l'Europe pour l'Algérie. Cela peut, pensent-ils, promouvoir leur pays au rang de l'une des premières puissances arabes et peut-être méditerranéennes. A la condition que cet effort économique ne soit plus une arme de guerre, qu'il soit fait pour cimenter l'association des deux Etats indépendants (la France et l'Algérie). Ils y voient une compensation d'orgueil, un sujet de fierté, et, pour l'avenir, une sorte d'immense réparation par laquelle la France ferait oublier l'oppression coloniale et la guerre.

Je discutais de cela ici avec plusieurs diplomates qui observaient, comme moi, l'absurdité tragique de la situation actuelle. Il est vrai qu'ils s'empressaient d'ajouter, peut-être, hélas ! avec justesse, que les situations ne sont jamais aussi absurdes qu'elles le paraissent et que si les Français et les Algériens étaient aussi d'accord qu'ils le disent, cela se saurait. Et pourtant je ne pense pas que cette thèse soit tout à fait juste.

La vitesse acquise

Il est vrai que le général de Gaulle attend, pour mettre en pratique ses conceptions, un moment privilégié qui, d'ailleurs, peut lui échapper. Il est vrai qu'il est contraint d'attendre l'alignement, très lent, trop lent, de l'armée et de ses partisans politiques sur sa politique algérienne. Il est vrai d'autre part que le F.L.N. a des difficultés identiques. Et qu'il lui est plus dangereux et plus délicat de prendre des risques politiques. Enfin, les positions paraissent de part et d'autre encore fort éloignées, et sur ce point, M. Bourguiba n'a peut-être pas tort.

Mais on ne pense pas, dans une guerre comme celle d'Algérie, à une notion à vrai dire essentielle, celle de la vitesse acquise pendant cinq ans : les enracinements, les habitudes de pensées, la nécessité tactique de répondre à la violence par la violence, à la haine par la haine, à la ruse par la ruse, ont été si forts que la reconversion des attitudes et des esprits et la révolution dans les comportements deviennent inimaginables. La guerre devient très vite une fin en soi, les moyens de la guerre sont transformés en manières de vivre et en visions politiques. Et tout cela me donne encore davantage le sentiment qu'il faut qu'il y ait de nombreux observateurs qui aillent sans cesse à Alger et à Tunis pour voir, comme dans le conte d'Andersen, simplement que le roi est nu lorsqu'il n'est pas habillé.

Or, cette découverte qu'on pourrait bien en Algérie ne plus se battre désormais que pour des mots et non pour des idées, des hommes haut placés viennent de la faire en France et en Afrique du Nord. Ils rompent la vitesse acquise. Ils ne peuvent pas être populaires parmi les acteurs du drame qui ont identifié leur vie au drame même. Ils sont aussi les victimes des mensonges qui les ont précédés. Du côté F.L.N., le mensonge inhumain a été de faire croire aux maquisards que vaincre l'armée française était une chose possible et que la rupture inconditionnelle et totale avec la France était conforme au destin algérien. Du côté français, on a laissé s'accréditer l'idée que toute négociation était une trahison, que l'intégration était la seule forme patriotique de la politique algérienne et que l'écrasement de la rébellion était une question de quart d'heure.

Aujourd'hui, pour détromper tous les hommes de bonne foi abusés par ces mensonges, il faut une vigilance pleine de délicatesse. En écoutant le prince Moulay Hassan, à Tunis, j'ai eu l'impression que le roi, son père, l'avait compris.

JEAN DANIEL.

(Kahia.)

M. M'Ahmed Yazid, le prince Moulay Hassan, M. Krim Belkacem
« Le pire serait pire que tout. »

D'aucuns jugent irréalisables ou trop coûteuses vos intentions architecturales.

Pour donner une forme précise et élégante à votre projet de **CONSTRUCTIONS** ou de **TRANSFORMATIONS**, pour le faire réaliser aux prix et délais donnés.

Consultez :

PIERRE ET NICOLE CHAPO
ARCHITECTURE ET DECORATION
14, bd de l'Hôpital - PARIS (5e) - GOB. 23-18

Etudes préliminaires (Paris et province) sans engagement de votre part

•MONDE-EXPRESS • ידיעות-אקספרס • WORLD-EXPRESS•

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

LONDRES

● Premières informations secrètes sur les méthodes des « guerilleros » cypriotes.

La crise de Chypre étant terminée, la vérité commence à se faire jour sur la façon dont le colonel Grivas et ses 300 combattants de l'EOKA ont pu échapper si longtemps aux 25.000 hommes de troupe et aux 5.000 policiers lancés contre eux par les Britanniques.

De Nicosie, le reporter du « Daily Express » a envoyé à son journal quelques explications qui ont stupéfié l'Angleterre :

● La plupart du temps, le colonel Grivas utilisait comme messagers des officiers de la police cypriote en uniforme.

● Deux cents policiers cypriotes travaillaient activement pour l'EOKA.

● L'EOKA utilisait des voitures-radio et des motocyclettes de la police.

● L'un des principaux chefs de l'EOKA, cerné par un cordon de troupes anglaises, a pu s'échapper en le franchissant dans une voiture de la police, sa mitraillette glissée sous ses genoux, encadré par deux sergents en uniforme.

● Il y avait un manque de coordination totale, parfois même une rivalité ouverte entre l'armée et la police. Il arrivait souvent que la police arrête des militaires, et vice versa.

Commentant ces informations, le « Daily Express » demande une réorganisation complète des services secrets britanniques. Réponse d'un membre de ces services :

« *Il n'y a aucun moyen d'éliminer un mouvement terroriste lorsqu'il est soutenu à 100 % par la population.* »

BONN

● Débat au Bundestag sur la Légion étrangère.

Le gouvernement allemand a dû accepter une fois de plus un débat embarrassant au Bundestag sur le problème des jeunes gens de 18 à 21 ans qui s'engagent dans la Légion étrangère française.

Les sociaux-démocrates demandaient qu'un traité fût signé avec la France aux termes duquel les jeunes gens mineurs ne pourraient être gardés dans la Légion contre la volonté de leurs parents. Les chrétiens-démocrates ont réussi à faire adopter une motion vague demandant que des discussions soient engagées « au moment opportun » en vue d'un « accord » avec la France.

Les volontaires allemands forment l'ossature de la Légion étrangère. Le gouvernement fédéral estime leur nombre à 15.000. La majorité d'entre eux seraient âgés de 18 à 21 ans et ce sont ceux-là qui posent un problème.

La difficulté vient de ce que la loi française autorise les individus à se lier par contrat à partir de 18 ans alors que l'âge minimum est en Allemagne de 21 ans. Les autorités françaises soutiennent que les engagements échappent à la législation allemande, les contrats étant signés en France. Le ministère des Affaires étrangères allemand continue cependant de protester au nom des milliers de parents qui réclament le retour de leurs fils.

Pour le moment, c'est le FLN qui offre les seules chances de rapatriement aux volontaires allemands qui

Si vous êtes élégant... mais "à la page"

"Brummell"

qui vous présente l'imperméable en "COMTAL" homologué Tergal, dernier-né des tissus-miracles.

Ultra-léger, il ne pèse que 700 g.

Ultra-pratique, il se lave comme un mouchoir.

Totalement défroissable, il demeure toujours net.

Modèle 7/8e, 2 fentes côté
13.900

Modèle long, 1 fente dos (non dessiné)
15.900

au Printemps

Au rez-de-chaussée du magasin "Brummell"
le plus grand choix de Paris d'imperméables en "Comtal".

37

• СВЕТ-ЭКСПРЕСС • MUNDO-ESPRESSO • العالم - المعجل •

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

ont oublié ce qu'ils étaient venus oublier dans la Légion ou que la vie militaire a déçus. Les nationalistes algériens ont constitué une organisation permanente qui fait parvenir aux légionnaires allemands des tracts les incitant à déserter et s'engagent à assurer leur retour en Allemagne.

Au lendemain de la guerre, la Légion étrangère a surtout attiré les anciens SS menacés d'emprisonnement et ceux qui ne voulaient pas supporter les épreuves d'une lente remontée économique. Aujourd'hui, elle recrute certains réfugiés de l'Est et les jeunes aventuriers qui jugent insuffisantes les perspectives d'avancement que leur offre la Bundeswehr.

● Pourquoi Adenauer veut devenir président de la République.

A la surprise générale, le chancelier Adenauer annonçait mardi dernier qu'il démissionnerait du poste de chef du gouvernement pour se faire élire, en septembre prochain, président de la République.

Cette décision est, sans aucun doute, une manœuvre habile.

A 81 ans, M. Adenauer est trop âgé pour se faire réélire chancelier en 1960. Il n'est plus sûr, d'autre part, de pouvoir conduire son parti à la victoire. Aussi, plutôt que de risquer son élimination de la scène, perpétue-t-il sa présence en briguant la présidence de la République.

Pour la première fois dans sa carrière, le chancelier vient d'essuyer un échec diplomatique. Il avait tout mis en œuvre pour torpiller le plan de négociation du Premier britannique, M. Macmillan, d'une part; le projet américain d'une confédération des deux Allemagnes et d'une négociation sur le traité de paix, d'autre part. Il avait dépêché son ministre des Affaires étrangères, M. von Brentano, à Washington, afin qu'il mît son « veto » aux projets des Anglo-Saxons.

Mais le département d'Etat a tenu bon : la confédération des deux Allemagnes et le traité de paix seront discutés au sommet. Le plan de dégagement, pourtant bien modeste, de M. Macmillan (il s'agit de « congeler » et d'égaliser les forces de part et d'autre du rideau de fer, dans une bande de 200 kilomètres de profondeur), sera soumis par les Britanniques à M. Kroutchev.

La conférence des ministres « atlantiques » qui vient de se terminer à Washington aura été, selon l'expression de la « Welt », de Hambourg, la « *dernière tentative allemande pour enfermer la politique occidentale dans la camisole de force* » des préjugés adenaueriens. Avec le départ du chancelier, la politique allemande se mettra enfin en mouvement. Aucun des successeurs possibles de M. Adenauer ne sera capable de gouverner, comme lui, sans consulter son Cabinet sur des questions vitales. Aucun d'entre eux ne possède l'autorité et la rigidité du « vieux ».

La présidence de la République ne comporte pas de pouvoirs réels, en Allemagne, mais M. Adenauer, en briguant la présidence, évite donc son élimination complète de la scène, et cherche à occuper le poste d'où il pourra le mieux surveiller et orienter une transition difficile.

TEL-AVIV

● Lutte franco-hollandaise pour l'installation d'un dock flottant.

A l'étude depuis plusieurs années, la construction d'un chantier naval dans les environs de Haïfa vient d'être décidée par le gouvernement israélien. Deux offres étaient en présence : l'une de la Hollande et l'autre de la France. Les autorités économiques ont opté pour le devis hollandais, plus économique, mais le mécontentement français a été si vif que le gouvernement songe à revenir sur sa décision. L'amitié avec Paris est en effet l'une des principales bases de la politique étrangère israélienne.

L'ambassadeur de France, M. Gilbert, multiplie les efforts pour décider les Israéliens à préférer le dock flot-

(Keystone.)

M. PIERRE GILBERT (1)
Entre l'intérêt et l'amitié.

tant français. A l'inauguration d'une filature construite à Saint-Jean-d'Acre avec des capitaux français, il a déclaré, dans l'impeccable hébreu qui est le sien :

« *Nos deux nations doivent nouer entre elles des liens si étroits que même un changement de politique à Paris ou à Jérusalem ne puisse les briser ou les détendre. Les déclarations d'amitié doivent être renforcées par des contacts économiques étroits. Le peuple d'Israël me comprend mieux sur ce point que vos experts qui préfèrent le langage des chiffres à celui de l'amitié.* »

(Magnum.)

M. BORIS PASTERNAK
400 *millions de droits d'auteur.*

VARSOVIE

● Les écrivains polonais veulent aider Boris Pasternak.

LE récent limogeage de M. Semitchansky, secrétaire général des Jeunesses communistes (Komsomol) soviétiques, qui avait déclaré publiquement que Boris Pasternak était « *un animal plus dégoûtant que le cochon* », est interprété à Varsovie comme le signe d'un revirement de M. Kroutchev lui-même.

Selon une version qui circule dans la capitale polonaise, M. Kroutchev n'avait pas lu « Le docteur Jivago » lors de la campagne lancée contre Pasternak en novembre dernier et n'avait patronné celle-ci que sur la foi des rapports que lui avaient faits les dirigeants de l'Union des Ecrivains et du Komsomol, dont M. Semitchansky.

Il y a quelques semaines, il aurait enfin trouvé le temps de lire l'œuvre incriminée et aurait été indigné par la sévérité des jugements portés sur elle. Il aurait même proposé de dédommager Pasternak en lui versant l'équivalent du Prix Nobel en roubles.

Bien que ces informations ne soient pas confirmées, certains écrivains polonais ont entrepris des démarches auprès de leurs amis soviétiques pour obtenir que Pasternak puisse toucher une partie de ses droits d'auteur pour la publication du « Docteur Jivago » en Occident, qui s'élèveraient déjà à 400 millions de francs.

(1) Plantant des cèdres à l'occasion du Xe anniversaire d'Israël pour marquer la frontière libanaise.

MOSCOU

● Un journal russe raconte le séjour de Randolph Churchill à Moscou.

PENDANT le séjour de M. Macmillan à Moscou, au cours d'une réception à l'ambassade de Grande-Bretagne, un journaliste d'une quarantaine d'années s'était frayé un chemin à travers la foule des diplomates et des ministres jusqu'à M. Nikita Kroutchev et lui avait annoncé directement :

— *Je vous téléphonerai demain pour prendre rendez-vous. Je suis le fils de sir Winston Churchill.*

— *C'est inutile,* avait répondu M. Kroutchev, *je suis très occupé en ce moment.*

Peut-être la sécheresse de cette réponse est-elle à l'origine de la mauvaise humeur que M. Randolph Churchill a manifestée pendant tout son séjour en U.R.S.S. Les Soviétiques ont cependant jugé qu'il dépassait la mesure et l'hebdomadaire « Ogoniök » a adressé cette semaine une lettre à Lord Beaverbrook, propriétaire du « Sunday Express » et de l' « Evening Standard », pour l'informer du comportement très particulier de son envoyé spécial.

« *Ça, un hôtel?* aurait déclaré M. Churchill dans un palace soviétique. *C'est un asile de nuit peut-être bon pour les Ukrainiens, mais certainement pas pour un gentleman britannique.* »

Il demanda un jour à la direction de l'hôtel de lui envoyer une secrétaire bilingue.

« *Il la reçut,* écrit « Ogoniök », *dans un pyjama à demi déboutonné et la jeune femme, malgré toute sa bonne volonté, fut incapable de comprendre un seul mot de ce qu'il lui dictait. L'interprète officiel lui expliqua qu'il n'y avait rien là d'étonnant, puisqu'il était déjà midi dix et que le fils de l'ancien premier ministre britannique n'était jamais sobre que jusqu'à midi.* »

M. Churchill a également refusé toutes les invitations à visiter des usines ou des kolkhozes.

« *C'est inutile,* aurait-il expliqué. *Mon ami le général américain Nathan Twining m'a expliqué que, quarante-trois minutes exactement après le début de la prochaine guerre, toutes les villes russes seraient rasées. Et mon ami Twining sait de quoi il parle.* »

« *Nous vous assurons,* écrit « Ogoniök » à Lord Beaver-

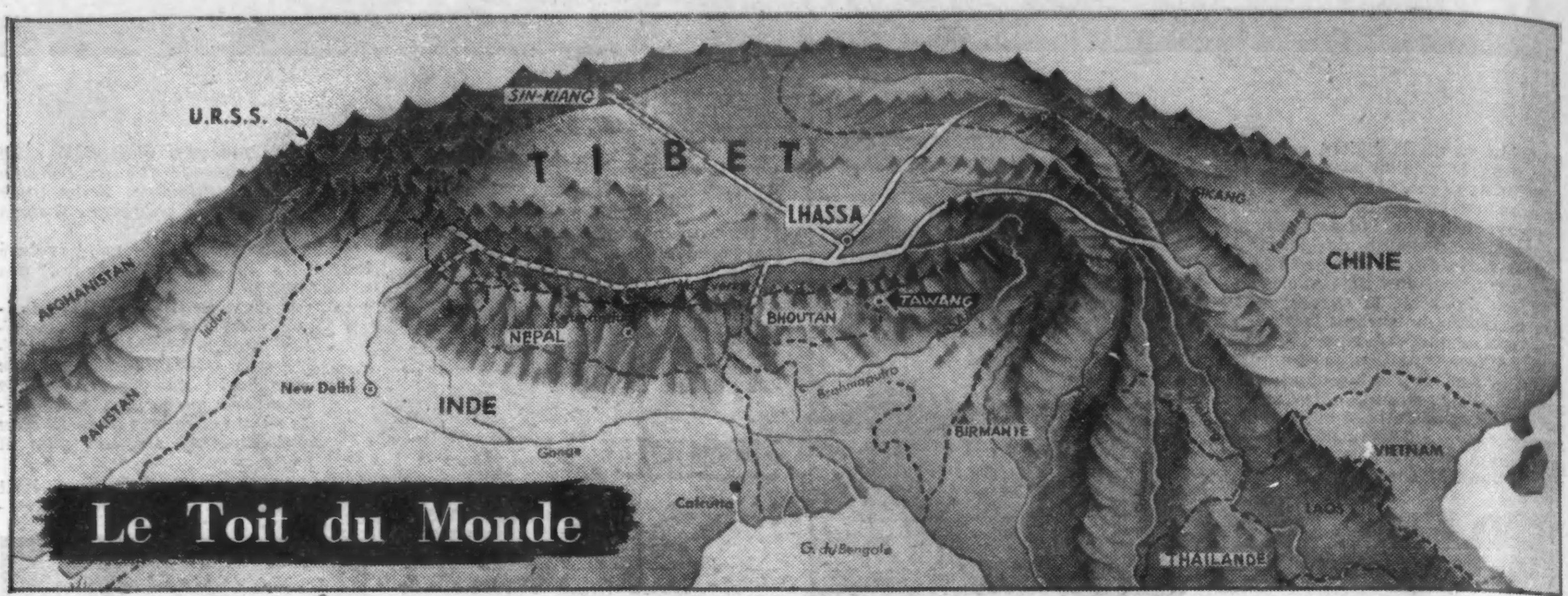
M. RANDOLPH CHURCHILL (1) A MOSCOU
Pas de rendez-vous de M. Kroutchev.

brook, *que Randolph Churchill n'a hérité d'aucune des qualités de son père et qu'il est dangereux de lui confier un instrument aussi puissant qu'une plume de journaliste.* »

Les journaux de Lord Beaverbrook ont publié des extraits de cette lettre ouverte et annoncé une réponse de Randolph Churchill. Ce n'est pas celle-ci qui intéresse les Soviétiques. Ils se demandent plutôt ce que pense du comportement de son fils sir Winston Churchill, le grand négociateur de Yalta qui a conservé à leurs yeux un grand prestige. Ils ne connaissent pas, comme les Anglais, la réponse que fit un jour sir Winston à quelqu'un qui lui demandait s'il souhaitait devenir Lord : « *Non, car c'est un titre héréditaire.* »

(1) Photo publiée dans la presse soviétique avec la légende : « A Moscou, réunissant des informations pour ses lecteurs ».

4 GITANES
CAPORAL
à votre choix
avec ou sans filtre
papier blanc ou maïs
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS



LE TIBET ENTRE L'INDE ET LA CHINE
« Pékin avait les esprits contre lui. »

(N. Y. Times.)

TIBET

Un problème pour Nehru

● Des millions de bouddhistes croient que l'arrivée en Inde du Dalaï Lama a été protégée par un nuage blanc qui masquait son cortège aux avions chinois. C'est un grave problème pour le Premier ministre de l'Inde.

LE 31 mars, lorsque le Dalaï Lama, quatorzième réincarnation du Bouddha vivant, traversa la frontière entre le Tibet et l'Inde, un lourd nuage blanc, exceptionnel en cette saison, cachait les cimes de l'Himalaya oriental. Le lendemain, alors que des fusiliers, dépêchés par le gouvernement indien, prenaient le Dalaï Lama et sa suite de quatre-vingts personnes sous leur protection, le nuage se dissipa.

Qui avait, huit jours durant, placé au-dessus de l'Himalaya ce nuage protecteur et soustrait ainsi la fuite du Dalaï Lama à l'observation des avions chinois ? Pour les populations des confins tibétains, la réponse était évidente, si évidente que le correspondant à Gangtok du « Times » de Londres jugea que « *seul un sceptique endurci oserait la rejeter* » : le nuage avait été placé là par les lamas, dont les ouailles ne contestent pas le pouvoir de faire la pluie et le beau temps. Le Dalaï Lama avait les esprits de son côté. Le gouvernement de Pékin avait les esprits contre lui.

La pire faiblesse de l'Inde

Que cette explication soit acceptée par des dizaines de millions de bouddhistes n'atteint pas seulement les autorités chinoises. Tous les détenteurs du pouvoir matériel, en Asie, sont concernés — et d'abord M. Nehru.

Depuis douze ans que celui-ci détient le pouvoir, l'obscurantisme religieux des masses indiennes, leur mépris pour les entreprises rationnelles, leur préférence pour les solutions magiques sont aux yeux de M. Nehru les pires faiblesses de l'Inde, celles qu'il s'agit de combattre avant tout pour construire une société viable et faire sortir la masse indienne de sa prostration et de sa misère.

De ce point de vue déjà, l'arrivée du Dalaï Lama est pour M. Nehru un cadeau importun. En aiguisant le fanatisme religieux, elle risque de brouiller le rapport des forces politiques et de faire dériver vers la droite un Parlement souvent mal réconcilié avec les exigences de l'administration moderne.

L'invasion chinoise

La fuite du Dalaï Lama risque également de faire déborder sur le Bhoutan et le Sikkim la révolte du Tibet. Si les boudhistes de ces deux Etats-tampons, liés à l'Inde par un traité d'assistance, se portaient au secours des rebelles tibétains, l'armée chinoise ne manquerait pas de riposter et l'Inde se trouverait entraînée dans une guerre désastreuse contre sa puissante voisine du Nord.

Voilà qui explique pourquoi M. Nehru a refusé de faire des « liens sentimentaux entre l'Inde et le Tibet » la base unique de sa politique, pourquoi il n'a cessé d'affirmer que le problème tibétain devait être envisagé dans son « cadre mondial ». A ses yeux, les guerres saintes sont un remède pire que le mal ; les croisades verbales sont une politique absurde parce qu'elles durcissent l'autre partie sur ses positions et vous enlèvent toute influence raisonnée sur elle. Ce n'est pas l'O.N.U., qui prétend ne connaître que la « Chine » de Formose (laquelle ne reconnaît pas plus l'indépendance du Tibet que le gouvernement de Pékin), qui peut aider les Tibétains. Ceux-ci ne seront aidés que par la négociation ; pour pouvoir la mener, M. Nehru doit demeurer un médiateur acceptable à la fois pour le Dalaï Lama et pour le président du Conseil chinois, M. Tchou En-lai.

Dans cette négociation, la Chine se trouvera dans une position de faiblesse. Le Dalaï Lama, en effet, ne règne pas que sur les Tibétains proprement dits, au nombre de un à deux millions. La majorité de ses sujets, adeptes du bouddhisme lamaïste, se trouvent au Bhoutan, au Sikkim, au Cachemire et dans les provinces chinoises du Sikang, du Sinkiang et de Mongolie. C'est même la raison pour laquelle les empereurs de Chine, qui, au XVII^e siècle, avaient installé le Dalaï Lama comme chef spirituel et temporel du Tibet, ont toujours tenu à exercer leur suzeraineté sur ce pays réfractaire aux classifications occidentales.

Quand elles envahirent le Tibet en 1950, les armées chinoises entendaient donc seulement reprendre le contrôle sur l'un des vingt groupes ethniques qui avaient été soumis au cours des siècles à la souveraineté lointaine de Pékin. Les Chinois arrivaient cette fois pleins de « bonnes intentions » ; ils allaient « libérer le Tibet de l'oppression féodale » et mettre de l'ordre dans son anarchie.

Anarchie et oppression indéniables pour un esprit moderne. Le Tibet se divise en une soixantaine de provinces et en une centaine de tribus. En théorie, toutes les terres appartiennent au Dalaï Lama, qui les loue aux nobles héréditaires et aux lamasseries en échange de leurs services. En pratique, seule une minorité de provinces accepte le pouvoir temporel du Dalaï Lama. Les autres sont régis par leurs « gyalpos », roitelets locaux qui possèdent leur palais, leur cour, leurs ministres, qui se donnent eux aussi pour les réincarnations du Bouddha et ne se distinguent guère des féodaux du moyen âge : ils lèvent des impôts, imposent des corvées, pratiquent l'usure à des taux fabuleux et infligent des châtiments corporels aux sujets récalcitrants. Faute d'armée et de routes, le gouvernement de Lhassa est incapable de se soumettre les potentats locaux des provinces éloignées et de faire rentrer leurs impôts.

Le double attrait de Lhassa

Des tribus comme les Dopkas, Lhopas, Popas, Gyarongpas, Ngologs (qui éventrent leurs ennemis et emplissent leur estomac de pierres chaudes) et Khambas sont insoumises depuis des siècles et accueillent les intrus en déclenchant sur leur passage des avalanches de pierres. Cela ne les empêche nullement de vénérer le Dalaï Lama et d'entreprendre des pèlerinages périodiques vers Lhassa ; pèlerinages qui ont la même ambiguïté que les croisades : ils sont mystico-commerciaux. Car Lhassa est à la fois la Mecque du bouddhisme et le plus grand marché du Tibet. Les Tibétains regardent vers Lhassa à la fois par mystique religieuse et par passion mercantile pour les échanges et les marchandages.

Pour les dirigeants de Pékin, il n'était pas question de bouleverser d'un coup ces vieilles structures. Ils procédèrent au Tibet avec une prudence plus grande encore que dans les trente autres districts autonomes de la Chine. Plutôt que de heurter de front les lamas et l'aristocratie héréditaire, ils s'efforcèrent d'implanter des structures parallèles. Des milliers de colons chinois — techniciens, ouvriers, cadres administratifs et politiques — vinrent construire des axes routiers (il en existe maintenant trois), tracer une voie ferrée, régulariser le cours du Brahmapoutre, installer des centrales électriques et une aciérie près de Lhassa. L'administration tibétaine était doublée par une administration chinoise qui tentait de diriger le pays par l'intermédiaire des lamas.

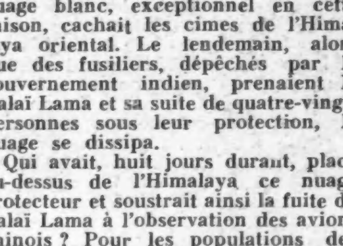
Bien qu'elles ne fussent ni violentes, ni brutales, et beaucoup moins rapides que dans les autres régions autonomes, les réformes chinoises se heurtèrent à la résistance passive d'un peuple auquel les notions de « justice » et d' « égalité » étaient parfaitement étrangères. Dès 1956, les tribus Kambas avaient réussi à soustraire leur territoire au pouvoir central et à en interdire l'accès aux troupes chinoises.

> — *Nous ne devons pas être impatients,* disait Mao Tsé-toung en février 1957. *Les réformes du Tibet ne pourront être exécutées que lorsque la majorité du peuple et ses dirigeants seront prêts à les accepter.*

Une pause de six ans fut décidée par Pékin. On sait aujourd'hui qu'elle n'eut pas l'effet escompté. L'aristocratie tibétaine comprenait que, tôt ou tard, le pouvoir allait lui échapper et que le temps jouait contre elle. Le 10 mars dernier, lorsque le Dalaï Lama fut invité à se rendre sans escorte chez le commandant chinois, puis à assister au Congrès des peuples à Pékin, ce fut le signal de la révolte. A Lhassa, où 10.000 lamas et la majorité de la noblesse héréditaire se trouvent concentrés, il y eut des manifestations, puis des combats de rues à la faveur desquels le Dalaï Lama put prendre la fuite le 17 mars.

Dans ce combat inégal entre la théocratie et le modernisme, les rebelles tibétains partent battus d'avance. Pour des raisons économiques, stratégiques et politiques, la Chine ne peut renoncer au Tibet. La révolte ne manquera pas de renforcer les « durs » de Pékin au détriment des temporisateurs. La politique des nationalités se trouve compromise après l'échec de la « douceur ». Pour l'Asie non communiste, enfin, les conséquences de la révolte sont encore difficiles à évaluer, mais la condamnation, pourtant justifiée, du « colonialisme » chinois risque de s'étendre, dans l'esprit des Asiatiques non communistes à toutes les tentatives de modernisation et de renforcer les féodalismes existants. C'est là, pour M. Nehru, le problème le plus grave posé par l'arrivée en Inde du Dalaï Lama.

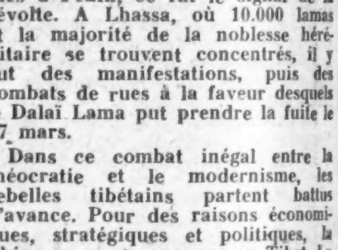
MICHEL BOSQUET.



Qu'acheter... Que vendre *actuellement* en Bourse?

Pour réussir, il ne faut ni acheter ni vendre au gré d'espoirs, d'idées personnelles ou de bruits incontrôlables. Vos revenus, votre paix d'esprit dépendent de sérieuses informations connues à temps. Ces informations, vous pourrez les trouver dans le Bulletin confidentiel : *Bourse Documentation,* serv. XN, boulevard Voltaire, 92, Paris (XI^e). Joindre un timbre.

ECONOMIE ET POLITIQUE
Numéro spécial double de MARS-AVRIL 1959
• LE MARCHE COMMUN • LE PETROLE
Vente et commandes : 51, rue Cambon, PARIS-1er - OPEra 79-20 - C.C.P. Paris 17.400.09
ET DANS LES LIBRAIRIES



Samedi 11 avril 1959 à 21 heures
GRAND BAL
de l'Amitié Internationale de la Jeunesse
94, rue *Jean-Pierre-Timbaud, PARIS* (11^e)
Entrée : 500 francs

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Madame Express a :

● **Suivi** avec sa propre voiture, un cours de perfectionnement « pour mieux conduire dans Paris ». En théorie et en pratique, elle n'a pas perdu son temps. (Voir Circulation, p. II.)

● **Assisté** à un excellent spectacle pour enfants. Ni cirque, ni marionnettes, ni théâtre, mais une sorte de féerie qui est tout cela à la fois, écrite et montée spécialement pour les jeunes par une jeune compagnie. (Le Kaléidoscope. Théâtre de l'Alliance française, 101, boulevard Raspail, les jeudis 9, 16, 23 et 30 avril, à 15 heures.)

● **Parcouru** l'annuaire 1959 des Gites de France. On y trouve la liste de près de 1.200 locations meublées petits prix, à la campagne, réparties dans quarante-cinq départements. La formule des Gites de France, lancée il y a quelques années, consiste à favoriser l'aménagement de logements de vacances chez les paysans, à des prix très modiques. A titre d'exemple : on peut trouver à louer trois chambres et une cuisine avec eau courante près de Saint-Jean-Pied-de-Port (dans les Basses-Pyrénées) pour 30.000 francs par mois en saison et 25.000 francs hors saison. (Fédération nationale des Gites de France, 5, avenue de l'Opéra, OPE 94-63. Prix de l'annuaire : 300 francs.)

● **Noté** pour ceux de ses lecteurs dont les enfants font cette année leur première communion, l'adresse d'un fabricant d'aubes et de tuniques dans la nouvelle tradition, à la fois simple et jolie. En coton infroissable et en taille 110-115: 9.560 fr. l'aube pour garçons et 7.170 fr. la tunique pour filles. (Belly, 48, rue Sainte-Anne, Paris-II.)

● **Applaudi** à l'initiative d'un fabricant de chaussures qui vend ses modèles à talons incassables sous une garantie de deux mois. En plastique dur, ces talons sont munis d'embouts également en plastique que l'on peut changer soi-même lorsqu'ils sont usés, avec un simple coup de marteau, grâce à un système de vis dentelée. (Capriccio, chez Millner, 235, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les modèles équipés de ce talon et tous garantis valent de 7.500 à 8.700 francs la paire.)

● **Trouvé** une boutique de prêt-à-porter spécialiste des femmes petites. Tous ses modèles sont présentés en 38, 40 et 42, et choisis à l'intention des « moins de 1 m. 60 ». (Geneviève Corne, 21, rue La-Boétie.)

● **Constaté** que la vogue de l'eau de Cologne ou de l'eau de toilette présentées en aérosol se propage. Après Rochas, Rigaud, Houbigant, Piguet, Lubin, etc., Millot vient de sortir « Crêpe de Chine » sous cette forme moderne de conditionnement.

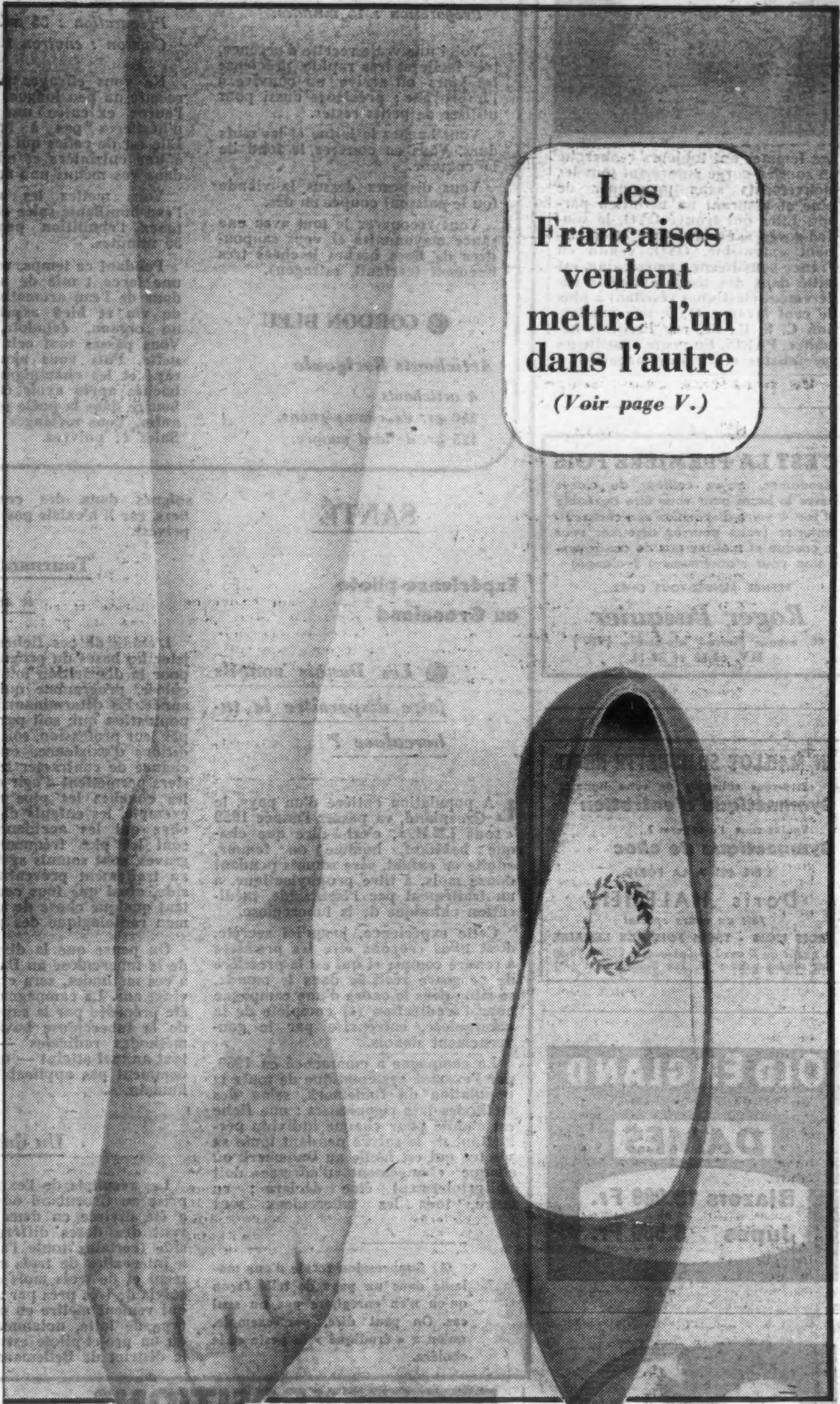
● **Gainé** de bas nylon des jambes de poupée. Une boutique, ayant eu l'idée de mettre des bas miniature dans sa vitrine comme modèles, a eu tellement de demandes qu'elle fabrique maintenant ces bas en série. Ils sont diminués comme de vrais bas et existent en six coloris (jaune, bleu vif, blanc, rouge, noir et naturel). La paire : 200 francs. (Bas Phantom, 98, rue La-Boétie et 5, avenue Mozart.)

● **Reçu** les nouveaux coloris de rouges à lèvres et de vernis à ongles que lancent les instituts de beauté pour le printemps. Tendance générale : le rose « rose ». Deux exemples de cette gamme : un rose tirant légèrement sur le jaune (Ananda Pink, d'Elizabeth Arden), un rose tirant légèrement sur le bleu (Pink Chica, de Peggy Sage).

● **Pensé** à ceux de ses lecteurs (et lectrices) jeunes, qui voudraient être cet été moniteurs dans une colonie de vacances. Voici les conditions qu'ils doivent remplir et les adresses utiles :

— Avoir au minimum dix-huit ans le 1er juillet prochain.

— Participer autant que possible auparavant à un stage de formation, pour y apprendre le « métier » de moniteur. Les stages sont organisés par quatre organismes habilités par le Ministère de l'Education nationale : Union française des colonies de vacances, 15, rue de Coulmiers, Paris-XIVe, LEC. 51-30 ; Centres d'entrainement aux méthodes d'éducation active, 6, rue Anatole-de-la-Forge, Paris-XVIIe, GAL. 08-32 ; Fédération des colonies de vacances familiales, 17, rue Viète, Paris-XVIIe, CAR. 55-83 ; Comité protestant des colonies de vacances, 8, impasse des Cloys, Paris-XVIIIe, MON. 07-33.



Les Françaises veulent mettre l'un dans l'autre

(Voir page V.)

(Dambier, modèle Durer.)

Les femmes ont toujours recherché un soutien-gorge autorisant tous les mouvements sans provoquer de gêne et assurant un maintien parfait. Elles ont trouvé OYO, le soutien-gorge sans armature et totalement extensible. OYO, vendu en France sous licence américaine, est taillé dans des tissus exclusifs entièrement élastiques résistant à plus de cent lavages. OYO, une production C. S. C., 22, rue Frédéric-Lemaître, PARIS. En vente : meilleurs spécialistes et Grands Magasins.

RECETTES

CORDON BLANC

Coquilles à la mayonnaise

8 coquilles saint-jacques vides.
1 laitue.
3 œufs durs.
Veau (ou bien volaille, poisson froid, miettes de thon, etc.).
Une mayonnaise.
Préparation : 15 minutes.

Voici une vraie recette d'urgence, très facile et très rapide, précieuse les jours où arrive un convive à l'improviste ; précieuse aussi pour utiliser de petits restes.

Vous hachez la laitue et les œufs durs. Vous en couvrez le fond de la coquille.

Vous disposez dessus la viande (ou le poisson) coupée en dés.

Vous recouvrez le tout avec une sauce mayonnaise et vous saupoudrez de fines herbes hachées très finement (cerfeuil, estragon).

CORDON BLEU

Artichauts Barigoule

4 artichauts.
150 gr. de champignons.
125 gr. de lard maigre.
100 gr. de beurre.
1 poignée de mie de pain.
2 oignons.
2 échalotes.
1 grand verre de vin blanc.
Persil, ciboulette.
1 ou 2 carottes.
1 bouquet garni.
De petites bardes de lard.
Sel et poivre.
Préparation : 35 minutes.
Cuisson : environ 1 heure.

Ne vous effrayez pas de cette recette un peu longue. Quand vous l'aurez exécutée une fois, vous n'hésiterez pas à recommencer. Elle est de celles qui font honneur à une cuisinière et elle apportera dans vos menus une note nouvelle.

Vous mettez les artichauts à l'eau bouillante salée et vous maintenez l'ébullition pendant 25 à 30 minutes.

Pendant ce temps, vous préparez une farce : mie de pain trempée dans de l'eau aromatisée d'un peu de vin et bien exprimée, persil, un oignon, échalote, ciboulette. Vous passez tout cela à la moulinette. Puis vous ajoutez le lard râpé et les champignons finement hachés après avoir été passés au beurre dans la poêle pendant 3 minutes. Vous mélangez bien le tout. Salez et poivrez.

Dans la même poêle que les champignons, vous remettez un peu de beurre. Quand il est chaud, vous y jetez la farce. Tournez bien pendant 3 minutes et retirez.

Vous sortez les artichauts de l'eau et vous les faites égoutter, puis refroidir un peu.

Vous laissez les feuilles extérieures et vous arrachez en bloc celles du milieu de façon à laisser le fond découvert. Vous enlevez le foin avec une cuiller et vous remplissez le fond avec la farce. Vous replacez ensuite les feuilles du milieu. L'artichaut est ainsi reconstitué. Vous l'entourez d'une petite barde de lard et vous ficelez pour qu'elle ne bouge pas. Si vous n'avez pas de barde, ficelez l'artichaut pour immobiliser les feuilles.

Dans une cocotte, vous faites revenir dans le beurre un ou deux oignons émincés avec quelques petits morceaux de lard. Vous ajoutez quelques fines rondelles de carotte et un bouquet garni, puis le vin blanc. Vous posez dedans les artichauts. Salez et poivrez la sauce et laissez mijoter à feu doux de 30 à 40 minutes. Couvrez bien le récipient. Au besoin, mettez un poids sur le couvercle. En cours de cuisson ajoutez un peu de bouillon.

Pour servir, vous déficelez les artichauts et vous les arrosez avec le jus de cuisson.

SUZANNE ET HENRIETTE.

C'EST LA PREMIÈRE FOIS

Mesdames, qu'un coiffeur de classe **ouvre le lundi** pour vous être agréable et met à votre disposition son chasseur-voiturier (vous pourrez déjeuner sous le casque et n'aurez pas de contravention pour stationnement prolongé)

PRENEZ RENDEZ-VOUS CHEZ...

Roger Pasquier

40, avenue Pierre-Ier-de-Serbie (VIIIe)
ELY. 65-80 et 38-11

EN MAILLOT SILHOUETTE NETTE

Etes-vous satisfaite de votre ligne ?
Gymnastique d'entretien
Voulez-vous l'améliorer ?
Gymnastique de choc
L'ETE EST A LA PORTE...
Doris HALPHEN
fait un cours spécial
TROIS MOIS - TROIS FOIS PAR SEMAINE
A partir du 6 avril téléphonez à LITtré 70-58
Sur rendez-vous : 16, rue Saint-Simon (7e)

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
DAMES
Blazers 15.000 Fr.
Jupes 8.500 Fr.

mettez-en moins
mettez-en mieux
VAPORISEURS
Marcel Franck

SANTÉ

Expérience-pilote au Groenland

Les Danois vont-ils faire disparaître la tuberculose ?

LA population entière d'un pays, le Groenland, va passer l'année 1959 « sous I.N.H. », c'est-à-dire que chaque habitant, homme ou femme, adulte ou enfant, sera soumis pendant douze mois, à titre prophylactique, à un traitement par l'isoniaside, médication chimique de la tuberculose.

Cette expérience, jusqu'ici secrète, dont nous croyons être les premiers à rendre compte et qui est la première de ce genre réalisée dans le monde, se situe dans le cadre d'une campagne pour l'éradication (1) complète de la tuberculose, entreprise par le gouvernement danois.

La campagne a commencé en 1950, par l'examen systématique de toute la population du Danemark, selon des méthodes très rigoureuses : une fiche est établie pour chaque individu permettant de le suivre pendant toute sa vie (ce qui est facile au Danemark où chaque changement d'adresse doit obligatoirement être déclaré ; en outre, tous les tuberculeux sont soignés dans des centres hospitaliers, car il n'existe pas de spécialistes privés).

(1) Suppression totale d'une maladie dans un pays de telle façon qu'on n'en enregistre pas un seul cas. On peut dire, par exemple, qu'on a « éradiqué » la peste et le choléra.

Tournant dangereux à quatorze ans

L'étude de ces fiches a permis de jeter les bases du programme d'action pour la disparition totale de la tuberculose, programme qui débute cette année. En déterminant les groupes de population qui, soit par leur âge, soit par leur profession, soit par leurs conditions d'existence, ont le plus de chance de contracter le mal, ces dossiers permettent d'agir en priorité sur les couches les plus menacées. Par exemple, les enfants de quatorze ans, chez qui les accidents tuberculeux sont les plus fréquents et les plus graves, sont soumis systématiquement au traitement préventif par l'isoniaside, ainsi que tous ceux qui présentent quelque chose de suspect à l'examen radiologique des poumons.

On pense que la disparition totale de la tuberculose au Danemark, grâce à ces méthodes, sera chose faite dans vingt ans. La campagne actuelle avait été précédée par la suppression totale de la tuberculose bovine, selon des méthodes radicales — abattage de tout animal atteint — qui ne sont évidemment pas applicables sur le plan humain.

Un dollar par tête

Les résultats de l'expérience entreprise au Groenland où la population a été divisée en deux parties, recevant des doses différentes d'isoniaside (certains toute l'année, certains à intervalles de trois mois de traitement et de trois mois de repos) sont suivis de très près par différents pays qui veulent mettre en œuvre le même type de lutte, notamment la Tunisie où un projet-pilote est à l'étude dans le district de Bellemare, et le Kenya.

La prophylaxie chimique de la tuberculose a un triple avantage : celui d'être sans danger (le médicament n'est pas toxique) ; facile à appliquer (il s'agit d'avaler un certain nombre de pilules par jour) et bon marché : le traitement préventif de la tuberculose par l'isoniaside revient à peine à un dollar par personne et par an.

Pour donner toute sa valeur à l'expérience danoise, rappelons que si la mortalité par tuberculose connaît une baisse spectaculaire grâce à l'avènement de la streptomycine et de l'isoniaside et aux perfectionnements de la chirurgie thoracique, et si les sanas sont vides parce qu'on soigne les tuberculeux à domicile, on détecte encore de très nombreux cas chaque année. A titre d'exemple : dans une ville d'un million d'habitants, Glasgow, 2.565 cas de tuberculose pulmonaire active ont été enregistrés dans l'année 1957.

CIRCULATION

L'Arc de Triomphe comment le prenez-vous ?

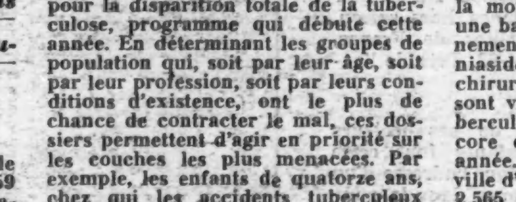
Mme Express est allée à l'école des automobilistes.

MARDI, 19 heures. Dans un salon de la place Vendôme, quarante « élèves » écoutent avec attention un « professeur ». Son tableau noir : une carte de Paris, les points névralgiques signalés par de petites lumières. A la surface, des autos-miniatures circulent grâce à un système magnétique.

— *Et comment vous y prenez-vous pour contourner l'Arc de Triomphe ?* demande M. le Professeur.

EXPOSITIONS *permanentes du* **CAMPING**
CAMP • CABANON • RACLET • HUTCHINSON • M5 • LAMA • RADAR • PLIANFER

LIT DE CAMP ... 2.400
MATELAS 3.500
SAC DE COUCHAGE 3.500
DUVET COUVERT. 3.900
CHAISES-PLIANTS-RELAXE
GLACIÈRE - CUISINE, ETC.
Tout matériel neuf des principales marques vendu avec bon de garantie.



TENTES CARRÉES
(conformes au dessin)
3 PLACES 39.000
4 PLACES 49.000
5 PLACES 59.000
ÉCHANGE-REPRISE-CRÉDIT
EXPÉDITIONS CONTRE REMBOURSEMENT

8, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3e — "AMIS CAMPEURS" — 105, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, PARIS 11e
(MÉTRO : SAINT SÉBASTIEN-FROISSART)

BLOIS, JEUX - CAMPING - SPORTS, 3, RUE HENRI-DRUSSY
DOUAI, SOLDANA-SPORTS, 3, RUE DE LA MADELEINE
EVREUX, VOG-SPORTS, 10, RUE CHARTRAINE
LENS, SOLDANA-SPORTS, 6, PLACE ROGER-SALENGRO
LONGWY, PARIS-EST-SPORTS, RUE DU GÉNÉRAL-PERSHING
MERLEBACH, IGLOO-SPORTS, 60, RUE NICOLAS-COLSON
NANTES, COMPT-IMPER-CAMPING, 4 ALL. CASSARD-1, RUE SAINTE-CROIX
POITIERS, SOLDANA-SPORTS, 4, RUE DU MARCHÉ
TOURS, SOLDANA-SPORTS, 65, RUE NATIONALE
TROYES, SOLDANA-SPORTS, 2, 4, RUE DU GÉNÉRAL-SAUSSIER

Brouhaha dans la « classe ». Quelques mains se lèvent. Pourtant les quarante élèves ont l'âge de raison. Minimum : 20 ans environ. Pas de maximum. Quelques dames sans chapeau, quelques hommes style « col blanc », l'automobiliste courant, en somme, moi comme les autres.

Ces quarante personnes ont traversé Paris en voiture à l'heure des encombrements maximums, ont réussi à se garer place Vendôme, ce qui n'est pas commode, pour venir, sans complexes, suivre le cours de l'Automobile Club de l'Ile-de-France qui s'intitule tout bonnement « Pour mieux conduire dans Paris ».

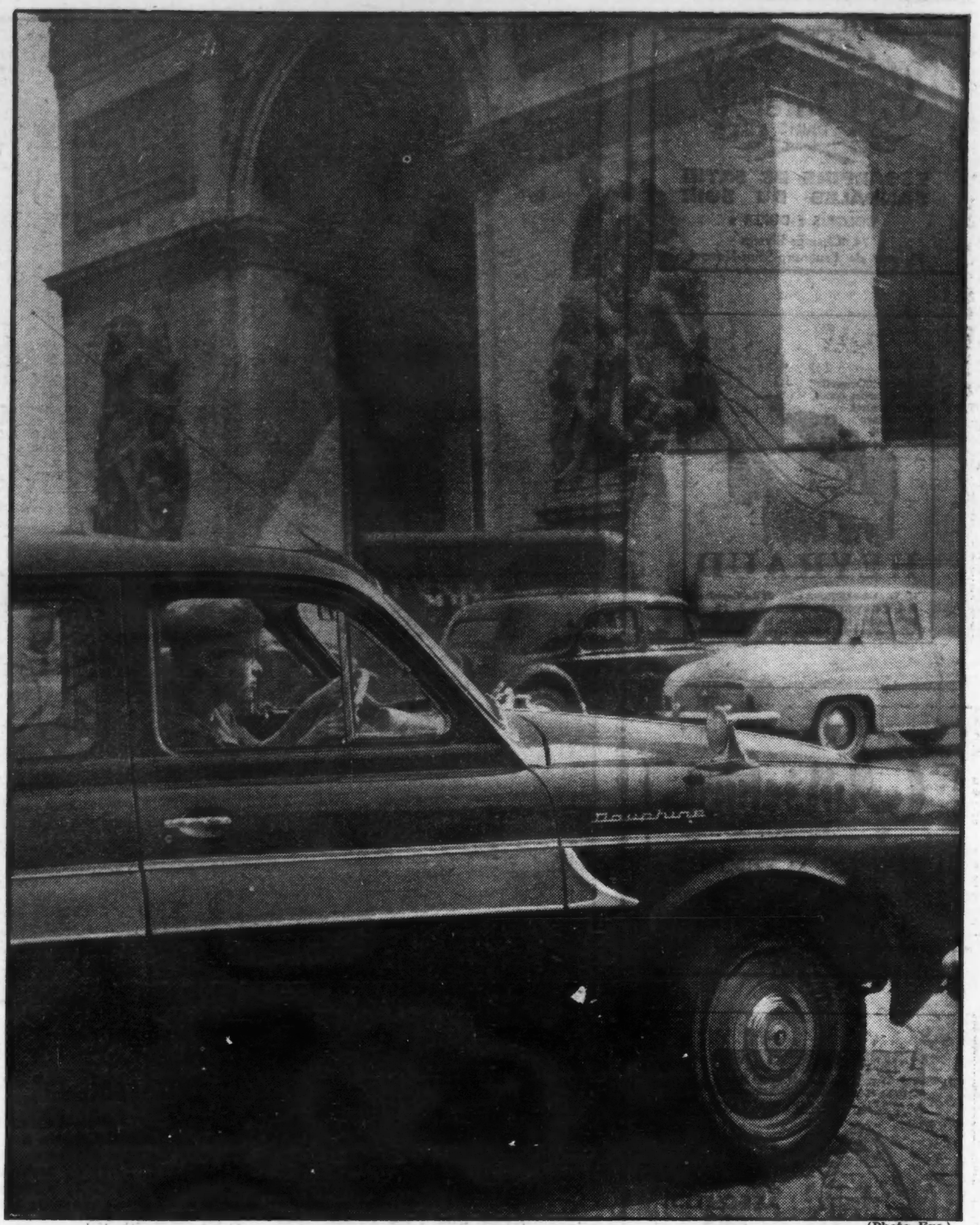
Par l'exemple

— *Moi,* dit un trente-ans à lunettes, *depuis dix ans, je le prends « au centre », l'Arc de Triomphe.*

Aussitôt, le tableau magnétique fonctionne sous les doigts du professeur : les files de voitures qui montent des Champs-Elysées, de l'avenue Hoche, de l'avenue Mac-Mahon, se précipitent vers le centre de la place de l'Etoile, et voilà notre as du volant coincé. Il est « au centre » et il y reste. Impossible de couper le flot pour aller prendre l'avenue qui l'intéresse. C'est raté. Les « petits camarades » s'amusent bien. Le professeur, lui, a le triomphe modeste. En trois coups de pouce, il refait la manœuvre, montre comment en contournant la place le plus au large possible, il évite l'encombrement sans gêner personne.

Pendant près d'une heure, la démonstration théorique va se poursuivre. Personnellement, elle m'a appris ou rappelé entre autres choses :

- que le fait de sortir d'un garage ou d'un parc de stationnement ne donne aucune priorité,
- qu'il est dangereux de rouler trop lentement dans Paris (40 à 60 paraît être la bonne allure),
- que la priorité n'est jamais absolue à un carrefour (ainsi en a décidé la jurisprudence),
- que dans Paris le dépassement à droite est toléré, mais qu'en cas d'accident le dépassant est considéré comme responsable, même si le « dépassé » roulait très à gauche,
- que le feu orange ne signifie pas « dépêchez-vous de passer », mais « apprêtez-vous à vous arrêter »,
- qu'il ne suffit pas de conduire tous les jours dans Paris pour faire un bon conducteur. C'est pourquoi, après son cours théorique, l'A.C.I.F. a prévu pour chaque participant un cours « pratique ». J'ai donc pris ma 2 CV et je suis allée au centre de sécurité de la porte Maillot me faire dire mes quatre vérités.



(Photo Eve.)

AU VOLANT, PLACE DE L'ETOILE.
La priorité n'est jamais absolue.

9 h. 15...

A peine assis à ma droite, le moniteur annonce le programme :

— *Remontez l'avenue de la Grande-Armée, prenez la rue de Tilsitt, descendez l'avenue de Friedland, allez prendre la rue Washington, remontez l'avenue des Champs-Elysées, redescendez l'avenue de la Grande-Armée et retour au centre par le souterrain de la porte Maillot.*

Je m'applique — cela doit se sentir — mon démarrage est impeccable, j'ai mis le clignotant, j'ai laissé passer les autres avant de déboîter. Mon virage au coin de l'avenue provoque un :

— *Très mauvais !*

— ...

— *Oui, très mauvais mouvement* (j'ai « accompagné » mon volant, de sorte que ma main gauche est allée rejoindre ma main droite, placée maintenant au bas du volant). *Fâcheux croisement des bras. Vous seriez incapable de redresser rapidement s'il le fallait.*

Allons bon ! moi qui croyais que c'était plutôt « sportif ». J'apprends que sur le volant vos mains doivent marquer 9 h. 15, que pour braquer avec force il faut garder les coudes le plus près possible du corps en faisant tourner le volant par petits coups.

Pour prendre la rue de Tilsitt à gauche il faut couper l'avenue de la Grande-Armée. J'ai très honnêtement « déboîté » en oblique et en faisant signe, mais une fois le stop marqué je vois que j'ai le temps de passer avant que le flot vert d'en face n'arrive. Et je fonce. Je ne me sens pas très coupable. Je n'ai fait que suivre l'exemple de la Dauphine qui me précède. Un grognement à ma droite m'inquiète :

— *Ce genre d'exercice cause la moitié des accidents dans Paris.*

Sans doute, j'aurais pu attendre quelques secondes. D'autant que je suis immédiatement bloquée par le prochain feu rouge synchronisé.

Rue Washington, une voiture s'arrête brusquement juste devant moi. Je donne un violent coup de frein :

— *Non,* dit mon cerbère, *freinez par petits coups rapides, vous resterez maître de votre voiture. Un coup de frein brutal échauffe les pneus et peut faire perdre le contrôle de la direction. Notez que ce n'est pas mal; la dernière personne que j'ai vue s'obstinait à débrayer chaque fois qu'elle freinait. Résultat : elle freinait à peine. J'ai cru qu'elle allait me tuer !*

Nous remontons sans accroc les Champs-Elysées. Et c'est la phrase fatidique :

— *Et l'Arc de Triomphe, comment le prenez-vous ?*

Là, je suis tranquille, j'ai assisté au cours théorique. On ne m'aura pas. Un seul ennui : les autres conducteurs qui, eux, ne savent pas et qui s'obstinent à me couper la route pour foncer vers le centre.

Un petit arrêt après le souterrain de la porte Maillot, le temps de découvrir la technique du dérapage ou du double débrayage. Et le cours est fini. Je n'ai pas l'impression d'avoir perdu mon temps.

Pour ceux de ses lecteurs qui veulent suivre ce cours de perfectionnement, Mme Express vous signale qu'il est ouvert gratuitement à tous. Il suffit de téléphoner à OPE. 83-10, postes 22 et 26 pour s'inscrire. Lors du cours théorique, vous laisserez votre adresse et vous serez convoqué pour le cours pratique (on peut toujours s'entendre avec le responsable pour fixer le jour et l'heure de ce cours. Téléphoner à Kléber 18-56). Vous pouvez profiter de l'occasion pour faire vérifier les organes de sécurité de votre voiture par le centre de Sécurité. L'adresse de ce centre est : boulevard de l'Amiral-Bruix (près de la porte Maillot) et celle de l'A.C.I.F., 8, place Vendôme.

oscar publicité

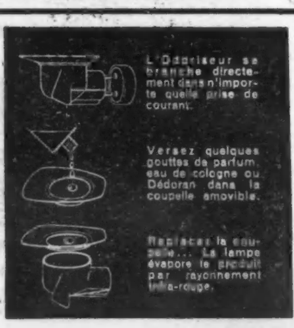
odoriseur

C'est une lumière qui parfume.

La lumière (rouge, jaune ou bleue) est diffusée par transparence, tandis que le parfum s'évapore. L'Odoriseur crée ainsi, chez vous, une atmosphère de luxe personnalisé.

C'est une lumière qui désodorise.

Avec du DEDORAN (produit spécial), l'Odoriseur anéantit les odeurs les plus tenaces. Branché d'avance, il empêche ces odeurs de se former. Aucun autre produit ne possède ce stupéfiant pouvoir désodorisant ! Essayez-le ! Prix : 1.980 Fr.



Seprol, 42, rue Le Peletier, Paris 9e

Durer PARIS
ESCARPINS DE SATIN
SANDALES DU SOIR
COLORIS « DURER »
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

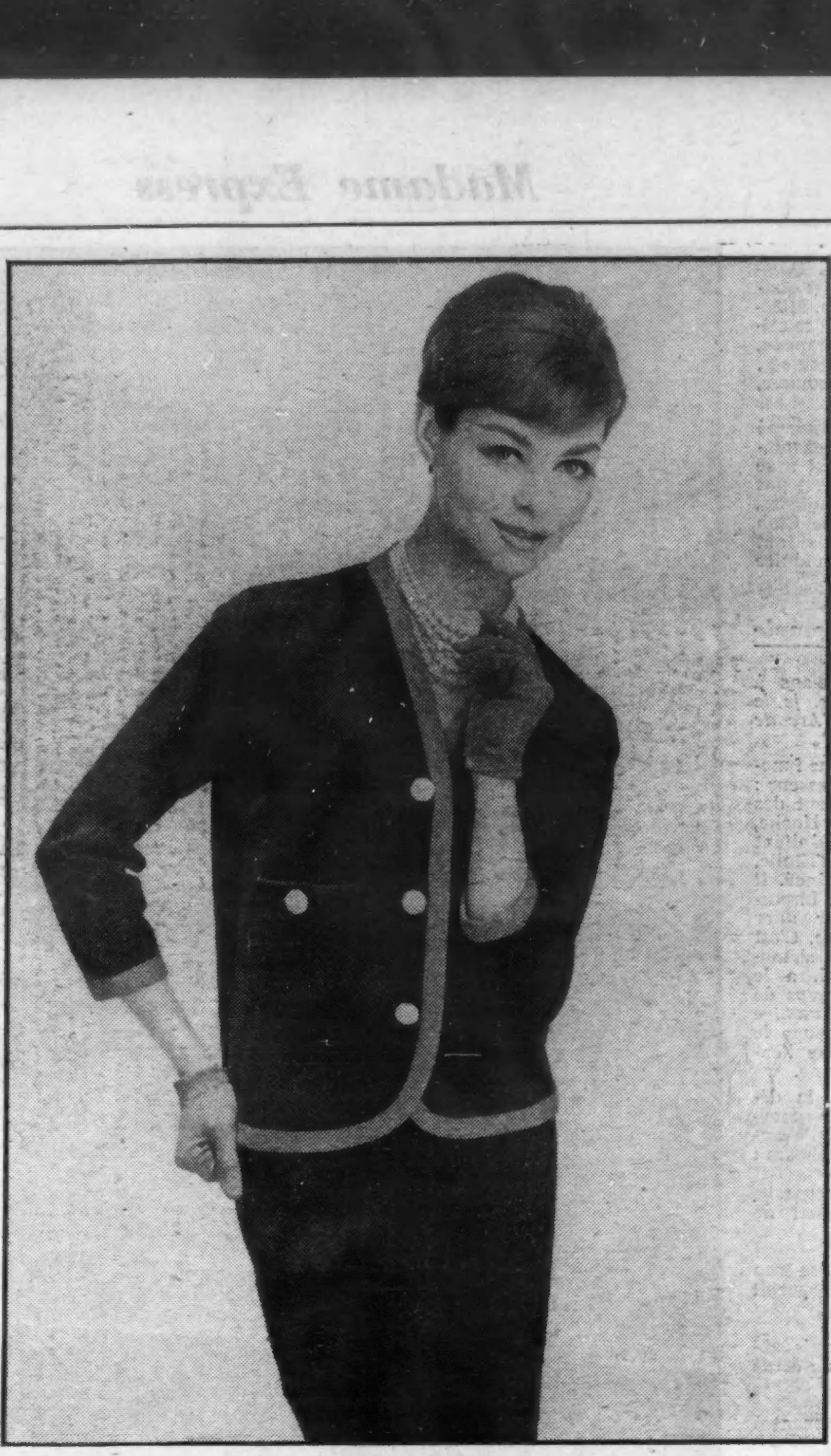
DÉSIRÉE
Peausserie "Caravelle" noir, edelweiss, corail, glacier, abricot ou gabardine
HEYRAUD
HEYRAUD-PRÉCIOSA : 23, Bd des Capucines
A LA GAVOTTE : 26, Avenue de l'Opéra
HEYRAUD : 116, Ch.-Elysées, 14 Bd Haussmann
32, Boulevard des Italiens, 7, rue du Havre, etc.

Quilichini
CHAUSSURES
HOMMES et FEMMES
MODELES SELECTIONNES
de 5.000 à 15.000 francs
86, RUE LA BOETIE - PARIS - 8e
(Saint-Philippe-du-Roule)

Mérival
MAROQUINIER - BAGAGISTE
TOUS LES MODELES DE SACS ASSORTIS AUX COLORIS DES CHAUSSURES
30, rue La Boëtie - Métro Miromesnil

CHAUSSURES ÉTROITES?
SHOE-EZE
C'est magique!
Une seule application de 3 minutes et vous serez merveilleusement (et définitivement) à l'aise dans ces mêmes chaussures !
Finis les désastreux maux de pieds !
Convient pour tous cuirs (Daim compris) 350 frs le flacon pour 4 paires.
SHOE-EZE (prononcez CHOU-AISE) est en vente : Gds Magasins, Chausseurs, Cordonniers, Droguistes, Pharmacies, etc...
A défaut, envoi contre mandat de 400 Frs
I.T.C. 29, rue Vernet - PARIS (8e)

BON pour recevoir gratuitement la convaincante documentation SHOE-EZE.
V. de M. 1775



JERSEY MARINE
Variations...

MODE

Le style « cardigan »

● Une tenue fonctionnelle que l'on peut « personnaliser ».

« E*PAULES plus larges, cols importants, manches travaillées...* » Telles étaient les règles énoncées par la plupart des grands couturiers pour cette saison de printemps. Deux mois après la sortie des collections, le succès foudroyant du deux-pièces « cardigan » démontre une fois de plus qu'il existe dans la mode deux courants parallèles : un qui longe la couture, l'autre qui suit la vie.

Entre les deux, bien sûr, mille interférences. Mais, contrairement à ce qui se passait il y a quelques années, pas de suprématie. Quels que soient les impératifs des couturiers, la mode de la vie suit son chemin vers un style de vêtements féminins adaptés aux nouvelles conditions du monde moderne Elle se fait toujours plus commode, plus dépouillée, plus adaptable au style de chaque femme. On pourrait presque parler d'une mode « fonctionnelle », si ce mot n'était l'antithèse de la coquetterie et de la fantaisie.

Un cadre

Il n'est, en effet, pas question de mettre les Françaises en uniforme, sous prétexte de leur simplifier la vie. Et à l'intérieur d'un cadre dépouillé (tailleur droit, robe, chemisier, chandail et jupe, etc.), toutes les interprétations de détail sont possibles, permettant à chacune de trouver sa propre variation sur un thème donné.

Prenons l'exemple du style « cardigan ». En tweed, en jersey, en lainage, en flanelle, et même en cuir, on peut voir actuellement à la vitrine de toutes les boutiques ces petites vestes droites, sans col, qu'accompagnent une jupe droite et une blouse.

Les quatre modèles que nous avons photographiés cette semaine illustrent parfaitement ce style :

● En flanelle grise, deux petites poches plaquées, encolure ras du cou, jupe montée avec fronces. Blouse de soie blanche à col rond, poignets mousquetaire. Le deux-pièces 18.000 fr., la blouse, 8.000 fr, (modèle Charhon, en vente chez Fashion, 9, bd Saint-Michel).

● En jersey bleu marine, bordé de jersey rouge, encolure en pointe, poches plaquées, boutons de métal gravé : 22.900 francs (modèle Sator, chez Marie-Martine, 8, rue de Sèvres).

● En shetland vieux-rose, décolleté en pointe, blouse de soie rose à cravate. Jupe montée à fronces : le deux-pièces : 20.000 francs, la blouse, 9.000 francs (modèle Charhon, aux Galeries Lafayette).

● En agneau bleu marine, croisé, six boutons de métal argenté. Existe en tous coloris de cuir. La veste : 30.000 fr., la jupe : 20.000 fr. (Royal Daim, 74, rue de Rennes).

« Fonctionnelle »

Le « cardigan » accompagné d'une jupe droite est une tenue parfaitement « fonctionnelle », parce que :

● Ne comportant pas de col, il peut facilement se porter sous un manteau ou un imperméable, ce qui multiplie son emploi.

● Décintré, il permet de rester assis ou de travailler toute une journée sans le « sentir au corps », comme une robe; de porter sous la veste un chandail ou une blouse fine, selon la température; d'enlever la veste lorsqu'il fait chaud, dans la journée, et de la retrouver ainsi nette le soir.

● Dans un tissu classique (tweed fondu, shetland, etc.) il peut se porter à toute heure.

● En variant les accessoires qui l'accompagnent, on se lasse moins vite d'un ensemble que d'une robe toujours pareille à elle-même.

Mais, bien qu'elle soit « fonctionnelle », cette tenue n'en est pas pour autant ennuyeuse comme le fut, il y a dix ans, l'inévitable tailleur noir (qui p... d'ailleurs bien réapparaître dans ... l'hiver prochain !). Il y a mille ... de la « personnaliser » :

● le tissu,

● l'harmonie des couleurs entre ... semble, la doublure et la blouse,

● l'emplacement des poches,

● les boutons.

Notons qu'il est presque plus ... maintenant de choisir des bout... corozo assortis que des bout... métal dont on a usé et abusé.

● ... Et surtout la blouse et les ... Pour ces derniers, toutes les auda... permises. Les mélanges de perle... métal, ou de pierres de différent... leurs, qui auraient paru monstr... y a quelques années, sont deven... que classiques. Il ne faut pas h... porter ensemble des colliers di... Si vous possédez déjà un ou p... rangs de perles, complétez-le p... chaînettes d'or multiples. Super... à éviter, naturellement, autour d... chemisier classique.

Colliers multiples, coloris clair... ses souples dans des tissus soyeux... tion aux popelines trop masculi... cardigan a besoin de touches ult... nines pour perdre sa sécheresse. ... dernier « cri » : la fleur à l'épau... l'encolure. « Un camélia, a... tweed? » Eh oui !

ACCESSOIRES

Le cycle des roses

● Une Française ... se chausse l'œil ... pied.

DEPUIS que la mode est au... sures pointues, les fabric... chaussures à prix moyens s'arrac... cheveux. Sur dix clientes qui ... dans un magasin parce qu'elles ... en vitrine un modèle « à la mode... seulement peuvent le chausser, ... trois peut-être peuvent se l'offr... déséquilibrer leur budget, mais ... compte pas, sept sur dix achèten...

SHETLAND ROSE

(Dambier.)

FLANELLE GRISE — AGNEAU BLEU

...sur un thème donné.

le commerçant veut jouer les pes en conseillant un modèle mode et moins cher, on va le concurrent.

Les femmes sont folles

i ? Parce que la Française l'œil avant de se chausser le se rend bien compte qu'elle voir des chaussures à meilleur 500 à 4.500 francs pour des s à talons plats ou à petits is elle n'en veut pas. Ses désirs . Elle réclame :

ormes très effilées, plus pous- que la chaussure italienne, au certains fabricants français à vendre leurs modèles en ême à concurrencer les mo- ns sur le marché américain. t que les bouts très pointus pas être montés à la machine, ix de revient considérable. Le ain-machine est possible, mais des bouts moins fins et les boudent. D'autre part, il faut ires d'essai pour mettre au odèle. Un jeu de formes (poin- i-pointures) qui revient à nes ne permet d'établir que atre modèles.

eausseries fines : chevreau, à box ultra-léger, deux matières s et qui exigent (surtout le le montage à la main.

eintes extraordinaires : avant n grand fabricant sortait cha- une quinzaine de modèles re ou cinq coloris de base rron, bleu, noir). Aujourd'hui, toujours quinze modèles, mais ept coloris, ce qui laisse en ison dix-sept « queues de

Plus de grande série

raisons expliqueraient suffi- pourquoi les chaussures à la chères. Mais il y en a d'autres. ire une paire de chaussures cs, il faut prévoir une série de 300 paires. Lorsqu'un fabri- répondre à la demande, se s les chaussures « glacier » e clair », il sait qu'il n'en s plus de 60 à 80 paires dans un même modèle. Ce modèle doit alors être vendu aux alentours de 9.000 francs.

Troisième dans la hiérarchie économique de la France, l'industrie du cuir, qui comprend 90.000 entreprises, occupe 250.000 salariés et réalise un chiffre d'affaires annuel de 450 milliards de francs, a bien entendu subi les effets de la dévaluation de décembre dernier. Les prix à l'exportation ayant baissé de 17 %, les étrangers se sont rués sur les peausseries françaises. De ce fait, les cours des matières premières ont augmenté de 12 % environ sur le marché intérieur et les fabricants français ont actuellement du mal à s'approvisionner.

Enfin, les fabricants établissent leur collection bien avant les couturiers et même avant les confectionneurs. Ils sont donc obligés de « miser » sur telle ou telle couleur. En espérant que ce sera la bonne, mais en limitant les risques avec de toutes petites séries. Grâce au ciel, chaque gamme de couleur « vit » en général un cycle de quatre ans, ce qui laisse environ trois ans de quasi-tranquillité aux fabricants. Par exemple, nous vivons actuellement le cycle des roses (de l'azalée au parme, en passant par le corail et le beige rosé). A côté, toutes les teintes plus ou moins classiques, et qu'on ne peut pas abandonner sous peine de manque à gagner. C'est ainsi que l'été dernier, presque tous les magasins ont manqué la vente de chaussures blanches parce qu'on pensait — à tort — que les clientes préféreraient le « bouleau ».

Ecouter le chausseur

Les prix étant ce qu'ils sont, s'ils ne font pas reculer les Françaises, c'est pour une raison capitale : depuis qu'elles se font en couleur, les chaussures constituent un élément important dans une toilette. On a besoin d'une paire de chaussures noires, on a envie d'une paire de chaussures claires, assorties à telle ou telle tenue. C'est sans doute pourquoi il n'est pas rare de voir tant de jeunes personnes qui ne gagnent pas plus de 40.000 francs par mois dépenser sans sourciller de 8.000 à 9.000 francs pour leurs chaussures. Mais la « folie » devient douloureuse lorsque, une fois achetées, ces chaussures se révèlent importables.

« *Pratiquement*, nous a dit un chausseur des Champs-Elysées, *nos clientes n'essayent pas. Elles entrent, braquées sur un modèle, le passent quelques secondes, se précipitent sur la glace pour voir l'effet produit, n'essayent jamais de marcher avec et se déclarent satisfaites. Elles font ainsi beaucoup de bêtises, mais, heureusement, jamais de reproches !* »

Pourtant, il suffirait à ces clientes de regarder comment sont chaussées les vendeuses qui les servent ; jamais un de ces modèles terriblement pointus où les orteils se chevauchent ; jamais de cambrure qui casse le pied ; jamais de talons démesurés.

« *Elles ne pourraient pas travailler toute une journée avec ça* », dit leur patron.

Aucune femme qui travaille ne le peut non plus vraiment, et en tout cas elle ne devrait pas essayer de le faire, pour peu qu'elle soit soucieuse de sa santé et de l'aspect de ses pieds une fois déchaussés. Voici les conseils que donnerait à ses clientes ce spécialiste de la chaussure s'il le pouvait :

● Penser à la mode bien sûr, mais aussi à son pied. Il existe toujours des modèles intermédiaires, suffisamment allongés, mais qui permettent de loger le pied sans le mettre à la torture.

● Essayer vraiment avant d'acheter, c'est-à-dire garder les chaussures quelques minutes et essayer de marcher avec dans le magasin.

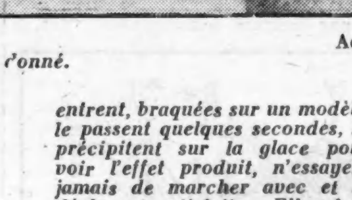
● Ne jamais acheter une chaussure trop juste, quels que soient les arguments de la vendeuse. Il y a toujours une ressource : passer la commande, attendre le rassortiment, à la rigueur choisir un modèle similaire.

● Se méfier des modèles qui n'emboîtent pas bien le pied ; ils bâillent toujours et c'est irrémédiable.

● Si vous voulez acheter un ensemble sac et chaussures assortis, commencez *toujours* par choisir les chaussures. D'une part, la gamme des coloris est plus étendue pour les sacs que pour les chaussures et vous trouverez plus facilement, en procédant ainsi, le ton exact. D'autre part, excédée de ne pas trouver les chaussures de la couleur de votre sac qui vous aillent bien, vous finiriez par prendre un modèle, au risque de souffrir au bout de deux heures.

● Enfin, dans un modèle « mode », ne pas se faire d'illusions. S'il est bon marché, il sera meurtrier pour votre pied. A moins d'avoir un pied en caoutchouc, il faut compter actuellement en moyenne 5.000 francs pour une paire de chaussures classiques et 7.500 francs pour une paire de chaussures « pointues ». A vous de savoir si votre budget vous permet de marcher sur la pointe des pieds.

CARVIL
22, R. ROYALE. PARIS
RIC. 52-57



« ARCADE »
talon 7 cm., chevreau teintes mode
10.900 francs

VOG
HABILLE LA FEMME
Notre publicité actuelle :
POCHETTES AGNEAU, TOUS COLORIS MODE : 1.990 FRANCS
Ceintures, ballerines, gants assortis
●
34, rue Tronchet

IMPERIAL PRESENTE
le mitoufle

LIBRE ★ SVELTE
GAINEE JUSQU'A LA TAILLE AVEC
le mitoufle
SLIP MOUSSE HELANCA
BAS ULTRA-FINS 11 DENIERS/2
SOLIDITE PAR DOUBLE TISSAGE
REMMAILLAGE TRES FACILE
« En vente dans toute la France. »

MAISON

La salle à manger a vécu

● *Voici neuf idées pour la remplacer.*

LA pièce uniquement réservée aux repas, dont l'usage remonte au XVIII[e] siècle, est en voie de disparition. Le coin repas prolongeant la salle de séjour, la table volante ou non, plus ou moins camouflée, tend à remplacer le mobilier classique de salle à manger, dont l'exemple le plus affligeant fut le célèbre buffet faux Henri II du début du siècle.

De nos jours, vaisselle et verrerie se rangeant rationnellement à la cuisine ou dans des placards très proches de cette pièce, le problème s'en trouve simplifié.

Trois solutions peuvent être envisagées :

- les tables escamotables,
- les tables transformables,
- les coins repas.

Les tables escamotables

Les tables escamotables sont surtout précieuses lorsqu'on a peu de place dans un living-room.

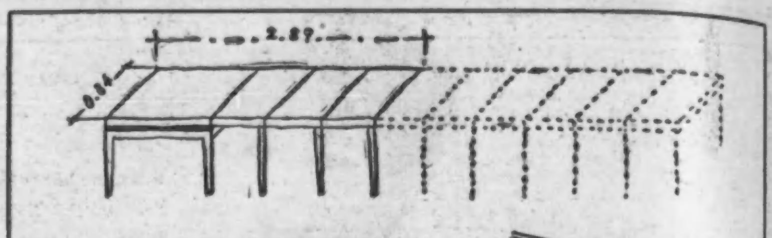
● AVANTAGES : n'encombrent pas la pièce en dehors des repas, ne déparent pas un mobilier de style.

● INCONVÉNIENTS : manquent quelquefois de stabilité, exigent des manipulations fréquentes, réduisent le nombre des convives à huit personnes au maximum.

Trois types de table escamotable :

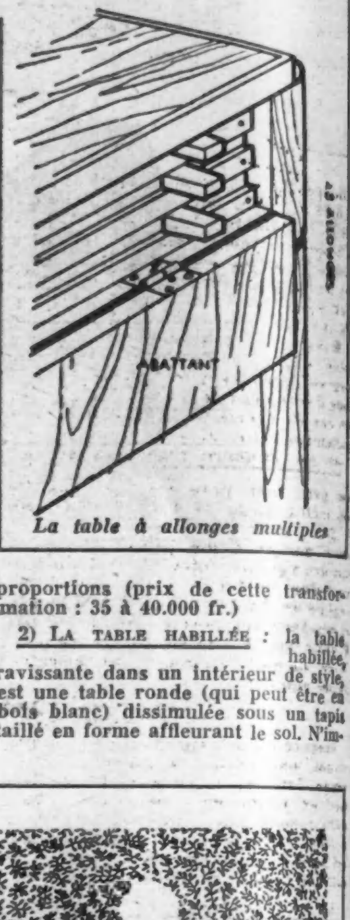
1) LA CLASSIQUE TABLE DE BRIDGE, parfaite pour deux, un peu juste pour quatre (prix : entre 5 et 7.000 francs). En fixant sur cette table un plateau rond indépendant et pliant en Isorel extra-dur, on la transforme en table de repas pour 6 à 8 personnes (plateau Serbo 6 couverts : 7.000 fr.; 8 couverts : 8.000 fr., 9 couverts : 9.000 fr. *Servir Boy, 44, rue de Londres*) ;

2) LA TABLE ESCAMOTABLE R.U.D., créée par Bernard de Swartz (160×85), libère totalement la surface du sol en dehors des heures de repas puisqu'elle se rabat verticalement contre le mur. Le plateau abattant n'est pas tributaire de son support. Prévue pour 5 couverts, lorsque le plateau reste fixe, cette table peut recevoir 8 couverts une fois dégagée et posée sur son piètement métallique. Prix : table complète avec cadre de fixation, en chêne clair, 72.500 fr.; autres bois, 78.000 fr.; avec plateau stratifié, 89.000 francs. (*R.U.D., 5, rue d'Alsace, Paris-10[e].*)

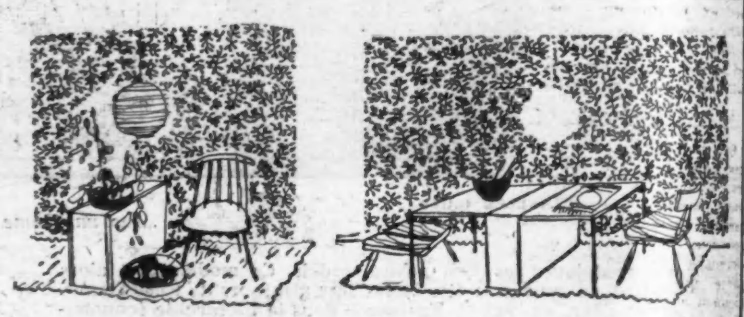


● A NOTER : cette table peut être fixée contre un mur, une porte de communication, une porte de placard, ou être incorporée à un ensemble bibliothèque.

3) LES TRÉTEAUX-BAHUTS : deux petits meubles identiques, montés sur roulettes invisibles, sont destinés à servir de support à un plateau de bois. L'ensemble forme une table de repas pour 6 à 8 personnes. Les meubles-supports doivent avoir comme dimensions : hauteur, 0,72 m.; longueur, 0,60 m.; profondeur, 0,25 m (au moins). Après le repas, ils reprennent place contre un mur et peuvent servir de rayonnage à livres ou de petits bahuts dans lesquels on dissimule des pliants utilisés comme sièges de repas. Le plateau de 90×200 cm doit être léger : deux feuilles de contre-plaqué ou d'Isorel montées sur tasseaux, ou mieux : une feuille d'aggloméré. En dehors des heures de repas, ce plateau se glisse derrière une porte ou dans un couloir, à moins qu'habillé sur une de ses faces d'un papier peint ou d'une photographie géante, il ne serve d'élément décoratif dans le living-room lui-même.



La table à allonges multiples



La murette transformable

Les tables transformables

Les tables transformables permettent, en partant d'un meuble de salon de dimensions relativement réduites, d'obtenir une table de repas confortable.

● AVANTAGES : stabilité, double usage.

● INCONVÉNIENT : dans certain cas l'harmonie de la pièce est détruite pendant le temps des repas.

L'exemple le plus classique des tables transformables est la table demi-lune posée en console qui, une fois ouverte, devient une table ronde pour 4 à 6 convives.

1) LES TABLES RONDES A DOUBLE ABATTANT : les tables rondes anciennes en acajou, merisier ou noyer à double abattant sont très recherchées pour les intérieurs de style. Elles sont souvent pourvues d'allonges.

Nombre de ces tables ont malheureusement des pieds trop grêles. La raison : ces tables prétendues Directoire qui datent souvent de Napoléon III, avaient un plateau monté à l'origine sur six pieds lourds et cannelés.

Les pieds une fois détourés, le plateau remis en état et le tout reverni, est vendu comme table d'époque Directoire.

Si, par chance, vous avez dans votre grenier une table de ce genre, ne faites pas détourer les pieds, mais demandez à un ébéniste de les remplacer par des pieds droits, à sabots dorés, de bonnes proportions (prix de cette transformation : 35 à 40.000 fr.)

2) LA TABLE HABILLÉE : la table habillée, ravissante dans un intérieur de style, est une table ronde (qui peut être en bois blanc) dissimulée sous un tapis taillé en forme affleurant le sol. N'importe quelle table ronde peut être transformée de la sorte. On peut l'agrandir si elle est dépourvue d'allonges avec un disque de contre-plaqué.

● ATTENTION : les coutures du tapis ne doivent jamais être visibles sur le dessus du plateau, mais dissimulées dans les godets. Calculer le métrage de la façon suivante : 2 fois le diamètre de la table, plus 4 fois sa hauteur (tissu en 130 cm de large).

3) LA TABLE A ALLONGES MULTIPLES : l'étonnante petite table « 1, 2, 3 » créée par Henry Meyer est exceptionnelle par le fait qu'elle peut s'agrandir indéfiniment. Ses trois allonges sont logées à l'intérieur de la ceinture de la table dont les dimensions sont de 0,84×0,94 m. Deux allonges se montent de chaque côté de la partie centrale, puis les unes sur les autres.

Une allonge égale 6 couverts, deux

Les tréteaux-bahuts

très remarqués de nouveaux tissus pour le «sur mesures»

TERGAL LAINE "SPÉCIAL-TAILLEUR" A CONQUIS LE TOUT PARIS

Les hommes sont séduits :
par un large choix de tissus élégants et par la tenue incroyable que leur assure un vêtement Tergal coupé «sur mesures».
Leur pli de pantalon naturellement permanent reste toujours impeccable.

Les femmes sont ravies :
elles retrouvent pour les costumes de leur mari, les qualités Tergal qu'elles apprécient déjà pour elles : pli permanent, facilité d'entretien, repassage inutile.

Les tailleurs sont satisfaits :
la classe des tissus Tergal Laine "Spécial-Tailleur" met en valeur la perfection de leur coupe et le fini de leurs créations.

spécial tailleur — Marque Déposée — TERGAL — FIBRE POLYESTER — LAINE

Cette marque identifie les tissus créés par les meilleurs drapiers. Chaque échantillon porte cette étiquette.

La table escamotable

allonges égalent 8 couverts, trois allonges égalent 10 couverts. Prix : 50.000 fr. (table complète avec trois allonges). On peut agrandir cette table indéfiniment par des allonges achetées en supplément. Prix : 7.000 fr. (*Mobilier « 1, 2, 3 », 14, rue de Tournon, Paris.*)

● A NOTER : les pieds de la petite table « Etonnante » étant vissés, ils peuvent prendre place dans la ceinture à côté des allonges, ce qui permet en cas de nécessité d'escamoter complètement cette table de la pièce.

4) LA MURETTE TRANSFORMABLE : un petit mur posé en épi, long de un mètre, large de 0,30 m., haut de 0,75 m., amorce une séparation entre deux parties d'une pièce de séjour. Les deux grands côtés de cette murette sont deux abattants pourvus de pieds repliables. Une fois ouverts, murette et abattants composent une table pour 6 convives. A l'intérieur de ce coffrage, on peut dissimuler 6 chaises de repas pliantes.

Les coins repas

Inspiré du « breakfast-room » américain, prolongeant la cuisine, le coin repas dans lequel table et sièges restent en permanence peut être considéré comme une réduction de salle à manger. L'exemple le plus classique est le coin repas pris en alcôve sur la salle de séjour. En voici trois autres :

1) LA CHAMBRE-SALLE A MANGER. « Qui dort dîne », partant du principe que l'on n'utilise jamais en même temps chambre et salle à manger, un jeune ménage qui reçoit souvent a préféré se ménager un vrai salon et prendre le « coin repas » sur la chambre à coucher. Bonne solution parce que les deux pièces communiquent et que la chambre est vaste (6×4,50 m.).

Cette pièce a été divisée en deux parties égales dans le sens de la largeur, le coin chambre dans le fond. Une alcôve tendue de tissus compose la chambre. Elle a été aménagée sur 3 mètres en profondeur (la moitié de la pièce) et sur 3,50 m. en largeur, de façon à laisser un espace d'un mètre le long de l'alcôve. Une cloison en contre-plaqué a été montée qui forme un couloir. Au bout de ce couloir, une porte donne accès sur la partie de l'appartement où se trouve la cuisine. On peut ainsi aller directement de la cuisine à la salle à manger sans traverser ni la chambre ni le salon.

Séparant la pièce en deux, une haute tenture à lambrequin est suspendue à une tringle fixée au plafond. Elle peut à volonté s'ouvrir et laisser voir l'alcôve, ou se fermer et la dissimuler.

L'ameublement du coin repas est limité à une table étroite et longue avec allonges à l'italienne (de 10 à 14 couverts une fois ouverte), à des sièges et à une console étroite en même bois que la table formant desserte.

Les doubles rideaux de la fenêtre, côté repas, sont du même tissu que la tenture de séparation.

2) LE BUREAU-SALLE A MANGER. Dans cette pièce de 4,50×5 m., séparée également en deux dans le sens de la largeur, c'est le côté fenêtre, communiquant avec le salon, qui a été conservé comme bureau.

Bureau et coin repas sont séparés par une cloison accordéon s'ouvrant par le milieu et accrochée au plafond.

La table de repas en acajou de style Directoire est une table ronde qui peut être équipée de trois allonges. Le mobilier de bureau est Directoire également. Les sièges, quatre petits fauteuils et 6 chaises, de style anglais, sont dispersés des deux côtés. La personne travaillant au bureau n'est pas dérangée par le va-et-vient du service, parce qu'une porte secondaire s'ouvre sur un couloir du côté coin repas.

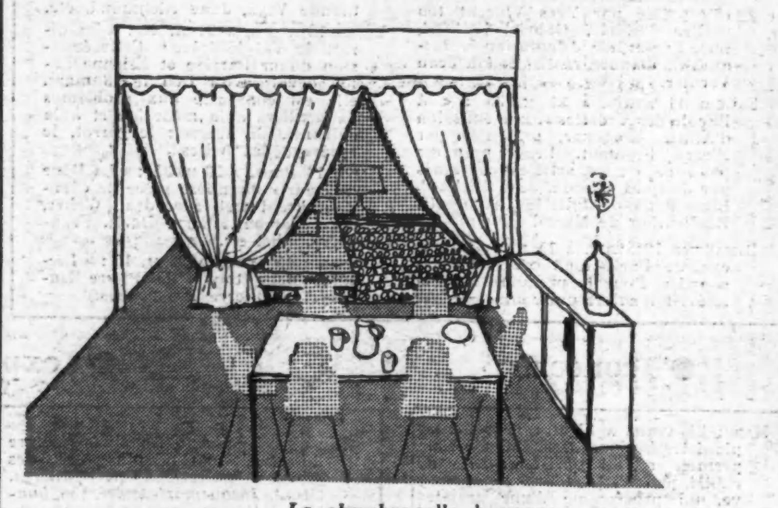
Au moment des repas, on ouvre la cloison pour éclairer la partie salle à manger.

Les jours « d'affluence », la cloison est ouverte et la table munie de ses allonges est placée perpendiculairement à la fenêtre. Le bureau débarrassé de ses papiers, poussé contre un mur, sert de desserte. La pièce n'est plus qu'une salle à manger.

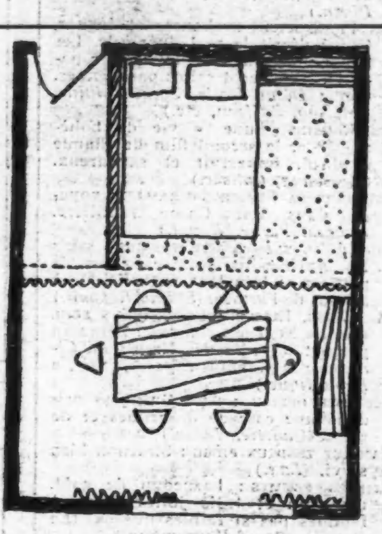
3) LE COIN REPAS DANS L'ANTICHAMBRE. Dans un fond d'antichambre percé d'une fenêtre et large de 1,80 m, un coin repas a été aménagé autour d'une table de jardin en tôle perforée, placée en épi. La place manquant en largeur, les sièges ont été remplacés par des strapontins se rabattant contre le murs. Un papier peint panoramique tapisse entièrement l'entrée pour accentuer l'impression « plein air ».

Une jardinière, en tôle perforée comme la table, garnie de plantes vertes, est fixée sous la fenêtre. L'entrée proprement dite est isolée au moment des repas au moyen d'un store vénitien à lamelles, que l'on remonte vers le plafond. La table est alors retournée parallèlement à la fenêtre.

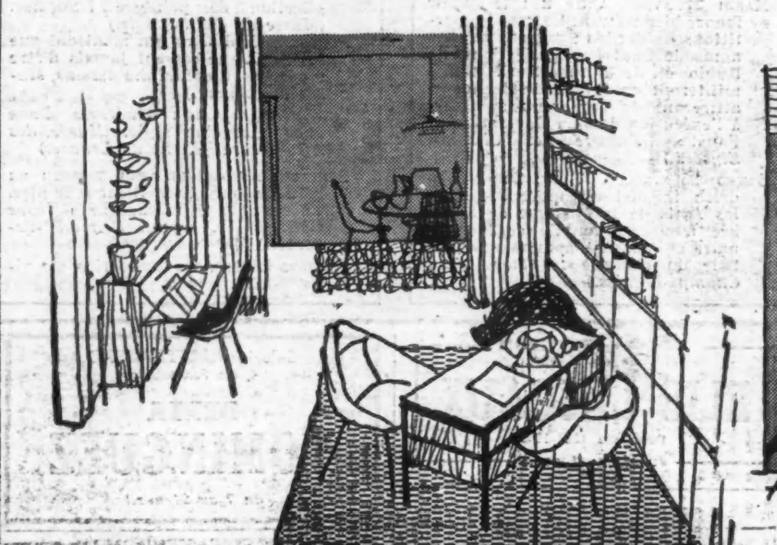
Comme appareil d'éclairage, deux photophores équipé électriquement et montés sur deux longues tiges de fer peint, délimitent le coin repas. Un petit store de toile rayée au-dessus de la fen3tre dissimule une lampe fluorescente. Un seul inconvénient : on ne peut pas faire de service autour de la table.



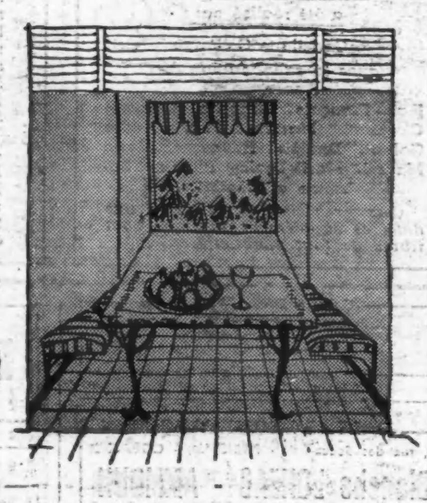
La chambre-salle à manger



(Vue en plan.)

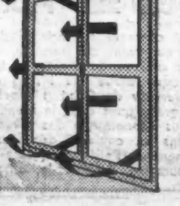


Le bureau-salle à manger



L'antichambre-salle à manger

CADEAUX
UTILES
et
FUTILES
JACQUES FRANCK
372, RUE SAINT-HONORE, PARIS
Remise spéciale aux lecteurs de L'Express

Prix spéciaux d'Été
du 1er Avril au 30 Août...
Profitez-en pour super-hermétiser vos fenêtres et portes. En supprimant les courants d'air, vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et 40% d'économie de combustible.
Voici le point faible de votre confort.

Demandez notre documentation gratuite S 63
Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS
79-81, Fg Poissonnière - PRO. 80-89

de l'autre côté de la rue
de l'autre côté de la rue
de l'autre côté de la mer
BÉNÉFICIAIRES DE LA
PRIME DE DÉMÉNAGEMENT
déménagez sans bourse délier grâce à notre formule exclusive et éprouvée depuis 2 ans
★ DEVIS GRATUITS SANS ENGAGEMENT
★ SERVICE IMPECCABLE DANS TOUTE LA FRANCE
5 rue Humblot
PARIS XVe
(métro DUPLEIX)
FON. 43-43
CLERC
de l'autre côté de la mer

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

Les Grands Espaces : rien n'a été oublié pour plaire dans ce fastueux western de William Wyler. (Voir la critique de Michèle Manceaux, p. 37.) (*Biarritz.*)

Vacances à Paris : du Feydeau saxon. (Voir la critique de Michèle Manceaux, p. 37.) (*Lord Byron.*)

Les Rendez-vous du Diable : Dans les cratères des volcans « comme si vous y étiez ». (*Boul'Mich, Reflets*).

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

Moi, un noir : un documentaire sans précédent, improvisé par des noirs. Un peu long, mais passionnant. (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

Le Beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Studio Publicis.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Royal-Haussmann.*)

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant avec Louis Jouvet et Michel Simon. (*Agriculteurs.*)

Sueurs froides : un Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (*Elysées-Cinéma.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Broadway, Plaza.*)

Les Tricheurs surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (Dans sept salles parisiennes, dont : *Dôme Italie, Saint-Antoine, Palermo, Suffren,* etc.)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Marivaux, Colisée.*)

Derrière la Grande Muraille : voyage dans une Chine familière. (*Louxor-Pathé, Royal.*)

Tant qu'il y aura des hommes : seuls les Américains sont capables de pousser si loin leur autocritique à propos de l'armée. (*Studio Raspail.*)

La Prison, Elle n'a dansé qu'un seul été, La Nuit des forains : Bergman partout. (*Studio des Ursulines, Cinéma des Champs-Elysées, Studio République.*)

Noblesse oblige : Alec Guinness pris dans une cascade de crimes et de gags. (*Quartier Latin.*)

Maigret tend un piège : Simenon bien servi. (*Lux.*)

Faibles femmes : beaucoup de goût, d'entrain et trois jolies (jeunes) femmes pas si faibles que ça. (*La Royale, Royal-Haussmann.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

● siné-sélection

● théâtre

Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

Tchin-Tchin : quatre petits actes, deux personnages, une bonne soirée. (*Poche-Montparnasse.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1950 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*)

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

Douze Hommes en Colère : pendant une heure et demie, un jury délibère ; la tête d'un homme en dépend. A conseiller surtout à ceux qui n'ont pas vu le film. (*Gaîté-Montparnasse.*)

La Bonne Soupe : une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Nicole Courcel ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau (*Gymnase.*)

Le Journal d'Anne Franck : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

Ouragan sur le Caine : un cas de conscience militaire qui ne laisse pas une seconde le spectateur indifférent. (*Théâtre en Rond.*)

● télévision

Jeudi 9 avril, à 22 h. 5 : « A vous de Juger ». Un panorama de l'actualité cinématographique commenté par François Chalais. Réalisation Jean-Paul Sassy.

Vendredi 10 avril, à 20 h. 35 : « L'Admirable Crichton », une comédie de Sir James Barrie, auteur de « Peter Pan ». Cette satire de l'aristocratie anglaise fut écrite en 1903 et sera interprétée par Yves Vincent (en maître d'hôtel), Gabriel Cattand, Luce Feyrer, etc. Adaptation de Jacques Chabannes, réalisation de Jean Vernier.

Samedi 11 avril, à 21 h. 35 : « A l'Ecole des Vedettes », une émission d'Aimée Mortimer, présentée par Pierre Fromont. Les « premiers pas » de jeunes artistes parrainés par Jacques Charon, Jean Richard, Line Renaud, Juliette Gréco, etc. Réalisation de Marcel Bluwal.

Dimanche 12 avril, à 15 h. : « Course cycliste Paris-Roubaix ». Pour les sportifs. Pour la première fois, la télévision suivra une course cycliste de ville à ville, grâce à une caméra placée à bord d'un hélicoptère et à des relais fixes échelonnés tout au long du parcours. Commentaire de Léon Zitrone et Jean Quittard.

Dimanche 12 avril, à 22 h. 15 : « Avec le sourire », émission de Jacqueline Joubert. Elle s'est attardée dans le métro, elle s'y endort et rêve de : Colette Renard, Roger Nicolas, Claude Vega, June Richmond, etc.

Lundi 13 avril, à 21 h. 40 : « En direct du Val-de-Grâce ». Cette émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou devait avoir lieu le 18 mars, elle est consacrée aux problèmes particuliers à la médecine et à la chirurgie de guerre : le garrot, le repérage des balles...

Mardi 14 avril, à 20 h. 35 : « La ligne de cœur ». Première pièce de Claude-André Puget, avec Jean Weber, Jean Marchat, Pierre Doris, François Soulié, etc.

Mercredi 15 avril, à 22 h. 15 : « Lectures pour tous » de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

● occasions

Je propose

- **Salon** 1830 violet gansé jaune, 1 canapé, 2 fauteuils, 5 chaises. Etat neuf. Bibliothèque anglaise sans portes, acajou. — Tél. : WAG. 21-07.
- **Salle à manger moderne**, excellent état, acajou ciré. Bahut longueur : 1 m 30, table portefeuille, 4 chaises, meuble bar. Prix : 80.000 frs. Tél. OBE. 33-69 entre 9 et 11 heures (sauf samedi et dimanche).
- **Piano demi-queue Erard** en parfait état. Armoire en citronnier. Bull Clock. A voir sur place. Téléphoner pour rendez-vous à CEN. 50-72, heures de bureau.

La rubrique « Occasions » est ouverte à tous les lecteurs de « L'Express ».

Les offres ou les demandes doivent être adressées à « Madame Express », service Occasions, 29, rue de Marignan, et accompagnées de 1.000 francs, prix forfaitaire exceptionnel d'une annonce.

● concerts

Mardi 21 avril, à 21 h. : l'excellente pianiste Monique Bérard donne son premier récital parisien ; elle a choisi, pour cette redoutable épreuve, un programme d'une grande variété. (*Salle Gaveau.*)

Mardi 21 avril, à 21 h. : le public ignore bien souvent les grandes partitions de Berlioz ; gageons que les noms de Paul Paray, de Consuelo Rubio et de l'Orchestre National militeront en faveur de Berlioz et attireront de nombreux auditeurs à l'exécution de « La Damnation de Faust ». (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Samedi 25 avril, à 17 h. : Georg-Friedrich Hændel est mort en 1759 ; les Amis de la Musique de chambre n'ont pas oublié ce bicentenaire et rendront hommage à l'auteur du « Messie ». (*Comédie des Champs-Elysées.*)

● expositions

Toulouse-Lautrec : les chefs-d'œuvre du Musée d'Albi, plus ceux des grandes collections particulières. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Collections suisses : une éblouissante sélection de peinture française. (*Musée du Petit-Palais.*)

Rubens : des dessins qui montrent que les génies ne cessent jamais d'être modernes. (*Cabinet des dessins, Musée du Louvre.*)

Le XVIIIe anglais : panorama d'une époque et d'un style. (*Musée des Arts décoratifs, rue du Louvre.*)

Peintres témoins de leur temps : au goût du jour ; le meilleur et le pire. Thème : l'âge mécanique (*Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Fernand Léger : ses tapisseries, ses vitraux, ses mosaïques et ses céramiques. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

Lapicque : dessins d'un peintre qui est aussi un poète de la forme et des visages. (*Villard-Galanis, 127, boulevard Haussmann.*)

Kandisky-Klee : deux « pionniers », deux tempéraments auxquels la peinture actuelle doit d'être ce qu'elle est. (*Berggruen, 70, rue de l'Université.*)

Huguette Arthur-Bertrand : après l' « abstrait froid » l' « abstrait musclé » : un des jeunes peintres qui comptent. Et qui montent. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Manuel Duque : magie de l'espace évasif. (*Breteau, 70, rue de Bonaparte.*)

Galerie LARA VINCY
47, rue de Seine
SAUSSAC
Jusqu'au 23 avril

GALÉRIE DE VENTADOUR
9, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - ODE. 00-29
Blanche LOHEAC - AMMOUN
SABLE ET COULEURS
Du 10 au 25 avril 1959

GALERIE H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud - PARIS-6e - DAN. 20-76
CORNEILLE
Peintures récentes
9 avril au 2 mai 1959

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau
ELIE LASCAUX
Peintures 1921-1959
Jusqu'au 11 avril

COMPARAISONS 1959
Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
Vern. samedi 11 avril - Jusq. à mai

GALERIE RIVE DROITE
23, r. du Faubourg-Saint-Honoré, Paris ANJ. 02-28
ADOLPH GOTTLIEB
Ecole de New-York
Du 3 au 30 avril 1959

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
BERTA DOMINGUEZ
du 7 au 21 avril

GALERIE VENDOME
12, rue de la Paix - PARIS (2e)
NEILLOT
7 au 25 avril

Galerie ARNAUD
34, rue du Four
HUGUETTE - ARTHUR BERTRAND
Jusqu'au 5 mai

Galerie CHARPENTIER, 76, Fg-Saint-Honoré
Exposition
TRESORS D'ART PRECOLOMBIEN
Vernissage le mercredi 15 avril à 16 heures.

Galerie ARIEL - 1, av. de Messine
Papiers collés de ANTHOONS
Du 7 au 18 avril

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
30 dernières
TCHIN - TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE

URSULINES - ODE. 39-19
LA PRISON
La clé de l'œuvre
d'INGMAR BERGMAN

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
PARIS 1900
Chronique de la vie à Paris de 1900 à 1914
Un film de Nicole VEDRES 1947
Prix Louis Delluc

DEUX PICASSO POUR 225 FRANCS
« XXe SIECLE », le nouveau grand mensuel entièrement consacré aux arts plastiques, le seul périodique digne de l'amateur d'estampes, dans son numéro 2, qui vient de paraître, vous offre pour ce prix, entre autres superbes reproductions en couleurs, deux œuvres de Picasso : LA MATERNITE, actuellement exposée au Petit-Palais, et une gouache de l'époque bleue, du Musée de Zurich. De nombreux articles, des rubriques vivantes, la première grande interview de Chagall (après celle, retentissante, de Miro, publiée dans le numéro 1); des reportages photographiques dans le monde entier font de l'édition mensuelle de « XXe SIECLE » la plus soignée et la plus économique des revues d'art du monde.
Le numéro 3, comportant de nombreuses reproductions en couleurs dont les cinq chefs-d'œuvre de l'exposition « Collections suisses », qui a lieu actuellement au Petit-Palais, sera mis en vente le 28 avril. Retenez-le dès maintenant, chez votre marchand de journaux. Proposez-le, offrez-le à vos amis.

STRATÉGIE

L'O.T.A.N. dix ans plus tard.

● *Que vaut — dix ans après sa naissance — l'Organisation du Pacte atlantique, sur le plan strictement militaire ? Voici le verdict du spécialiste occidental le plus réputé, Liddell Hart :*

L'ARTICLE 12 du Traité de l'Atlantique Nord précise que celui-ci pourra être révisé au bout d'une période de dix ans « *en fonction des facteurs nouveaux affectant la paix et la sécurité* », si un membre quelconque en fait la demande.

Cette révision s'impose sans aucun doute. Militairement, le résultat des efforts déployés a été étonnamment maigre, et la création de l'O.T.A.N. ne peut se justifier aujourd'hui que sur un plan moins tangible.

Un maigre résultat

Depuis 1949, les pays membres ont dépensé des sommes croissantes pour leur défense, s'élevant maintenant, pour les pays d'Europe occidentale seulement, à 5.600 milliards de francs par an.

Malgré l'énormité de ces dépenses, le « bouclier » mis en place par l'O.T.A.N. au cœur de l'Europe est loin de correspondre au « minimum défensif » défini dans les plans initiaux du S.H.A.P.E.

La création de l'O.T.A.N. avait été décidée lorsque l'Occident avait réalisé que si les Russes lançaient une attaque vers l'Ouest, ils pouvaient atteindre l'Atlantique sans rencontrer d'obstacle sérieux.

Dix ans se sont écoulés depuis et il n'y a encore aucune défense efficace contre une attaque soviétique de grande envergure en Europe centrale.

Les Soviétiques conservent presque autant de divisions que par le passé, soit vingt en Allemagne orientale, huit dans les autres pays satellites et une centaine dans la Russie d'Europe. Toutes les divisions avancées et beaucoup de celles qui sont tenues en réserve ont été entièrement rééquipées avec les armes nouvelles mises au point depuis la dernière guerre. Leur mobilité a été accrue par une mécanisation poussée des transports.

De son côté, l'O.T.A.N. ne peut aligner sur le front central européen que vingt divisions, y compris les sept divisions allemandes récemment constituées. Sur ce maigre total, seules les cinq divisions américaines sont réellement prêtes à l'action. Les Britanniques viennent ensuite avec l'équivalent de trois divisions. Les deux divisions belges et la division néerlandaise sont encore incomplètement équipées et ne pourraient intervenir immédiatement en cas de crise.

Des équipements disparates

Mais l'insuffisance la plus grave est certainement celle de la participation française qui devait s'élever à vingt divisions dont la moitié sur pied de guerre, et qui se limite pratiquement à deux divisions incomplètes et mal équipées. Cette insuffisance s'explique en grande partie — mais non totalement — par le poids de la guerre menée en Algérie.

Nous sommes loin des quatre-vingt-dix divisions — dont soixante pour le front central — prévues à la conférence de Lisbonne en 1952.

L'insuffisance des effectifs est aggravée par les défauts d'organisation. Le nombre d'hommes, l'équipement, la mobilité, l'armement varient selon les divisions. Les délais de mobilisation dans les différents pays varient de trois à quarante-cinq jours. L'hétérogénéité des matériels rend très difficile le déplacement d'une division d'un secteur à un autre. Il est difficile d'imaginer qu'une force aussi peu homogène puisse opposer une résistance prolongée à un agresseur disposant d'une énorme supériorité numérique.

Entretenir le moral

La vérité, c'est que la sécurité de l'Europe a reposé depuis dix ans sur la puissance d'intimidation de l'aviation stratégique et des armes nucléaires américaines. Les forces terrestres et les forces aériennes tactiques de l'O.T.A.N. contribuaient pour peu de chose, sinon pour rien, à la protection de l'Europe. Le mieux qu'on puisse en dire est qu'elles contribuaient à entretenir le moral des peuples européens en leur donnant l'impression qu'ils faisaient eux-mêmes quelque chose pour leur propre défense. Mais ce n'était là qu'une illusion.

Aujourd'hui, une question grave se pose : les pays de l'O.T.A.N. peuvent-ils encore compter pour leur défense sur la puissance d'intimidation de l'aviation stratégique américaine ?

L'O.T.A.N. doit maintenant faire face aux implications de l'équilibre nucléaire. Sa première conséquence est de réduire le pouvoir d'intimidation des armes nucléaires dans le cas d'une attaque effectuée avec des forces classiques.

La seconde est d'augmenter la valeur et l'importance du bouclier de l'O.T.A.N.

La troisième est d'accroître les risques que fait courir à une nation son appartenance à l'O.T.A.N. si le bouclier mis en place par celle-ci n'est pas assez solide pour permettre de repousser une attaque sans avoir à recourir aux armes nucléaires. Un bouclier insuffisant ne peut représenter pour l'adversaire qu'une tentation et une provocation. Il pourrait devenir plus dangereux encore que ne l'a été, en 1939, la promesse intenable des Anglo-Français de garantir la sécurité de la Pologne.

Une armée de métier

Actuellement, le potentiel militaire des pays de l'O.T.A.N. est très faible par rapport à leur population. Les six pays — Etats-Unis exceptés — qui assurent en commun la défense du front central, ne fournissent que 190.000 combattants (15 divisions) pour une population de 170 millions d'habitants. Avec une population de 200 millions de personnes, la Russie aligne 170 divisions, soit, proportionnellement, dix fois plus.

Quelle est la cause de cette impuissance des pays occidentaux à mettre sur pied une force adéquate pour leur protection ? Elle doit être cherchée à la fois dans un manque de volonté, dans un refus de l'effort, dans un dangereux souci d'économie et dans une mauvaise organisation.

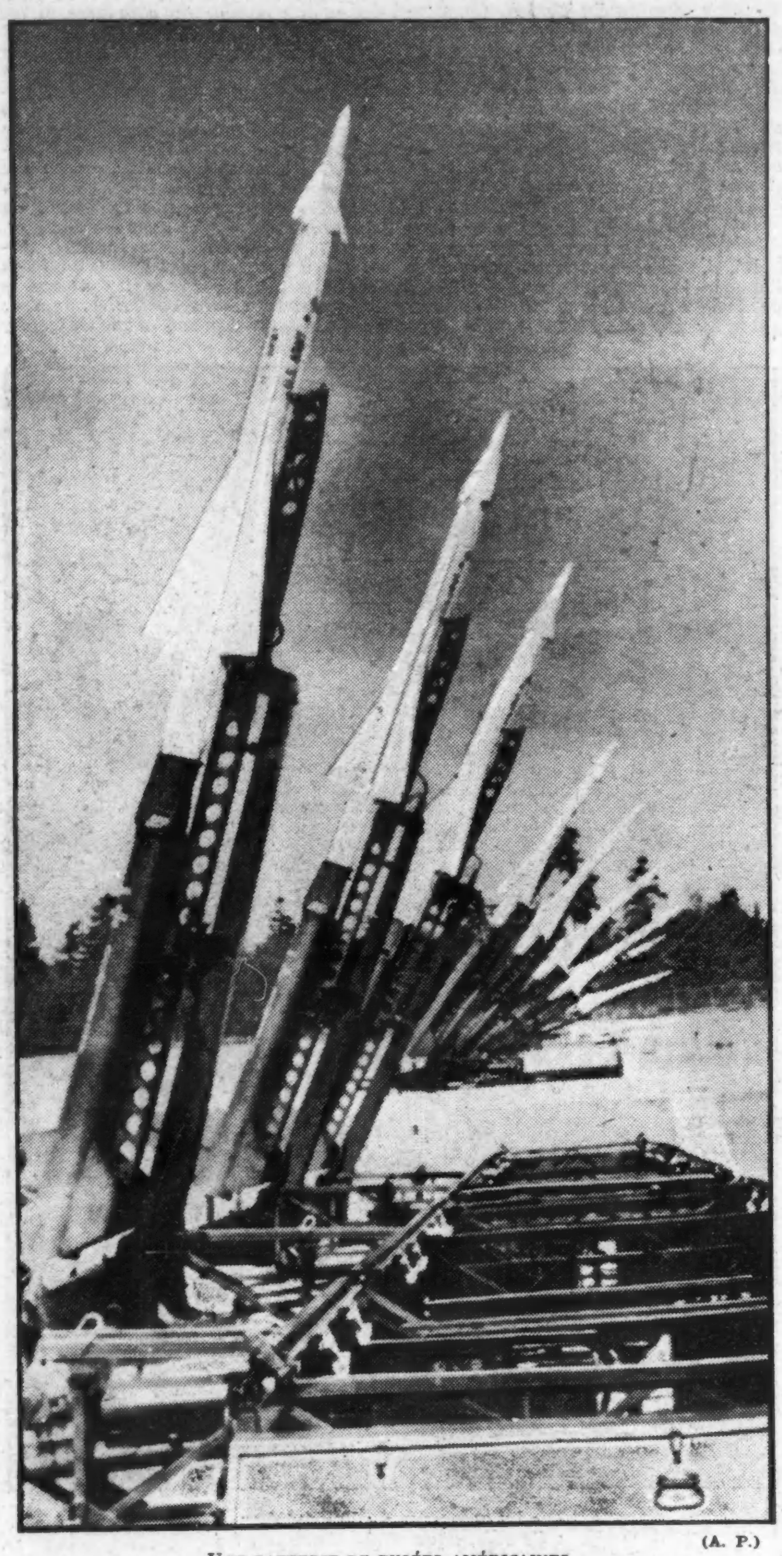
On constate, par exemple, que la majorité des membres continentaux de l'O.T.A.N. ne consacrent que 4 % de leur revenu national à leur défense, alors que la Grande-Bretagne en dépense 8 %. La France dépense maintenant un pourcentage analogue, mais la plus grande partie en est consacrée à la guerre d'Algérie et sa contribution à la défense de l'Europe est dangereusement faible.

Une autre insuffisance manifeste est la trop brève durée du service militaire. Dans la plupart des pays de l'O.T.A.N., il n'est que de douze à dix-huit mois. Cela constitue un sérieux handicap pour la mise sur pied d'un nombre suffisant de divisions. Douze à quinze mois d'entraînement sont aujourd'hui nécessaires pour former des soldats aux techniques de la guerre moderne et ce n'est qu'après ce délai qu'ils peuvent être utilisés pour la mise en place d'un bouclier efficace. Beaucoup de soldats soviétiques font trois ans de service avant d'être versés dans la réserve et c'est pour cela que l'U.R.S.S. peut maintenir un si grand nombre de divisions entraînées.

Si les pays occidentaux refusent d'imposer un service trop long à leurs citoyens, il leur reste la solution de constituer entièrement leurs forces défensives de première ligne avec des soldats de métier, comme l'Angleterre a décidé de le faire.

Avec de la volonté, de l'intelligence et une refonte complète de l'organisation existante, il devrait être possible d'atteindre les objectifs que s'était initialement fixés l'O.T.A.N. Cela assurerait à l'Occident une possibilité de défense qui n'équivaudrait pas à un suicide. Le bouclier terrestre aurait d'autre part un pouvoir d'intimidation très supérieur à celui que conservent les forces de représailles atomiques depuis que l'U.R.S.S. a pris la tête dans le domaine des fusées.

LIDDEL HART.



(A. P.)

UNE BATTERIE DE FUSÉES AMÉRICAINES
Un pouvoir d'intimidation supérieur...

des milliers de mains généreuses...
...au secours de milliers de détresses.
les œuvres juives françaises sont groupées au sein du F. S. J. U.
Aidez-les chacune, en les soutenant toutes.
la 10e campagne annuelle est ouverte
contribuez à son succès...
FONDS SOCIAL JUIF UNIFIE
19, rue de Téhéran - Paris 8e, Lab. 88-20
C.C.P. Paris 7673-75

SPORTS

Portrait d'un capitaine

Samedi, en battant le Pays de Galles, l'équipe française de rugby a remporté, pour la première fois depuis cinquante-neuf ans, le prestigieux Tournoi des Cinq Nations (1). Jean Cau a été voir l'homme qui a construit ce miracle : Lucien Mias.

« *PAS question. Alors ça, pas question ! C'est pas moi qui ai gagné, c'est l'équipe. Et puis j'ai pas le temps.*

J'étais prévenu : Lucien Mias, capitaine de l'équipe de France de rugby à XV, est une « tête de cochon ». Le nombre de journalistes que Lucien Mias a envoyés « sur la touche » ne se compte plus. Lucien Mias n'aime pas parler — et ne parle jamais — de lui. Les colères de Lucien Mias sont, comme celles d'Achille, terribles. Lucien Mias est un bouledogue, un bœuf, un buffle, un bulldozer : bref, une créature difficile à détourner de son chemin et de son idée.

Entre le car qui vient de débarquer de Colombes l'équipe de France et la porte de l'hôtel, je mesure avec angoisse la distance : quarante mètres environ. J'ai quarante mètres pour convaincre Mias de me recevoir. Je lui apprends à toute allure, comme si de rien n'était, que j'ai poussé en terre de rugby, que nous sommes « pays », qu'il a été instituteur dans la ville et dans l'école même où j'ai appris à lire, que je suis né dans le même village que « Riri » Rancoule, trois-quarts aile de l'équipe de France, que je déteste le football (nous sommes en train de franchir la porte de l'hôtel) et qu'il ne va pas me faire ça à moi...

— *Et tu travailles dans quel canard à Paris ?*

— « *L'Express* ».

— *Ah ! j'aime beaucoup « L'Express ». Bonne équipe ! Monte, on va discuter. Mais pas de moi, hé, de l'équipe, de rugby. D'accord ?*

Mias dans sa baignoire

— *Ça va, Pierrot ?*

Pierre Danos, demi de mêlée de l'équipe de France, barbote déjà dans la baignoire.

— *Dans deux minutes, je te la laisse, Lucien...*

Lucien, avant toute chose, se déshabille. Le voilà nu comme un ver qui promène sa masse à travers la chambre, marche de long en large, commande des boissons au téléphone, me lance — en dépliant une chemise ou en avalant un demi-litre de Vittel glacé — des phrases décousues que j'attrape au vol, comme s'il s'agissait de précieuses balles sèchement « passées ».

Lucien est nerveux et d'autant qu'il s'efforce d'étouffer son agitation et sa joie enfermées dans leur tour d'os et de muscles de 95 kilos. Il faudra que ça explose.

— *Jusqu'au discours, je me tiens. Je bois de l'eau. Après, je me saoule, c'est décidé. « Ce soir, nous allons dan-anser !... »*, hurle-t-il soudain. Puis il enchaîne d'un coup : « *Bon, tu veux savoir pourquoi la France a gagné le Tournoi des Cinq Nations, pour la première fois depuis cinquante-neuf ans ?* »

Toujours en tenue d'Adam, le docteur Lucien Mias s'assied sur le rebord du lit et assure ses lunettes sur un nez qu'il a, d'ailleurs, cassé.

— *En 57, le XV de France a été battu par l'Ecosse, l'Irlande, l'Angleterre et le Pays de Galles. Par tout le monde. D'un poil qu'il ne l'ait pas été par la Roumanie !... Il fallait donc tout reviser. Depuis un an, on a fait un formidable travail en profondeur en sacrifiant tout à l'esp~it d'équipe. Tout. T'as fini, Pierrot ?*

Danos sort en se frictionnant ferme. 1 m. 75, 76 kilos, il paraît étonnamment fluet auprès de Mias.

— *Viens dans la salle de bains.*

Mias se coule dans l'eau en poussant un hurlement.

— *Hou que c'est bon ! Je suis crevé. Et cette saloperie de sciatique. Tu te rends compte : j'ai une sciatique !*

— *Tu l'as sentie pendant le match ?* demande Pierrot.

— *Ça allait... Ya pas de secrets : on a développé dans l'équipe de France un esprit de sacrifice incroyable. Tout le monde disait :* le rugby français est individualiste. *Nous avons prouvé que nous pouvions au contraire arriver à créer un esprit d'équipe absolument parfait. Ça s'appelle l'abnégation. On avait commencé le travail en France, puis il y a eu la tournée en Afrique du Sud l'année dernière, et ce que Celaya, Barthe, Vigier et moi on avait fait comprendre aux avants, Martine l'a fait comprendre aux trois-quarts. Et, en Afrique du Sud, ils ont dit : «* Chapeau *» devant l'équipe de France.*

L'épopée d'Afrique du Sud

Ici, il faut bien rappeler ce que fut l'épopée — comme on dit — du XV de France en Afrique du Sud. Imaginez un pays où tout le monde joue au rugby, où la passion pour le ballon ovale ferait paraître tiède celle des Sud-Américains pour le ballon rond, où le jeu atteint une brutalité inouïe (tous les joueurs français furent blessés, dont certains très grièvement), où l'on promettait aux Français : « *Les Springboks vont vous tuer tous* », et où, enfin, le lendemain d'un match, la presse sud-africaine écrivait : « *Il aurait mieux valu ne pas montrer cela aux enfants des écoles !* »

Imaginez l'orgueil de tout un peuple dont les joueurs étaient invaincus sur leur terrain depuis — je crois — 1896. Et des lignes d'avants, face aux « petits Français », totalisant plus d'une tonne de muscles... Imaginez le dernier match, le 16 août 1958, à Johannesburg, dans le plus grand stade de rugby du monde : plus de 100.000 personnes qui auraient donné « dix ans de leur vie » pour que leur équipe gagne ; quinze colosses ayant « juré » cette fois « d'aplatir » les Français ; un soleil de 45°, une équipe de France composée de boiteux, de tordus, d'éclopés, au corps couvert d'emplâtres, de bleus et de blessures ouvertes. Quinze joueurs français muets de terreur dans les vestiaires, et Mias, lui-même, déclarant : « *J'ai la trouille.* »

Ensuite, quatre-vingts minutes d'enfer. Quinze joueurs français — selon 100.000 témoins — littéralement fous et décidés à mourir ou à vaincre. Et Lucien Mias, dont le journaliste Denis Lalanne a pu écrire : « *Ce que fit Mias, à Ellis Park, le* 16 *août* 1958, *est absolument inimaginable et les mots ne peuvent pas le rapporter. Il fallait le voir pour le croire. Il joua un match comme on n'en joue qu'un dans sa vie (...). Il fit tout ce qu'il est humainement possible de faire dans un match de rugby, il fit davantage à lui seul que les huit avants Springboks réunis. Il prit les balles à la touche, s'échappa isolément après de vastes feintes de passe qui ridiculisaient ses monstrueux opposants, au ras de la touche amorça des offensives percutantes ou bien distribua clairement les balles pour ses arrières, plaqua, poussa comme un forcené, participa à tous les mouvements majeurs de la partie, il hurla et fit tant que la presse sud-africaine, pétrifiée, avoua : « C'est le plus grand avant de rugby qu'on ait jamais vu en Afrique du Sud !* » Et ce fut la cinquième et décisive victoire, face aux terrifiants Springboks, du XV de France !

(U. P.)

« LE CAPITAINE » : LUCIEN MIAS
« *Ce soir, nous allons dan-anser !* »

— *Le secret, c'est ça : c'est notre camaraderie ; c'est que nous nous ferions tuer les uns pour les autres. Aujourd'hui, par exemple, Moncla a marqué les deux essais. Mais qu'est-ce que ça veut dire que Moncla marque ? Ça veut dire que le talonneur a bien ratissé, que la mêlée a bien poussé, etc. Tu comprends ? Et ça, cette camaraderie, cette solidarité, cette volonté qu'il n'y ait qu'une seule vedette — l'équipe — c'est en Afrique du Sud, lorsque nous étions seuls, isolés, perdus, blessés, morts, que nous l'avons compris une fois pour toutes. Tiens, tu voudrais pas me mettre les manchettes ? J'y arrive pas : je suis trop nerveux.*

Je mets les manchettes à Lucien. Les deux colonnes que sont les jambes, coupées ras par la courte chemise, paraissent plus imposantes encore. Mias les engouffre dans un pantalon froissé. L'élégance n'a pas l'air de préoccuper le « capitaine ». Danos, au contraire, devant la glace, se coiffe et se cravate avec des précautions de chat en toilette.

— *Je vais te dire pourquoi je me mets en boule ; c'est parce que la presse a besoin de vedettes et s'amuse à me faire flamber : Mias par-ci, Mias par-là... Mets-toi à la place des copains ! C'est dégueulasse de couvrir un type de fleurs au détriment des autres... Les types peuvent s'aigrir, rouspéter...*

— *Ah ! là, là ! Ce qu'il râlait quand on l'a porté en triomphe !* dit Danos.

Le rôle du capitaine

Lucien est prêt. Il flotte dans un ahurissant complet froissé, taillé pour un monstre de 200 kilos ; il a ajusté ses bretelles, boutonné au petit bonheur un gilet de percepteur, vidé un dernier Vittel.

— *Hé, dis, quel est le rôle du capitaine dans tout ça ?*

Danos, du coin de l'œil, regarde si je vais me faire virer. Mais Lucien, pour ma chance, a oublié qu'il était capitaine du XV de France. Je répète, toujours très doux :

— *Hé, et le capitaine ?*

— *Il gueule ! C'est la cheftaine. Pendant quatre-vingts minutes, il court et il gueule. A chaque instant, il doit savoir ce qui se passe dans la tête de quatorze lascars et s'efforcer d'y mettre la même idée. Après un match, il lui arrive d'avoir « l'organe vocal » plus fatigué que les jambes. Tiens, Pierrot, tu te souviens cet après-midi? Je passe ma balle et je vais m'écrouler trois mètres plus loin. Plaqué, à terre, je regarde, je vois en éclair ce qui arrive et je crie de toutes mes forces : « Mêlée ouverte » ! Alors, j'entends Moncla qui hurle en écho : « Lucien a dit : « Mêlée ouverte ! » Tu vois, pour moi c'est ça l'équipe, c'est ça le sommet du match et, à part nous, les joueurs, personne n'a pu « sentir » ça... « Ce soir, nous aaallons dan-anser !... » Le capitaine, c'est la cheftaine. Avant, pendant, après le match. Un joueur, ce n'est pas seulement un type qui galope pendant quatre-vingts minutes, c'est aussi un type qui existe avant et après le match, qui a sa vie, son travail, ses problèmes, ses histoires de toute sorte. La cheftaine, je te dis... Bon, ça va, t'es content ? Je vais passer une semaine affreuse.* « T'as bien joué, Lucien ! » « *Eh oui, eh oui...* »

— *Hé, dis...*

— *Quoi ?*

— *Tu décroches, la saison prochaine ?*

— *Ouais, mon fils.*

— *Et pourquoi ?*

— *Parce que j'en ai marre. Raisons travail, santé, famille et* (rire énorme) *patrie ! Je m'installe comme toubib et, assis devant la télé, je regarde les copains trotter. Bon, je me casse.*

Sortie de mêlée

— *Hé, dis...*

— *Quoi ?*

— *Pourquoi tu aimes le rugby ?*

— *Parce qu'on y apprend à recevoir des coups sans rien dire ; parce qu'on apprend à respecter l'arbitre ; parce qu'on continue à jouer avec une clavicule démise ; parce qu'on y est des frères. Parce que, comme disent les Anglais, c'est un jeu de voyous pour gentlemen. Cette fois, salut et bons baisers à la famille !*

Je reste avec Pierrot Danos qui lustre sa chevelure de jais d'un dernier coup de peigne.

— *C'est vrai ce que dit Mias ?*

— *Oui,* dit Danos. *L'équipe de France est formidable. On a enfin compris qu'il vaut mieux jouer « équipe » et perdre que gagner en brillant par individualités. Pour moi,* ajoute Danos très calme, *c'est le plus beau jour de ma vie.*

Dans le hall de l'hôtel, en bas, c'est la foire. La lunette de guingois, la veste flottante, le « super-champion », le « patron », le « capitaine » rit, s'arrache d'un groupe, secoue des mains, roule vers le bar.

— *Et maintenant, pour Lucien, nous allons chanter « Quelle est jolie, la sardane !... Que l'on danse main dans la main !... »*

— *Non !* hurle Mias furieux qui se secoue, sort de la mêlée, se retrouve devant la porte de l'hôtel entouré d'une marmaille aux yeux émerveillés.

Nouvelle sortie de mêlée. Lucien empoigne deux co-équipiers aux épaules, comme sur le terrain, et court vers le car.

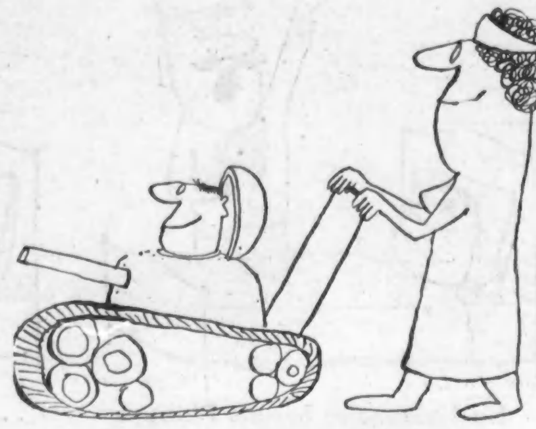
Le reste de l'équipe se précipite à sa suite. Quinze copains, quinze frères, quinze enfants. Des hommes. On va faire « la nouba » au « Lido »...

JEAN CAU.

(1) France, Ecosse, Angleterre, Irlande, Pays de Galles.

L'AFFAIRE : DEUX JEUNES GENS DE BONNE FAMILLE

DEUX jeunes hommes se partagent maintenant la vedette dans l'affaire Lacaze. L'un, Philippe Magescas, a été chargé, selon ses déclarations, de « liquider » un em... L'autre, Jean-Paul Guillaume, a failli être liquidé. Tous deux du même âge, tous deux de « bonne famille », tous deux pourvus de charme et de décorations, ils pourraient être... frères. Pour ceux qui auraient tendance à les confondre, Siné retrace, ici, l'histoire de leurs premières années et de leur éducation...



Philippe avait sa poussette...

...et Paulo la sienne

(Suite page suivante.)

L'AFFAIRE

La confession de Philippe Magescas

● ***Un fils accuse son père d'avoir voulu faire de lui un assassin. Le père répond : « C'est un voyou ». « C'est vrai, dit le fils, mais... ». Voici la confession de Philippe Magescas :***

A sa boutonnière pousse un épi de rubans et fleurit la petite corolle de bronze qui distingue les « paras » du reste de l'humanité. C'est sa seule arme. Dans son portefeuille il conserve soigneusement pliée sa citation signée en avril 1951 par de Lattre : *« S'est fait surtout remarquer par son mépris du danger. »* Lui que la peur aujourd'hui tenaille plus que la faim, c'est sa seule fortune. Sa parole de légionnaire enfin, c'est le seul argument qui lui reste à opposer à son casier judiciaire, à ce passé dont on ne manque pas de faire étalage pour ruiner d'avance le témoignage du fils accablant son père.

« Je sais. Je suis loin d'être un enfant de chœur. J'ai à peu près tout manqué dans ma vie. Heureusement, les conneries que j'ai faites laissent assez de traces, et ces traces, pour une fois, peuvent servir à prouver la vérité de ce que j'avance aujourd'hui. Je vous en donne ma parole de légionnaire. »

« Je ne suis pas un capon... »

Philippe Magescas hache ses phrases d'une voix rauque. Sous ses mèches blondes, son front ruisselle de sueur. Un ressort de nervosité agite les traits extrêmement mobiles de son visage anguleux et ses longs doigts aux ongles abîmés. L'inquiétude ou la méfiance lui relève inégalement l'arc des sourcils, fait tressaillir ses pommettes saillantes et colorées, cerne ses yeux bleus qui en ont pourtant vu de toutes les couleurs : « le mépris du danger ».

« Oui, ça peut paraître bizarre. Je ne suis pas un capon, mais mon père continue toujours de m'impressionner. C'est ainsi depuis l'enfance. Son entourage avec Bénouville et ses équipes est tout-puissant. Jusqu'à l'arrestation du docteur Lacour, qui était un de leurs camarades de l'A.F., et qui m'a très bien connu, paraît-il, quand j'étais petit, je croyais ces gens-là intouchables. Si le hasard ne m'avait fait rencontrer l'avocat de J.-P. Guillaume l'autre semaine à Chambéry, où j'étais en tournée de publicité pour « Le Clairon », le journal de la Légion, je serais resté peinard à Marseille où l'Association des Anciens Légionnaires me fait vivoter. Me Gambier de La Forterie n'a pas voulu m'entendre : « Allez voir le juge Batigne. » Lorent, le président de l'Association des Anciens Légionnaires de Chambéry, m'a demandé ma parole de légionnaire de tout dire à la justice. »

Philippe Magescas ne tient pas en place. Il a laissé quelques affaires personnelles à la dame du téléphone dans le sous-sol d'un grand café. Tous les soirs, voyageur sans bagages, il est à la recherche d'une nouvelle chambre d'hôtel, depuis son arrivée à Paris, et de quelque ami pour la lui payer. Sous la veste sport, le col de son polo jaune est ouvert sur une chaînette et une médaille. Ses lunettes noires restent dans sa pochette. Sa démarche un peu mécanique s'accompagne d'un léger roulis des épaules et d'un claquement nerveux des doigts. On le sent tendu, crispé. Quand il sourit, une lippe se dessine sous la fine moustache blonde qui hérisse sa lèvre supérieure. Il a le verbe confus. Il peine à trouver ses mots, à mettre de l'ordre dans ses souvenirs.

Son 31e anniversaire

« Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'ai trente et un ans et je vais me déshonorer devant vous. Si je le fais, c'est pour que vous croyiez en ma parole, la parole d'un légionnaire. Je n'ai que ça, comprenez-vous ? »

Peut-être a-t-il aussi un atout dissimulé quelque part dans son jeu, dont il semblerait redouter de connaître lui-même la valeur : des lettres planquées depuis près de trois ans et qui pourraient renfermer l'une des clés de l'affaire Lacaze. Mais, là-dessus, il sera muet comme une carpe, refusant même d'y engager sa parole de légionnaire. Pour le reste, il a vidé son sac pendant près de quatre heures. Bribes par bribes...

« Mon destin s'est joué quand j'avais trois ans. Mon frère Robert en avait cinq. Nos parents ont divorcé. On nous a caché la mort de notre mère, survenue, je suppose, trois ans après. Je ne l'ai appris que vers dix-douze ans. J'ai appris aussi que notre père avait été mis à la porte de la clinique où elle mourait, par une infirmière, à cause de la brutalité de ses manières. Nous avons été élevés au Béarn par le grand-père maternel, puis par le grand-père paternel. A Pau, nous avons eu aussi des gouvernantes. Toute la famille était inscrite au barreau, sauf notre père, un champion de pelote, qui était dans les affaires. Ces affaires sont restées pour nous plus mystérieuses que sa vie privée (1) *: il a vécu pendant douze ans avec une femme, dont il a fini par épouser la fille, Carmen. Plus tard, je l'ai pris pour une sorte de maquereau mondain.*

« Il s'est occupé de nous à partir de 1941. *C'est-à-dire qu'il nous a mis chez les jésuites à Bayonne, à l'institution Saint Louis de Gonzague, et qu'il nous prenait en vacances dans sa villa de Guétary. Si j'ai été renvoyé du collège, c'est que je faisais des fugues à la veille des vacances pour aller chez mon grand-père, car la villa de Guétary c'était pour nous l'enfer : coups de cravache à la moindre peccadille, par exemple si nous avions le malheur de toucher aux chocolats de notre belle-mère* (2). *Le père nous terrorisait alors de ses 90 kilos et de ses injures :* « Vous n'êtes que des couillons, des minus, des bons à rien. » *Avec Robert, c'était pire encore. A quinze ans, il voulait être avocat.* « Tu es tout juste capable de faire un adjudant », *dit le père* (3).

Premier engagement

« Je n'ai connu ma demi-sœur Rita, que ma mère avait mise au monde après son divorce, qu'en 1945.

« Au lieu de passer mon bac, j'ai contracté, avec l'autorisation écrite de ma belle-mère Carmen, un engagement dans les spahis algériens à 18 ans, le 11 *avril 1945. Pour elle c'était un bon débarras, pour moi une délivrance. Ce n'était pas pour les idées patriotiques de mon père, mais pour ne plus prendre de raclées, à son retour d'Allemagne* (4).

« Démobilisé l'année suivante, j'ai retrouvé Rita à Biarritz tandis que Robert, sur les instances de mon père, s'était embarqué pour l'Indochine.

« Monté à Paris, j'ai travaillé pour un trafiquant de viandes. C'était encore l'époque des tickets. Première connerie : j'ai couché avec sa femme. Elle voulait lui fournir le prétexte du divorce. Il a très mal pris la chose et m'a foutu à la porte en me traitant de tous les noms, sans me payer. Je lui ai piqué les 60.000 balles qu'il me devait. J'ai fait trois mois de prévention et écopé le maximum : deux ans avec sursis. Ce que mon père a appelé une bonne leçon.

« Il m'a laissé végéter seul jusqu'en 1949. *J'ai fait tout un tas de boulots, pour des agences immobilières, etc.* (5). *Je ne m'en sortais pas. Là-dessus une fille me plaque. Et je m'engage en février 1949 dans la Légion.*

« Je pensais à mon frère depuis deux ans prisonnier des Viets. Abbès, Mascara, Philippeville, le bataillon des paras à béret vert. Me voilà à Saigon le 30 octobre. L'oubli, le palu, la bagarre.

« J'ai appris la mort de Robert qui avait succombé du béri-béri en 1951 dans un camp viet. Moi-même, j'ai sauté du peloton et j'ai été capturé au cours de la retraite de Caobang. Ils m'ont libéré au bout de deux ans.

« Démobilisé en 1954, avec 1.750 francs en poche, je suis allé voir mon oncle alors bâtonnier à Pau pour trouver une situation. L'oncle était remarié avec la fille d'un général. Il ne pouvait pas me garder. Il m'a donné 15.000 francs et a téléphoné à mon père pour qu'il me reçoive à Paris. Je n'avais jamais reçu de ses nouvelles. Je ne lui avais pas écrit non plus. Je n'ai pas l'habitude de faire des lettres.

« On s'est revus pour la première fois en mars 1954 aux Editions Atlantiques, 70, rue de l'Université, où il travaillait avec Bénouville, pas très loin de chez le docteur Lacour (au numéro 100), à qui il m'a adressé pour soigner mon palu.

— Bien entendu, t'es fauché, fit mon père.

— *Ben...*

— Dix mille francs, ça t'arrange ?

— ...

« Il faut dire que je n'ai jamais eu de réplique avec lui. On n'avait pas l'habitude de discuter, et même après cinq ans de Légion, il continuait de m'intimider comme dans mon enfance. Je ne lui ai répondu qu'une fois, quand il m'a reproché de fréquenter une petite vendeuse.

— Tu vas chercher tes maîtresses à l'office.

— *En tout cas, les miennes, elles travaillent et je n'ai pas couché avec leur mère.*

« Il ne m'a pas demandé ni où je crêchais ni si j'avais un travail en vue. Je suis allé loger chez la première femme de mon oncle et j'ai tenté de placer des assurances. Mais à la première rebuffade, j'ai failli mettre mon poing dans la figure du client et j'ai été vidé. Par la suite j'ai essayé de vendre des shampooings chez les coiffeurs. J'ai bricolé à droite, à gauche, comme gardien de nuit, moniteur dans un préventorium, j'ai déchargé des camions...

« Il m'a invité à dîner »

« C'est à ce moment-là que mon père m'a proposé d' ntrer dans un service secret :

— Ça te plairait de faire partie d'une organisation dépendant de la Présidence du Conseil, et qui entraîne des équipes spéciales en Corse et en Afrique du Nord pour encadrer des maquis antirouges en cas de besoin ? En attendant, on les charge de différents coups durs. Tu serais sous les ordres de Michel de Camaret.

« Je ne lui ai posé aucune question. Je ne lui en pose jamais. Il est resté dans le vague et comme d'habitude, je n'ai dit ni oui ni non.

« Il m'a invité à dîner. Pas chez lui mais au restaurant. Chez des Basques. A plusieurs reprises. On mangeait en silence. Il n'a jamais essayé de discuter avec moi, sauf pour me dire que les Viets avaient dû me laver le cerveau. Il ne parlait même plus de sa proposition. Au bo t de deux mois, il m'a demandé si je voulais connaître les enfants qu'il avait eus de Carmen. Je suis donc allé chez lui à Vaucresson. Ç'a été très froid.

« Finalement il m'a mis en rapport avec Bénouville pour me faire entrer comme inspecteur de ventes à « Jours de France », sous les ordres de M. de Montjoie. C'est là que je me suis lié avec de Geoffre (6).

---

(1) Au cours de la conférence de presse qu'il a faite lundi matin, M. Armand Magescas a déclaré : *« Quand j'étais dans la Résistance, je me méfiais de lui plus que de quiconque : il m'aurait donné, à 13 ans, pour un paquet de cigarettes ».*

(2) *« Comme son frère Robert, je l'ai adoré »*, répond M. Armand Magescas. *« J'ai fait de mon mieux pour assurer leur éducation. Malheureusement, Philippe était un cancre. Il a fait sept collèges, a été renvoyé de partout. J'ai senti très tôt que ma bonté, ma gentillesse étaient une mauvaise méthode. Comme bien des pères, j'ai dû peu à peu serrer la vis. Très jeune, Philippe était sale physiquement et moralement. »*

(3) *« Il y a peu d'enfants qui ont été, comme eux, autant comblés de tout. »* (Armand Magescas.)

(4) Armand Magescas : *« Je n'ai pas revu Philippe de Noël 1943 (date de mon arrestation par les Allemands) jusqu'en août 1954 (à son retour d'Indochine). Il n'a pas eu d'autorisation pour s'engager. Je suppose qu'il a dû truquer son âge. Il a été déplorablement noté à Saïda. Son dossier militaire porte cette mention : « à ne reprendre dans l'armée sous aucun prétexte ».*

(5) Armand Magescas : *« Je me rappelle qu'en 1948 un prêtre basque recherchait mon fils qui l'avait sans doute escroqué. Par ailleurs, hébergé chez un artiste de music-hall, il était parti avec son costume de scène pour le revendre à bas prix ».*

(6) François de Geoffre, héros de l'escadrille Normandie-Niémen, a travaillé quelques mois à « Jours de France » et collaboré à d'autres journaux.

→

DEUX JEUNES GENS DE

(Suite de la page précédente.)

Le Père Noël apportait à Philippe des grenades...

...à Paulo il apportait de la grenadine

Un légionnaire berçait Philippe en lui chantant : « T'auras du boudin »...

...Une vieille dame endormait Paulo en chantant : « T'auras des milliards ».

« Là-dessus j'ai eu une crise de palu. Dassault a été chic : il m'a envoyé un mois à Megève. Quand je suis rentré, de Geoffre avait été viré du journal. Il m'a proposé de m'associer avec lui pour monter une agence de presse, en allant demander à Dassault de nous aider. Nous sommes descendus à Antibes pour trouver Dassault au repos à l'hôtel du Cap. Manque de pot : Bénouville était avec lui :

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? Rentrez immédiatement au journal.

« Le lendemain mon père m'a dit :

— Comment, petit con, tu te permets d'aller importuner le patron ? Pour qui te prends-tu donc ?

« Et me voilà viré sans un rond. C'était en 1955. *Alors a commencé pour moi la période de dettes, d'emprunts, d'ardoises et de cascades...*

« Engage-toi en Algérie... »

— Engage-toi en Algérie et j'éponge tout, à commencer par les trente mille francs que tu dois à Albert Baudet, *me propose Bénouville.* Va trouver de ma part le colonel Moniglia, au 4e Bureau, rue Saint-Dominique.

« Pendant deux mois, j'ai fait des sauts chez les paras coloniaux à Bayonne. Mais mon engagement a été résilié à cause de ma condamnation de 1947. *De retour à Paris, j'appris que Bénouville n'avait pas réglé mes dettes. J'étais raide. Un ami m'a proposé d'aller soigner des moutons dans une exploitation agricole du côté de Chinon. C'est pas marrant à tenir le derrière des moutons pour leur faire absorber des potions contre la maladie. Au bout de deux mois j'ai demandé mon compte. Le type a refusé de me payer. Je me suis servi :* 25.000 *francs dans un tiroir, j'ai filé sur Marseille et de là, je me suis embarqué aussi sec pour tenter fortune à Philippeville. Je suis resté là-bas jusqu'en avril* 1956. *Au retour j'ai été épinglé à Cannes pour cette histoire de Chinon. Remis en liberté provisoire, je suis remonté à Paris. Le* 12 *juin, j'ai été condamné à deux mois de prison ferme par le tribunal de Chinon. »*

Ici j'interromps Philippe Magescas :

— Oui, mais quelques jours avant vous avez revu votre père à Paris.

— *Je ne sais plus.*

— Rappelez-vous : la mort de Mrs Biddle dans la nuit du 8 au 9 juin. Mrs Biddle, la richissime amie de votre père, de Lacour et de Domenica Walter. Et son appartement de la rue Las-Cases qu'on vous soupçonne d'avoir « visité », avant la pose des scellés, pour récupérer quelques papiers importants sous un Renoir ou sous un Utrillo... Qui vous en a donné l'ordre ? Qui vous a remis les clefs ? Qu'avez-vous fait de ce butin ? Que contenait-il ?

Magescas plonge le nez dans son verre de pastis et fait sa lippe :

— *Je ne sais pas pourquoi on veut à tout prix me mêler à cette affaire. Je n'ai rien à dire à ce sujet. Je vous jure que je n'ai jamais connu ni vu cette Mrs. Biddle* (7). *J'ai donc passé la moitié de l'été* 1956 *en taule à Chinon.*

« A l'automne, je suis descendu à Marseille où un camarade de la Légion m'a embringué dans des histoires-bidon de placement de calendriers pour les polios et autres salades. Il m'a fait signer une fausse reconnaissance de dette de 500.000 *francs pour le prétendu achat d'un camion, en vérité dans l'espoir de la faire éponger par Bénouville, avec l'idée de partager moitié-moitié. Je l'ai plaqué au début de* 1957 *pour revenir à Paris, en quête d'un nouvel expédient* (8).

« Et puis, dans une agence de voyages des Champs-Elysées où je me renseignais sur les horaires pour Tanger, j'ai fait la connaissance de Christiane. Une fille pas comme les autres, absolument propre et droite. La seule qui m'ait jamais tenu à cœur. C'est le seul moment de mon existence dont je puis être fier. Christiane, c'est pour moi un souvenir sacré. Elle était secrétaire à cette agence. Je me rappelle qu'à ce moment-là je me suis installé à l'hôtel de Flore, rue Lamarck, pour me rapprocher de son domicile. Nous nous considérions comme fiancés. Mais j'étais raide. Je n'avais même pas de quoi payer ma chambre. Un jour que j'étais à la terrasse du « Français », où j'avais érigé mon P. C., à côté de « Jours de France », Albert Baudet m'a abordé :

— Vous savez que votre père aurait sacrément envie de vous voir...

« Signe-moi ces papiers... »

« Trois minutes après, j'ai rencontré Bénouville qui m'en a dit autant. Mon père est apparu avec lui et m'a fait signe. Il m'a entraîné à l'écart en direction du «Claridge» (9).

— Alors, couillon, tu crèves toujours allégrement de faim ? Passe donc me voir. Tu sais que j'ai une proposition qui tient toujours.

« Il m'a donné un billet de mille et m'a dit d'attendre Bénouville l'après-midi devant la «Toile d'Avion». J'ai attendu en regardant des films sur l'écran de publicité.

— Raide comme toujours, des dettes, tu fais toujours le con ? *me dit Bénouville.*

— *Mon général, qu'est-ce que je fais ?*

— Ton père te recevra demain à son bureau.

« Le lendemain j'ai attendu presque une heure assis sur la table d'entrée. Mon père est descendu avec moi dans la rue et m'a montré un papier tapé à la machine en quatre exemplaires, où étaient consignées toutes mes turpitudes que je croyais inconnues de lui.

— Tu vois, je ne te perds pas de vue. Tout ce que tu as fait est dans ce dossier. Signe-moi ces papiers (10).

« Ça peut paraître bizarre, mais j'ai signé sans discuter, sans même tout lire. J'avais faim.

« La comédie a duré comme ça quelques jours, billet de mille par billet de mille. Il m'a d'abord rappelé sa proposition de 1954 *d'entrer dans un service secret* (11). *Puis il m'a parlé de son organisation monarchiste qui luttait pour la bonne cause.*

« Le lendemain, il m'a entraîné vers le Rond-Point :

— Tu es un bon voyou, une bonne crapule. Tu ne seras certainement pas embarrassé de descendre un emmerdeur. Pour une fois tu peux te rendre utile. Il s'agit d'aller en Algérie liquider un para, un salopard, mais tu t'en fous, naturellement. Vous les anciens d'Indochine vous n'êtes pas à ça près. Tu te démerdes seul ou tu trouves des copains : il y en a sûrement qui sont raides comme toi. Tu n'auras pas de pépins : on efface les dettes et on te donne de quoi disparaître. Réfléchis. De toute façon tu me connais. Ne joue pas au couillon avec moi.

« Christiane me planque »

« Deux ou trois jours après, j'ai été abordé par un inconnu dans un bar de la rue La Boétie :

— T'as réfléchi à la proposition de ton père ? T'amuse pas à faire le con.

« J'ai compris que j'avais les types de Bénouville au cul.

« Christiane m'a alors planqué chez elle. Elle m'a fait un billet pour Nice à son agence et m'a remis 100.000 *fr. empruntés à son patron. Je suis resté quelques jours au Cap d'Ail où les gendarmes sont venus me piquer le* 19 *février pour une contrainte par corps des frais de justice impayés, que j'ai aussitôt réglés.*

« De la gendarmerie j'ai téléphoné à Christiane. Elle me répondit qu'elle venait de voir mon père pour lui de-

(Charpentier.)

ARMAND MAGESCAS
« A 13 ans, il m'aurait donné pour un paquet de cigarettes. »

(7) *« Je n'ai jamais vu Mme Walter,* affirme Armand Magescas. *Quant à Lacour, c'est un ami de trente ans que j'aime et que je crois innocent. Pour Mrs. Biddle, la police a conclu qu'il n'y avait pas eu cambriolage. »*

(8) *« L'ex-légionnaire Camus a fait savoir à ma secrétaire qu'à l'époque où il prétend que je l'ai « contacté » sur les Champs-Elysées, Philippe était avec lui à Marseille. »* (Armand Magescas.)

(9) Armand Magescas : *« J'ai revu Philippe pour la dernière fois à Pau chez mon frère en août 1955. Il m'a promis alors de « rempiler » dans la Légion ».*

(10) Armand Magescas précise être entré en contact en 1957 avec un policier nommé Gonnet pour lui demander de surveiller son fils dont il n'avait des nouvelles depuis deux ans que par la police chaque fois que celle-ci était amenée à le rechercher.

(11) A propos de cette unité de parachutistes dépendant directement de la présidence du Conseil, les frères Bromberger écrivent dans « Les 13 complots du 13 mai » : *« Les paras de Calvi et de Corte sont la seule troupe d'intervention qui dépende directement de la présidence. Le 11e choc est l'unité d'intervention du S.D.C.E, qui est rattaché à l'Hôtel Matignon. C'est la troupe des missions spéciales du Service secret gouvernemental »*

BONNE FAMILLE (suite)

Pour sa fête, Philippe recevait son petit canon...

...et Paulo recevait, lui, son petit cheval !

Puis tous deux s'engagèrent, vécurent heureux...

...et eurent beaucoup d'emmerdements !

mander de mes nouvelles et qu'elle avait appris de lui la « vérité » sur mon compte, qu'il lui avait même conseillé de porter plainte contre moi (12).

« Si j'arrivais à m'en sortir... »

« Je tenais à son estime. Je suis rentré à Paris pour lui prouver les mensonges de mon père. En mars, j'ai cherché à toucher les 485.000 francs de rappel de captivité à la Caisse des Dépôts et Consignations. Là une surprise m'attendait : la somme avait été retirée par mon père grâce à une procuration qu'il m'avait fait signer sans que j'y prenne garde.

« Christiane a quitté sa place à l'agence et nous sommes partis tous les deux dans son pays en Bretagne, puis à Biarritz. Nous nous sommes séparés en juin, car je ne voulais pas l'entraîner dans une vie d'aventures sans issue. Elle est rentrée chez ses parents. Depuis nous ne nous sommes ni revus ni écrit. Cela fait presque deux ans.

« Pourtant, si j'arrivais à me dépêtrer de cette affaire, à me racheter une conduite, si elle n'avait pas conservé un trop mauvais souvenir de moi, j'aimerais la rencontrer, car c'est la seule fille que j'ai rêvé d'épouser et à qui je tiens encore aujourd'hui. Je ne voulais pas la mouiller, mais vous comprenez, c'est mon seul témoin irréprochable. »

Philippe Magescas pleure. Ses yeux semblent se remplir de ce coin de mer bretonne, où vit celle qui aurait pu le remettre sur le droit chemin si...

Christiane parle...

Le golfe du Morbihan, c'est comme un lac. L'eau a un peu la force de clapoter sur la plage. Les touffes d'ajoncs s'étagent en décroissant le long du paysage. Les pignons blancs des maisons bretonnes, des moutons tout près de la mer...

Christiane L... vient de parler longuement, par petits bouts de confidence lâchés un à un, de l'« Affaire ». Pour elle, l'« Affaire », c'est le souvenir de Philippe Magescas, de ce qu'il a pu dire ou faire au début de l'année 1957.

Parler ou ne pas parler. Ce serait si facile d'avoir tout oublié. Dans le village blanc, on ne la montrerait pas du doigt. Il y a déjà des journalistes qui sont venus, les gens font encore semblant de ne rien voir, mais elle les sent en ébullition. Surtout la fille du café, celle qui a des boutons, et la téléphoniste qui écoute, et toutes ces vieilles. Si on parle trop, il faudra partir, et depuis que Christiane a quitté Paris, elle ne se sent bien que là, à B..., dans la maison de ses parents, qui est si jolie à l'extérieur qu'on oublie la banalité des meubles. Toutes ces raisons sont solides comme la campagne. Elles ne tiennent pas.

Philippe, cette erreur...

A Paris qui est si loin, il y a Philippe Magescas, cette erreur. Ce garçon qui est en train de s'enfoncer. Elle n'a pas le droit de se taire. Cette lâcheté, cela ne va pas avec son personnage de « fille bien ». Malgré les clins d'œil de sa mère, Christiane a parlé. Pas complètement, peut-être. Juste ce qu'il faut pour rester elle-même. Ce n'est pas si mal. Maintenant, mise en confiance, Christiane s'est adoucie. Elle a cessé de participer à une enquête pour penser tout haut à ce Philippe Magescas qui va encore lui attirer des ennuis. Si seulement elle ne l'avait pas connu ! Mais elle l'a connu...

« Il y avait souvent des types assez bizarres qui venaient à l'agence, passage La Boétie. De ces garçons qui draguent dans les bars des Champs-Elysées. Philippe, je l'ai vu pour la première fois en novembre 1956. Il venait se renseigner sur le prix des passages-bateau pour Tanger. On a discuté un peu. Et puis, en fin janvier, il est revenu. Il avait ce que vous appelleriez du baratin, toute une gamme de plaisanteries, et un rire dur, sec. Pas mal, comme garçon. Il m'a invitée à prendre l'apéritif. Cela n'engageait à rien. »

Nous sommes sur une plage, à quelques centaines de mètres de la maison blanc de craie. Seuls. Christiane regarde la mer. Avec ses cheveux noirs un peu raides, elle a une tête de Bretonne. Cela arrive.

« On est sortis ensemble. Dès que je l'ai connu, j'ai compris. Cela ne veut pas dire qu'à partir de là, j'ai agi selon ma tête... Pour certaines choses de la vie, Philippe était dur, hargneux même. Pour d'autres, il était sensible, tendre. Je n'ai jamais rencontré d'autres garçons de son espèce, mais je suppose qu'il en existe beaucoup. Un légionnaire, un parachutiste, on croit que c'est très solide, ferme comme un roc. Pas toujours, je crois. Au fond, il est peut-être plus difficile de se marier comme un homme que de se battre comme un homme... Cette dureté, chez Philippe, c'est une sorte de vernis. S'il apprend ce que je dis là, il sera sans doute furieux. Vous voyez, justement !

« Je ne suis pas sûre de l'avoir aimé, ni d'avoir été amoureuse de lui. Enfin, normalement amoureuse. D'un côté, j'avais peur de lui. Encore maintenant... vous dites qu'il parle de moi gentiment, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur. Si je ne dis pas ce qu'il espère ? Vous voyez, derrière cette peur, il y avait comme un peu de pitié, beaucoup de pitié. Comme s'il avait eu besoin de moi. Je crois être équilibrée. Lui, pas. C'est pour cela que je n'osais pas l'abandonner.

Une sensibilité réelle

« Je sais bien qui il est. Je sais qu'il a été en prison, je sais mieux que personne qu'il vivait d'expédients, que c'était toujours demain qu'il allait trouver une situation, faire une affaire en or. Mais de cela, je n'arrive pas à lui en vouloir vraiment. Cette sensibilité dont je vous parle, je la crois réelle, plus importante que sa dureté. Philippe avait connu la haine dès sa jeunesse, dès son enfance. Il y en a, peut-être, qui peuvent s'en tirer plus tard. Pas lui. Là-dessus, il m'en a assez raconté pour que je sois édifiée. Cette enfance, il la traîne après lui comme un boulet. Maintenant, cela peut paraître comme une plaisanterie de mauvais goût, mais Philippe aurait voulu que son père l'aimât.

« Le jour de ses 29 ans, nous étions ensemble dans la rue quand son père est passé. Il ne nous a pas vus, ou a fait semblant. Philippe a grommelé pour lui-même, sans cabotinage :

« Quand je pense que c'est mon anniversaire, et qu'il y a cette haine... »

Drôle de réflexion, pour un baroudeur... Sa mère, il ne l'a pas connue, mais il lui voue une adoration mystique. Tout l'amour qu'il aurait voulu avoir pour son père, il l'a transféré sur son grand-père, qui était magistrat à Pau. Philippe a pu se montrer méchant, ignoble même. Je crois qu'il n'était ni méchant, ni ignoble, au fond de lui-même. Toute cette haine, cela doit abîmer un homme, surtout s'il n'est pas très solide.

On me mettait en garde

« A l'époque, je n'avais pas réfléchi à tout cela, qui vous semble peut-être banal, mais qui a tant compté pour moi. Je vivais sans analyser, mue par tous ces sentiments. Mes amis, mes patrons me mettaient en garde. En vain. Pourtant, je pouvais avoir une vie agréable à Paris. Places de théâtre et de cinéma gratuites par l'agence, de gentils camarades, qui avaient de l'argent, des voitures... De l'autre côté, Philippe et ses mystérieux traquenards, ses fuites, ses fausses pistes, ce Grand-Guignol dont je me demande maintenant...

« Quand nous nous sommes séparés, sur la côte Basque, tout a été terminé d'un coup. L'opération m'a comme soulagée. Je n'ai pas souffert. Sans nouvelles de lui, je l'ai cru parti, mort... J'apprends qu'il a continué cette vie de fou ! Il aurait peut-être mieux fait de s'engager de nouveau dans la Légion.

— !!!

— *Je dis une bêtise. La Légion, le baroud, comme il disait, ont contribué à le détruire. Vous avez vu ses dents, sa mine ; le paludisme... Il a passé par tout cela sans vieillir, si vieillir s'appelle avoir du plomb dans la tête. Il m'a joué des tours pendables. J'ai failli lui faire un procès. Mais je n'ai pas de rancune, je n'arrive pas* →

(Charpentier.)

M. PHILIPPE MAGESCAS

« Je suis loin d'être un enfant de chœur... »

(12) Armand Magescas : *« Au début de 1957, il avait soutiré 180.000 francs à une malheureuse jeune fille qui ne gagnait que 35.000 francs par mois et qui vint se plaindre à moi ».*

à en avoir. Ou alors, c'est à cause de la vie si paisible que je m'étais faite ici et qu'il risque de casser, sans que cela soit de sa faute, comme toujours. »

« Si c'était à refaire... »

Philippe Magescas écoute ce témoignage en faisant sa lippe, le regard noyé dans son verre de pastis.

— *Si c'était à refaire, je passerais sagement mon bac. Je ferais taire en moi la révolte contre mon père. J'étudierais, en rongeant mon frein, pour devenir chirurgien. J'épouserais Christiane.*

Et l'ancien légionnaire pose ses longs doigts, bien à plat, sur la table poisseuse du bistrot.

THOMAS LENOIR.

SOLIDARITÉ

De la gare d'Orsay à Tananarive

● *Une île dévastée, des milliards de dégâts... Comme les Français, l'Etat sera-t-il « formidable » ?*

A la gare d'Orsay, jeudi après-midi, on s'affairait encore à trier les vêtements, quelques routiers arrivaient de province, des chauffeurs de 403, de DS, de voitures de sport aussi, venaient déposer leurs paquets, mais le gros de la vague était déjà passé. Les monceaux de sacs en papier de la Croix Rouge qui s'élevaient presque jusqu'au plafond représentaient 1.915 m3 (soit 4 fois le volume des secours obtenus pour les réfugiés hongrois) selon le service de presse du secrétariat de la Communauté qui devait en rendre compte vendredi après-midi devant les journalistes — à défaut de pouvoir les acheminer sur Madagascar...

Environ vingt milliards

En effet, jusqu'à maintenant, six avions seulement sont partis là-bas, soit un peu moins de vingt tonnes (sur mille tonnes) de vêtements, médicaments et lait condensé. Et l'on se demande la raison pour laquelle on n'utilise pas les quatre « Armagnac » actuellement sans emploi à Orly, au lieu de les envoyer ces jours-ci à la casse à Bordeaux. On prévoit que vingt-tonnes environ seront transportées dans l'île, « *ce qui, dans l'ensemble, couvrirait les besoins urgents* », déclaraient les services officiels. « *Pour le reste, la campagne de solidarité devrait être orientée vers les fonds.* »

Le « reste », on l'estime pour l'instant, aux environs de vingt milliards, soit l'équivalent d'une année budgétaire de Madagascar.

Première mesure officielle : lancement d'une souscription nationale ouverte par le général de Gaulle qui fait un don d'un million. Toutes sortes de quêtes seront organisées, une journée nationale sera lancée... L'Etat prend le relais d' « Europe N° 1 », mais fait appel cette fois, au portefeuille, et non plus aux armoires des Français « qui sont formidables ».

La R.T.F., un peu agacée d'avoir été prise de vitesse par « Europe N° 1 », annonce :

« *Nous, nous ne vous demandons pas de vêtements, mais de l'argent. C'est d'argent, dont nous avons besoin.* »

Les Français répondront-ils ? « Europe N° 1 », pensant raisonnablement que l'Etat se chargerait de l'aide en espèces, n'avait demandé à ses auditeurs que des dons en nature.

(Charpentier.)

LE DÉPOT DE LA GARE D'ORSAY
En 1944, 250 millions pour les Français.

Tout le monde s'était mis de la partie, les boueurs pendant leur jour de congé, les militaires pendant leur permission de nuit, les dames du XVI^e qui mettaient des gants pour trier les vêtements, les scouts, les guides, des étudiants en médecine qui venaient trier les médicaments, tous « ont fait quelque chose ».

Pourquoi ?

Une sténodactylo d'Asnières dit :

— *J'ai été émue par le malheur de ces gens. J'ai pensé que nous pourrions être dans ce cas-là. J'aurais fait la même chose pour n'importe qui, même des ennemis en guerre...*

Un lycéen, qui prépare son bac :

— *Je suis gaulliste U.N.R. Plus tard, je veux être député. Etant Français, je suis très patriote, c'est nous qui avons formé la Communauté. Il faut bien le montrer. De Gaulle, j'étais là pour l'acclamer. Chaque fois qu'on peut faire quelque chose, je le fais. Les tricheurs, je leur ficherais un flingue et je les enverrais en Algérie. J'ai un professeur au lycée, Garaudy, qui est communiste, quand il dit* « Tupolev », *on crie tous :* « Caravelle »...

Un élève de seconde, 15 ans et demi, habite le XIV^e, veut devenir inspecteur des Eaux et Forêts :

— *On les a pas mal esquintés pendant les révoltes, ça fait une compensation.*

Un couple très âgé, d'aspect bourgeois, lui est fonctionnaire retraité :

— *Ça a prouvé la solidarité générale avec la Communauté. Cela aura une grande répercussion politique.*

Il y a eu aussi 2.500 provinciaux qui ont quitté femme et enfants pour monter à Paris en voiture, apporter leurs dons. Par la même occasion, ils ont fait « un tour dans la capitale ».

L'indépendance quand même

Il y a le monsieur dans la 403 « *qui aime beaucoup les Noirs* », le retraité qui « *estime que chaque citoyen doit participer à l'Union française, parce que c'est une grande idée* ». Pour lui, les mille tonnes de la gare d'Orsay sont « *un exemple unique au monde. La Grande-Bretagne n'a pu montrer le même exemple avec le Commonwealth* » ; il y a ceux qui disent « *ils ont du pot d'avoir opté pour l'Union française* »...

Un étudiant malgache remarque, gare d'Orsay : « *C'est très gentil de la part des Français. Du moment qu'on tombe dans le malheur, la solidarité, ça y fait. Mais nous voulons quand même l'indépendance ; n'importe quel Malgache vous le dira, c'est comme vous pendant la guerre, ça mettra cinq ou dix ans...* »

En attendant, il y a une île dévastée, une vingtaine de milliards à trouver pour soutenir la grande idée de Communauté et le contribuable français à qui l'Etat confie la lourde charge supplémentaire de la reconstruction de Madagascar.

« Cette île qui avait réuni 250 millions de dons en espèces et en nature en 1944 pour les sinistrés français... », pourrait-on rappeler au cours d'une émission que lancerait «Europe N° 1» et qui s'appellerait « *L'Etat est formidable* ».

ANNE-MARIE DE VILAINE.

STEREOPHONE
complet
39.500 f
Prix valable jusqu'à épuisement des stocks

La musique en relief à un prix encore jamais vu en France

Exclusivité BHV :
Stéréophone "Discorelief" 2 amplis 2,5 watts, 2 haut-parleurs 21 cm "dosables" séparément.
Passe tous les disques ordinaires en double haut-parleur.
Mallette gainée portative.

BHV BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE PARIS
Rayon Radio-Télévision 2me étage

Mots croisés n° 182

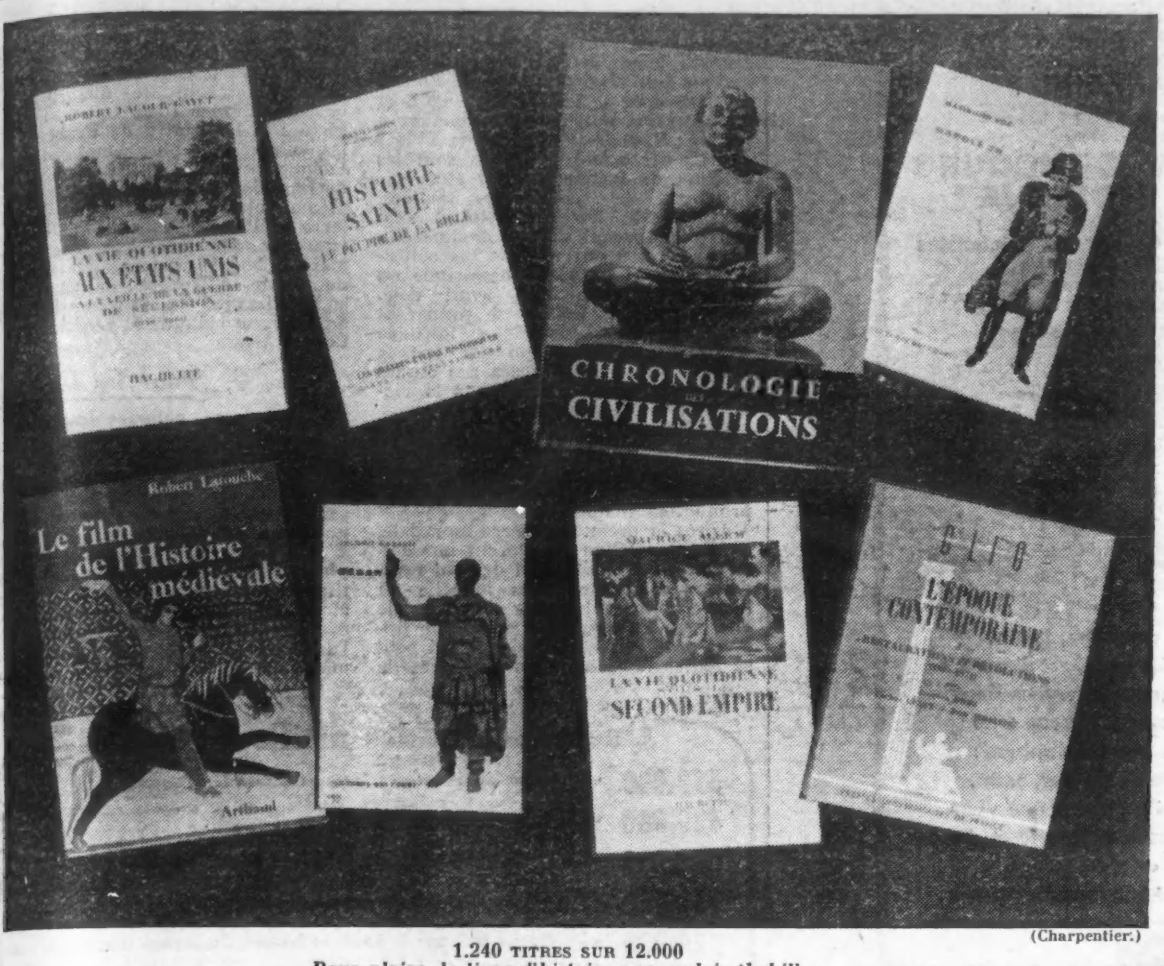
Horizontalement. — 1. A résolu depuis longtemps le problème de la caravane. — 2. On y conserve un produit qui permet de conserver. — 3. Cinq ans après, fut fondée la Normandie. Le pays de Nasser lui doit beaucoup et lui demande encore davantage. — 4. Plus long qu'Elie et plus tard que lui aussi. — 5. Accuser une légère émotion. Dans Nevers, mais pas dans Bourges. — 6. Désigne un métal qui améliore le cuir et l'acier. Ce que n'était guère Diogène, non plus que Job. — 7. Détache de la grappe. — 8. Ne parvint pas, malgré sa valeur et ses succès, jusqu'aux bords du Potomac. Serait, a-t-on pensé, l'ancêtre de César. — 9. Physicien français qui s'occupa aussi de réformer l'enseignement. — 10. Frappent, au propre ou au figuré.

Verticalement. — I. Bourse médiévale. — II. Reconnaissable à sa barbe, son haut-de-forme et ses étoiles. Les amandes y ont remplacé l'orge. — III. Lieu de fermentation. Au sens littéral du mot, on y voit beaucoup de dénouements. — IV. A la base de nombreuses matières colorantes. Dans Angers, mais pas dans Poitiers. — V. Ce qu'a fait l'homme et non l'animal. Comment peut-on l'être ? dirait aujourd'hui Montesquieu. — VI. Domesticité. Qui n'a pas encore traîné. — VII. Levant. Complétait la probité, heureusement pour la décence, dans la tenue d'un paysan octogénaire. — VIII. Transmettent les rayons et les ombres.

182	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4		■						
5						■		
6			■					
7							■	
8				■				
9								
10								

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	P	A	C	I	T	E
2	A	N	I	M	A	■	I	N
3	T	O	L	E	R	A	N	T
4	A	M	E	N	A	G	E	R
5	L	A	S	■	B	R	E	A
6	E	L	■	V	I	A	■	I
7	P	I	T	O	N	■	E	N
8	S	E	R	I	E	U	S	E
9	I	■	O	L	E	R	O	N
10	E	M	P	E	S	E	N	T

SOLUTION DU N° 181



(Charpentier.)

1.240 TITRES SUR 12.000
Pour plaire, le livre d'histoire apprend à s'habiller.

HISTOIRE

De la Bible au 13 mai

● ***Ceux qui font l'Histoire sont maintenant ceux qui la racontent. Ceux qui la lisent ouvrent, de plus en plus nombreux, leur fenêtre sur le monde.***

NEUF semaines après sa publication, le livre de Serge et Mery Bromberger « Les 13 complots du 13 mai » atteint le tirage record de 75.000 exemplaires.

Historiens du présent, les frères Bromberger ont laissé passer vingt-quatre heures entre l'événement et la décision de le raconter.

Ils nous ont exposé ainsi leur méthode de travail.

« Le 14 mai, deux éditeurs, Plon et Fayard, nous ont demandé un livre sur les événements d'Alger. Serge se trouvant pratiquement en Algérie depuis trois ans, il avait tous les contacts là-bas. A Paris, je voyais le plus grand nombre possible d'hommes politiques. Pour une fois, ils avaient le temps.

« J'ai interviewé Pflimlin à longueur d'heures. Et comme il y a eu beaucoup de va-et-vient entre Alger et Paris, il m'arrivait de re-interviewer à Paris des gens que Serge avait interrogés à Alger. Nous avions ainsi des récits approfondis.

« Nous nous sommes efforcés de montrer les passages qui les concernaient au plus grand nombre de gens possible. Il n'y a que Guy Mollet qui ait refusé de voir le texte pour n'avoir pas à donner son approbation...

« Nous faisions des « contre-expertises ». Nous demandions par exemple à M. de Chevigné : « Qu'avez-vous dit au général de Gaulle ? » et ensuite nous interrogions le général de Gaulle, qui, lui, avait un souvenir différent de l'entretien, etc.

« En août, en possession d'un certain nombre d'informations, nous avons pris d'énormes feuilles d'un mètre de large et établi un horaire, un emploi du temps des principaux personnages pendant la période cruciale...

« Par exemple : où se trouvaient, le 12 mai, Biaggi, Pflimlin, Delbecque, Soustelle, à 11 h., 12 h., 13 h., quels gens ils rencontraient, etc.

« Cela nous a pris quinze jours et nous avons utilisé 43 feuilles.

Delbecque au Forum

« Nous perdions du temps à vérifier ce qui peut paraître un détail insignifiant, comme l'heure exacte de l'arrivée de Delbecque au forum, tel jour. Mais en fait, ces questions d'horaire étaient très importantes. Elles nous permettaient de savoir comment les activistes ont pu faire leur révolution avant l'arrivée des gaullistes.

« Il nous est parfois arrivé d'utiliser la collaboration d'autres journalistes, ainsi pour les événements de Corse. Le manuscrit de ce livre a dû être le texte le plus effroyablement corrigé qui soit. Nous avions parfois à choisir entre trois ou quatre versions d'un même incident. Nous nous basions alors sur la version qui réunissait le plus grand nombre de témoignages, et dont les témoins avaient gardé le souvenir le plus précis.

« Si nous avions dû publier toutes les versions des événements, dont nous parlons, il nous aurait fallu 4.000 pages... »

Que le public se passionne pour le récit d'événements publiés « à chaud », lorsque ce récit est bien fait, rien de plus naturel.

Mais le jour où le papetier du coin qui n'est pas libraire m'entretint des statues monolithes de l'île de Pâques et de la civilisation polynésienne dans le Pacifique sud, je crus comprendre que quelque chose d'extraordinaire était arrivé : quittant ses sommets inviolés, l'Histoire venait de descendre dans la rue. Ainsi, après le papetier-archéologue, ma propriétaire me parla d'un ton assuré « du tournant décisif d'El-Alamein », propos qu'elle agrémenta d'une anecdote sur Montgomery. Deux exemples parmi d'autres qui me laissèrent rêveur et piquèrent ma curiosité : où en est l'Histoire à notre époque pour que l'homme de la rue s'interroge sur des problèmes réservés jusqu'ici aux savants ou à certains amateurs initiés ?

Les chiffres parlent : sur 12.000 titres publiés l'an dernier en France, l'Histoire vient au second rang avec 1.240 titres, derrière la littérature qui en totalise 3.200. Seconde place remarquable si l'on songe que le livre d'Histoire ne se démode pas et se vend plus lentement, exception faite de certains mémoires ou livres d'actualité.

On peut dire que l'homme d'après guerre veut connaître son temps — et par là le comparer aux temps révolus. Il est à la fois curieux, étonné et inquiet. Les différents supports publicitaires aidant, Radio, Télévision, journaux, il va se poser mille questions sur les derniers bouleversements dont il a été le témoin, voudra en connaître les origines, étudier les idées des grands hommes politiques ou de guerre, se repérer, savoir où il est, ce qui est arrivé jadis et où il va. A côté de cette histoire analytique,

→

AUX CARREFOURS DE L'HISTOIRE
5, rue des Moulins - PARIS (1er)
La grande revue 160 pages luxueusement illustrée noir et couleur
L'HISTOIRE ET SES SECRETS
L'HISTOIRE VRAIE
LA PETITE HISTOIRE ET SES DESSOUS
Demandez le numéro spécial d'avril chez votre marchand habituel

DON CARLOS
(le Prince fou)
par GILBERT DUPÉ
Une époque faite de ruse et de sang, d'intrigues et de complots, de meurtres et de trahisons
Dans la collection "Au Cœur de l'Histoire"
UN "LIVRE CLUB" FR. 1.400 + t.l.
BREPOLS - GARNIER FRÈRES

L'HISTOIRE EN APPEL
LES PROCÈS DE JEANNE D'ARC
Préface du R. P. RIQUET s. j.
Présentation et annotations de Raymond Oursel
RÉUNIS POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS UN MÊME VOLUME, les deux procès avec leurs détails authentiques, éclairent d'une nouvelle lumière l'un des "cas" les plus controversés de tous les temps.
Ce n'est pas un livre sur les procès, ce sont les procès eux-mêmes : la voix de l'accusée, les dossiers ouverts, les pièces produites, dont certaines connues seulement par les spécialistes, que l'on met aujourd'hui sous les yeux des lecteurs.
(néo)
1 vol. 850 Fr. denoël

Mais que sont ces années ?
« La fin d'une civilisation ou le début d'une autre ? »
(Président HERRIOT)
50 ANS D'HISTOIRE
1900-1950
La somme historique du demi-siècle
Trois volumes réunissant 1.500 pages de textes, 3.000 documents photographiques, 75 hors-texte en héliogravure, 12 planches en couleurs
VOLUME I (de 1900 à 1918)
« Les hommes et les femmes de 1900-1914, tels que nous les considérons dans ce livre, portent la double marque d'un XIXe siècle auquel ils appartiennent encore et d'un XXe siècle dont l'ombre déjà se projette sur eux. En 1914 a lieu le grand tournant. Nous n'avons plus, depuis lors, connu la sécurité. »
André SIEGFRIED (*le Figaro*)
VOLUME II (de 1918 à 1933)
« Aucune bibliothèque d'histoire ne saurait se passer de cette évocation amère et sereine à la fois. »
Jean CANU (*Rev. de la Pensée franç.*)
VOLUME III (de 1933 à nos jours)
« Un opuscule monumental truffé de photographies... Un cinéma sous cartonnage. »
Paul GUTH (*le Soir*, de Bruxelles)
Un fascicule documentaire sera envoyé sur demande adressée aux Éditions
TALLANDIER
17, rue Rémy-Dumoncel - PARIS (14e)

Vient de paraître :
LE VATICAN contre L'EUROPE
d'Edmond PARIS
Ce livre, d'une importance capitale, éclaire les tragiques événements qui bouleversent le monde.
« ...On ne peut, si on ne l'a lu, comprendre quelques-uns des problèmes dont dépendent le destin de la France, le destin de l'Occident, le destin du monde. »
Albert BAYET.
Un fort volume, nombr. illustr. : 1.500 F
Éditions FISCHBACHER, Paris-VIe
Diffusion Hachette

LES GRANDES ÉTUDES CONTEMPORAINES
ROBERT ARON
HISTOIRE DE LA LIBÉRATION DE LA FRANCE
Un volume de 800 pages : 1.950 francs
LIBRAIRIE ARTHEME FAYARD

A L'OCCASION DE LA
QUINZAINE
DE L'HISTOIRE
(6-20 avril 1959)
UN CONCOURS
HISTORIQUE (1)
est organisé
par les éditeurs spécialistes
du livre d'histoire.
De nombreuses
récompenses :
60 GRANDS
PRIX
et de magnifiques
collections d'ouvrages
reliés

L'HISTOIRE ET VOUS

QUINZAINE DE L'HISTOIRE — DU 6 AU 20 AVRIL 1959

CE PANONCEAU
DÉSIGNE
LES LIBRAIRES
CHEZ QUI
VOUS DEMANDEREZ
LE RÈGLEMENT
DU CONCOURS
AINSI QUE
LE CATALOGUE
DES NOUVEAUTÉS
HISTORIQUES
1958-1959

Ce concours, facile,
intéressant, est d'une
conception entièrement
nouvelle. Il vous offre
une occasion unique :
celle de révéler, enfin,
un événement que vous
pouvez connaître et d'aider
par ce témoignage
les historiens de l'avenir.

(1) Ce concours est réservé exclusivement aux lecteurs et lectrices de Paris Seine, Seine-&-Oise et Seine-&-Marne.

comparative, nous trouverons toujours en bonne place la littérature historique qui répond à ce besoin de mystère dont le lecteur est friand et que certains auteurs entretiennent à plaisir : Naundorff est-il Louis XVII ? Jésus a-t-il existé ? Quelles sont les origines de Jeanne d'Arc ? etc.

Depuis de nombreuses années, l'éventail du livre d'Histoire s'est considérablement étiré et chaque éditeur a tenu à ouvrir dans ses collections une bibliothèque historique ou développer celle qu'il avait déjà. Même les Ed. Gallimard préparent une collection historique intitulée « Les trente jours qui ont fait la France » où l'on trouvera des études consacrées au 18 Brumaire, à la victoire de la Marne, etc.

Et quatre éditeurs organisent, cette semaine, la « Quinzaine de l'Histoire » qui se traduit par des vitrines entièrement consacrées par les libraires à la production historique.

Après la première guerre mondiale, les Editions Plon inaugurent une collection de Mémoires qui devient rapidement célèbre et dans laquelle on trouve, entre autres, les souvenirs de Foch, de Poincaré, du prince de Bulow; cette collection aujourd'hui peut se flatter de détenir les Mémoires de pair avec la curiosité pour le passé lointain. Dans ce domaine, une étape fut franchie lorsque, en 1924, les Editions Fayard confièrent à Pierre Gaxotte le soin de diriger « Les Grandes Etudes Historiques ». Parmi les volumes les plus connus de cette série : « L'Histoire de France » de Jacques Bainville, « L'Histoire Sainte » de Daniels-Rops qui en est à son neuvième volume. « L'Histoire d'Angleterre », d'André Maurois, etc. Mais on trouve sous la couverture jaune désormais célèbre également des histoires de Russie, d'Espagne, des études sur la Renaissance italienne, ou l'histoire de Vichy et celle de la Libération par Robert Aron.

Pour les étudiants

A côté de ces volumes destinés à un large public les vues d'ensemble dues à des spécialistes et s'adressant à des spécialistes ou aux étudiants ne manquent pas. Dans ce domaine les Presses Universitaires de France offrent un choix de collections très variées. « Peuples et Civilisations » de Halphen et Sagnac (20 volumes) constitue une Histoire mondiale complète, alors que « L'Histoire Générale » fondée par Gustave Glotz n'embrasse que l'antiquité et le moyen âge. Chez le même éditeur la collection « Clio » s'adresse plus spécialement aux étudiants.

Mais l'Histoire n'est pas seulement une énumération de faits chronologiques. Les historiens cherchent de plus en plus à montrer les lois profondes qui régissent l'évolution des peuples. C'est moins les batailles qu'ils ont livrées que les civilisations qu'ils ont créées qui les passionnent. Aussi bien Halphen et Sagnac que Gustave Glotz consacrent déjà une large place à l'évolution des mœurs, de la religion, des arts et des économies. Et plusieurs collections se proposent comme but presque exclusif une synthèse de ces phénomènes. « L'Histoire Générale des Civilisations » en sept volumes aux Presses Universitaires répond à ce besoin, mais il faut mentionner avant tout « L'Evolution de l'Humanité » (Albin Michel) fondée par Henri Berr qui a élaboré un programme gigantesque d'environ cent volumes, allant de la préhistoire à nos jours. Plusieurs volumes de cette collection sont justement célèbres : ceux sur la féodalité par Marc Bloch, « La Civilisation Chinoise » de Marcel Granet, les études de Lucien Febvre sur les débuts de l'âge moderne et tout dernièrement les deux tomes de Paul Alphandéry consacrés aux Croisades. Ceux qui s'intéressent particulièrement aux civilisations

Quelques uns des meilleurs tirages

518.000	« L'Histoire de France » : Jacques Bainville (Fayard).
429.000	« L'Histoire Sainte » : Daniel-Rops (Fayard).
302.000	« L'Histoire d'Angleterre » : André Maurois (Fayard).
150.000	« L'Appel » : Charles de Gaulle (Plon).
120.000	« La Vie quotidienne à Rome » : Jérôme Carcopino (Hachette).
90.000	« Des dieux, des savants, des tombeaux » : C.W. Ceram (Plon).
75.000	« Les 13 complots du 13 mai » : Merry et Serge Bromberger (Fayard).

de Gaulle, Les Mémoires de Churchill (10 vol.), ceux de Van Manstein, de Montgomery, et tout dernièrement les Carnets du maréchal Alanbrook, commandant en chef des forces armées britanniques pendant la guerre. Cet ouvrage original donne un aspect insoupçonné de la dernière guerre en montrant les luttes constantes des politiques et des militaires. En même temps l'auteur trace un portrait extraordinaire de Churchill qu'il admire profondément tout en l'ayant combattu au cours de la guerre, opposant sans cesse aux vues d'ensemble souvent géniales, mais parfois risquées de son chef, le point de vue plus étroit du militaire de carrière.

Vichy et la Libération

Ceux qui s'intéressent à la dernière guerre n'ont que l'embarras du choix : « Croisade en Europe » du général Eisenhower (Robert Laffont), « Les Carnets de la guerre d'Afrique » du maréchal Rommel (Amiot-Dumont), et l'aventure avec « Le Grand Cirque » de Clostermann (Flammarion).

Mais ces documents, provenant d'une source directe et publiés à un moment où la lutte s'était à peine éteinte ne constituent qu'un aspect de l'édition historique. L'intérêt pour le passé immédiat va d'habitude de

LE ROMAN VRAI
DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE
collection dirigée par G. Guilleminault
De la Commune à la Drôle de Guerre, de Landru à Weidmann, du French-Cancan aux Ballets Russes, du Général Boulanger au Front Populaire.
(1) LA JEUNESSE DE MARIANNE - (2) PRÉLUDE A LA BELLE ÉPOQUE
(3) LA BELLE ÉPOQUE - (4) AVANT 14 - (5) LES ANNÉES FOLLES (1918-1927)
(6) LES ANNÉES DIFFICILES (1928-1939).
Plus de 200 documents et dessins d'époque dans chaque volume relié sous jaquette 1300 fr.
denoël

QUINZAINE DE L'HISTOIRE — DU 6 AU 20 AVRIL 1959
le premier
livre
historique
de
Henri TROYAT
LA VIE QUOTIDIENNE
EN RUSSIE
AU TEMPS DU DERNIER TSAR
hachette

● UN GRAND REPORTAGE ILLUSTRÉ, AUTOUR DU LAC BAIKAL
● ASPECTS DU PLAN SEPTENNAL (Agriculture et combustible)
● COMMENT ON PEUT VOYAGER ET MEME CHASSER A TRAVERS L'U. R. S. S.
dans
Le numéro 133 - AVRIL 1959 de la revue mensuelle :
ÉTUDES SOVIÉTIQUES
Kiosques, librairies, le numéro 70 francs. Abonnement un an : 500 francs
C.D.L.P. - 142, boulevard Diderot, PARIS - C.C.P. Paris 4629.39
SPECIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps
Maréchal MONTGOMERY
Vicomte d'Alamein K.G.
mémoires

Field Marshal Viscount
ALANBROOKE KG/OM
l'espoir change de camp
CARNETS DE GUERRE | *présentés et adaptés par* Sir Arthur BRYANT | *traduit de l'anglais par* P. A. COUSTEAU
PLON

asiatiques ont un choix considérable dans les publications très variées des Ed. Payot.

Il n'y a qu'un pas de l'étude des civilisations à la petite histoire. La tradition de Georges Lenotre (dont un volume sur la Révolution Française vient d'être réédité par le Club du Meilleur Livre) est toujours vivace, et plusieurs collections sont conçues dans son esprit, tout en ayant élargi le champ d'investigation proposé par le maître de la « petite histoire ». La plus connue est certainement celle que publie Hachette sous le titre « La vie quotidienne » où Jérome Carcopino a parlé de Rome, Jacques Soustelle des Mayas, le grand égyptologue Pierre Montet des Pharaons, etc. Plus près de nous, Gilbert Guilleminault raconte en six volumes « Le roman vrai de la IIIᵉ République » (Denoel).

La curiosité pour un passé très lointain nous a permis d'assister ces dernières années à un véritable renouveau de la littérature consacrée à l'archéologie. Jadis ses recherches et ses trouvailles ont été réservées au petit milieu des spécialistes, présentées dans des livres hautement techniques. Aujourd'hui, depuis le succès « Des Dieux, des Tombeaux et des Savants » de Ceram (Plon) nous pouvons lire une large gamme de livres consacrés aux exploits de ces aventuriers du passé.

Ces livres requièrent évidemment une large illustration. Aussi le livre historique illustré prend-il de plus en plus d'importance. Dans ce domaine il convient de citer non seulement la récente « Aventure de l'Archéologie » par Ceram (Hachette), mais aussi les volumes de Leonard Cottrell consacrés à la Crète et à l'Egypte (Pierre Horay) ou le « Film de l'Histoire Médiévale » par Robert Latouche (Arthaud). Il convient de mentionner également les livres historiques publiés dans la collection « Microcosme » des Ed. du Seuil, où l'on trouve parmi les derniers parus des volumes consacrés à César, à Napoléon et aux Etrusques.

Revues et Clubs

Avant la guerre existaient des collections populaires d'ouvrages historiques. La plupart de celles-ci ont aujourd'hui disparu. Elles ont été remplacées par des revues « new look » ; parmi elles « Historia » (350.000) et « Miroir de l'Histoire » (100.000 exemplaires) tiennent les premières places.

Les Clubs de Livres ont dû céder à la mode. Le Club du Meilleur Livre possède une collection historique : « Dossier de l'Histoire » où on trouve le procès de condamnation de Jeanne d'Arc, celui de Galilée, de Savonarole, etc. Le Club du Livre publie « Portraits de l'Histoire » où vient de paraître un volume sur Sun Yat-Sen, fondateur de la République chinoise.

Le Club des Libraires fait paraître la collection « Histoire » et le Club des Editeurs « Hommes et Faits de l'Histoire » (le dernier paru un « Jaurès »).

Par souci d'information, l'éventail des études va toujours s'agrandissant. Le grand public a le loisir — s'il a le temps — d'embrasser du regard l'Histoire universelle depuis ses origines jusqu'à nos jours. Il y choisira les époques ou les « grands hommes » selon ses affinités ou bien il se contentera de garder la distance qui lui permettra d'avoir du monde une vue générale plus commode. C'est là que réside l'embarras du choix ; mais ne nous plaignons pas puisque nous sommes arrivés à l'âge de l'Histoire synthétique.

ALIOUNE DIOP, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONGRÈS DES INTELLECTUELS NOIRS, REÇU PAR LES AUTORITÉS ITALIENNES.
Les blancs vestiges de Rome.

TRADUCTION

● *Des brigands et des sous-préfectures.*

La Limace

par Gabriel Casaccia. Ed. Gallimard. 365 pages. 1.250 francs.

Pedro Paramo

par Juan Rulfo. Ed. Gallimard. 253 pages. 750 francs.

Il est évidemment quelque peu artificiel de rapprocher dans une même collection, La Croix du Sud, des auteurs venus de tous les pays de l'Amérique latine. La différence est considérable entre le Mexique et l'Argentine qui se piquent l'un de penser avec profondeur, l'autre de s'exprimer avec grâce et qui publient respectivement les deux revues les plus importantes du bloc hispano-américain (« Cuadernos Americanos » à Mexico et « Sur » à Buenos-Aires). D'ailleurs le Mexique étant dans l'hémisphère nord, il est assez arbitraire de le placer sous le signe de la Croix du Sud. En outre il y a encore plus de différence entre le Mexique ou l'Argentine et un pays comme le Paraguay, qui n'est qu'une province reculée dont la capitale n'a guère plus de 300.000 habitants. Enfin si la langue est la même — à peu de chose près — dans de grands pays comme l'Argentine et le Chili, la langue paraguayenne est encore truffée de mots tirés du dialecte indien guarani.

De ce raccourci que nous offre la collection de Roger Caillois, nombre d'idées fausses risquent de surgir. Cependant, pour le lecteur prévenu, elle constitue une mine de documentation et d'informations sur la vie dans cette lointaine Amérique latine et l'enseignement principal qui s'en dégage est peut-être la confirmation d'une certaine identité de la condition humaine sous toutes les latitudes que les écrivains européens en quête d'exotisme ont tendance à dissimuler à leurs publics. Les deux derniers ouvrages publiés par La Croix du Sud en constituent un témoignage irréfutable.

C'est du Paraguay que nous parvient l'épais roman de Gabriel Casaccia qui vise à nous donner dans un style étonnamment cosmopolite la description simultanée des multiples petits drames qui affectent la vie quotidienne d'Aregua, un petit village prétentieux, situé non loin de la capitale.

A peu de chose près, la couleur locale mise à part, les obsessions et les sentiments de Ramon Fleitas, le héros manqué du livre, écrivain velléitaire et grand homme de province, ne seraient pas déplacés dans une quelconque sous-préfecture française. Servantes-maîtresses et notables déchus, prêtres dynamiques ou fonctionnaires circonvenus, se croisent dans le roman, cherchant à assouvir les uns et les autres un désir de bonheur plus ou moins spirituel et de satisfactions matérielles qui sont de tous les pays.

Et le talent quelque peu discutable de l'auteur, son conformisme d'avant-garde dans la conception de son œuvre rendent un son parfois curieusement parisien. Tant il est vrai qu'une certaine médiocrité, en littérature, est, elle aussi, de tous les pays.

Littérature exotique, la littérature mexicaine, au même titre que la peinture de Orozco ou de Rivera, étonne d'abord par la précision des contours et la vivacité des couleurs. Une nouvelle comme « La Plaine en flammes », qui constitue probablement la pièce maîtresse du recueil de Juan Rulfo, en donne un exemple achevé. La description rapide, incisive, de l'embuscade tendue à quelques bandits plus ou moins noblement couverts par l'étiquette révolutionnaire, ou le croquis en trois lignes de l'attaque d'un village, de l'enlèvement d'une fille, en donnent l'idée.

Le long récit de « Pedro Paramo », qui donne son titre au volume et vient en tête de l'ouvrage, semblerait au contraire démentir cette image. L'apparition de toute une série de spectres dans un village désormais désert se prête mal au dessin précis. Pourtant il y a une curieuse revendication de présence dans ces fantômes et le génie national reprend ses droits dans chacune des saynettes finement ouvragées que jouent, un par un, les revenants.

Toutes les pages de Juan Rulfo donnent, en fait, la même impression de tableau sans épaisseur, de couche de couleur disposée au mépris des perspectives par un peintre sinon naïf, du moins folklorique, sur une jarre. Seuls le galbe de la poterie ou le déroulement du récit donnent quelque apparence de relief à ces représentations qui doivent leur vérisme à la vivacité de l'artiste plus qu'à sa profondeur, à son intuition plus qu'à son esprit d'analyse.

Scènes de genre que l'on ne saurait traiter de mineures qu'au regard de nos critères européens, et où le lecteur se promène en touriste avec l'agacement de ne pas tout comprendre, de n'être pas aussi sensible à la réalité d'une misère qu'à sa couleur locale. Car c'est bien la couleur locale qui détermine presque toujours le tourisme. S'il s'était agi de prendre fait et cause, chaque voyageur aurait eu bien assez à faire chez soi.

MARC LAPORTE.

RENCONTRE

« L'anxieux souci »

● *Jacques Howlett a assisté à Rome au IIᵉ Congrès des intellectuels noirs. Il raconte ses réactions de vieil Européen.*

C'EST à Rome, du 26 mars au 1ᵉʳ avril, que s'est réuni le IIᵉ Congrès international des écrivains et artistes noirs. Le premier congrès avait eu lieu en septembre 1956 à Paris, à la Sorbonne, et c'est vraisem-

→

Une Histoire racontée comme une histoire
L'HISTOIRE DU MONDE
JEAN DUCHÉ
racontée par JEAN DUCHÉ
Tome I
L'ANIMAL VERTICAL
De la nuit des temps aux invasions barbares
Flammarion

Le Terrain Vague
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VIᵉ)
Catalogue franco en distribution
SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

EDITIONS SOCIALES
VIENT DE PARAITRE :
MAO TSE TOUNG
Œuvres choisies
Tome IV
Le vol. in-8ᵉ carré, 398 pages. 900 fr.
Ce recueil englobe la période de la guerre anti-japonaise
Des textes historiques, polémiques, théoriques sur l'enseignement, l'art, la littérature
Réimpression :
MAO TSE TOUNG
Œuvres choisies
Tome I
Le vol. in-8ᵉ carré, 408 pages. 900 fr.
De la stratégie de la guerre révolutionnaire
Distributeur exclusif :
ODEON-DIFFUSION
24, rue Racine - PARIS (6ᵉ)

RJ

Vient de paraître...

JULLIARD

Pierre de LESCURE

La saison des consciences

Quand on est un grand écrivain, quand on a été pendant la résistance le champion de la liberté, quelle est l'attitude qu'il convient de prendre devant les événements du 13 mai ? C'est ce que se demande Conscience, le héros du nouveau roman de Pierre de Lescure qui vient de paraître. Si l'attitude du militant politique a pour Conscience beaucoup d'attrait, son confort intellectuel n'en a pas moins, et Pierre de Lescure, avec une ironie toute particulière, nous fait partager les tourments de son héros. Heureusement, Conscience n'est pas trop mécontent de lui-même, et comme on le verra en lisant ce livre assez « rosse » le Gouvernement n'en est pas mécontent non plus...

Paule DELSOL

Pourquoi j'aime Nine

Irène, riche bourgeoise de Montpellier, se croit délaissée par son amant. Elle se prend d'une amitié passionnée, mais sans équivoque, pour Nine, qui représente tout ce qu'elle voudrait être. Nine fait partie de cette bohême qu'on voit végéter dans tous les midis : céramique, vin blanc, gauloises bleues, pantalon de velours. Irène l'accueille chez elle et la voilà installée. Qu'adviendra-t-il de cette cohabitation ? Irène aimera toujours Nine et elle découvrira pourquoi. Le lecteur aussi, lorsqu'il lira cet adorable roman qui vient de sortir en librairie.

Raymond GAUTHEREAU

Passage du feu

Il n'est pas trop tard pour parler de ce roman paru il y a quelques mois et qui est d'une actualité brûlante. Keita, leader noir traqué par les siens, trouve refuge chez un planteur blanc. Entre midi et l'aube du lendemain se nouent et se dénouent les liens de l'amour et de la mort, du passé et du présent, de l'ordre et de l'émeute. « Le temps des maîtres et des sujets est fini », conclut l'auteur. Faut-il en déduire que blancs et noirs iront désormais chacun de leur côté ? Non.

JULLIARD

le CONTRAT SOCIAL

Revue bimestrielle
165, rue de l'Université, Paris-7e

AU SOMMAIRE DU NUMERO 2 - 1959

B. SOUVARINE :	Un congrès ordinaire
B. de JOUVENEL :	Qu'est-ce que la démocratie ?
W. WEIDLÉ :	Sur le concept d'idéologie
Yves LÉVY :	Les partis et la démocratie
Raymond ARON :	Max Weber
Lucien LAURAT :	Revisions du marxisme

L'expérience communiste
Livres - Correspondance

ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros)
France et Communauté .... 1.000 francs
Etranger .... 1.200 francs
Le numéro : 200 francs

LES PRÉTEXTES DE MARY WOOD

Pourquoi Mary Wood, femme comblée à qui s'offrent toutes les joies, choisit-elle finalement la mort ? Perdue dans ses rêves, incapable de s'adapter à la réalité, elle cherche désespérément le sens que peut avoir sa vie et sème autour d'elle le malheur, tandis qu'évoluent les personnages d'une certaine société américaine pour qui le travail forcé ou l'agitation mondaine n'est, au fond, qu'une défense contre l'inquiétude.

Tout en gardant à son récit une forme agréablement romancée, l'auteur, un éminent psychiatre américain, a su analyser en clinicien l'angoisse fondamentale de l'être humain à qui la conscience de sa propre existence, en équilibre au bord du néant, pose un problème dont la solution lui échappe. LES PRETEXTES DE MARY WOOD, de Ralph A. Jason (traduction de Mme Alice Jahier) est une œuvre d'une rare pénétration qui ne peut manquer d'intéresser le lecteur cultivé.

La Nef de Paris, Editions. Un volume : 865 fr., dans toutes librairies.

blablement en Afrique que le troisième se tiendra.

Entre l'Occident qui l'a nié, puis intellectuellement marqué, et l'appel irrésistible de l'Afrique, l'homme de culture noire poursuit dans un dialogue insistant la quête de son unité.

C'est cette question de l'unité culturelle du monde noir qui a dominé les travaux de ce deuxième congrès.

Dans son discours d'ouverture, au Capitole, le secrétaire général du congrès, Alioune Diop, a montré les perspectives dans lesquelles s'inscrit cette entreprise d'unité culturelle.

Il apparaît que cette marche vers la personnalité africaine ne saurait éviter le stade d'un certain refus de l'hégémonie que la pensée occidentale sous toutes ses formes fait peser sur elle, mais il s'agit, dans la pensée du secrétaire général, de « désoccidentaliser pour universaliser ».

Cette pensée, très souple, très nuancée, est dominée par une volonté de dialogue et son honnêteté foncière ne peut qu'imposer le respect.

L'humanisme national

Certes, les opinions les plus radicales ont été exprimées dans les salles de « l'Istituto Italiano per l'Africa » qui a assumé avec beaucoup de courtoisie et de cordialité l'organisation matérielle du congrès. Il y eut durant cette semaine agitée, bourdonnante, contrastée, à l'image du très capricieux ciel romain, des moments durs correspondant à certaines interventions. Celle du Dr Omar fut l'un d'entre eux.

Sa thèse consiste à unir étroitement nation et culture et tient un raisonnement fort clair : la culture est d'abord l'expression d'une nation. Or, dans la situation coloniale, la culture privée du double support de la nation et de l'Etat dépérit et agonise. Donc, la condition d'existence de la culture est la libération nationale. Le Dr Omar va jusqu'à affirmer que la lutte nationale est elle-même un phénomène culturel, car c'est dans cette lutte que se réforme l'expression culturelle d'un peuple et que peut naître et se définir un nouvel humanisme.

Un autre moment fort du congrès fut le discours enregistré du leader guinéen Sékou Touré, diffusé en séance plénière. Selon lui, le véritable leader politique africain est fondamentalement engagé contre toutes les formes et les forces de dépersonnalisation de la culture africaine. C'est en tant que représentant des valeurs culturelles populaires qu'il mène le combat de la décolonisation de toutes les structures de son pays. Il conclut en affirmant que « *la culture noire préservée de toute altération débouche sur la vie universelle, non pas comme un élément antagoniste, mais avec l'anxieux souci d'être un facteur d'équilibre, une puissance de paix* ».

Enfin, il y eut l'heure d'Aimé Césaire qui, par son grand talent et la générosité de sa pensée, domina d'une façon générale ces assises.

Ainsi, pour le public, le congrès fut constitué d'une série de moments que clôtura une brève résolution finale. Le caractère progressiste de celle-ci est évident. Elle pose :

1) Que l'indépendance politique et la libération économique sont les conditions indispensables à l'essor culturel des pays négro-africains ;

2) Que toute prise de conscience d'une solidarité fondamentale, que toute volonté d'unité est positive ;

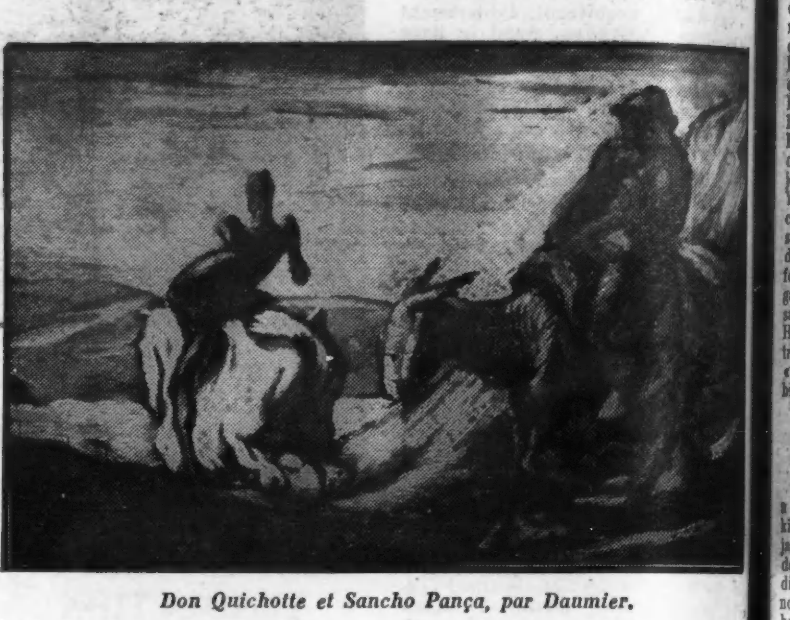
3) Que tout effort d'enracinement des hommes de culture noire dans leur propre civilisation constitue, en fait, un progrès vers l'universalisation des valeurs.

Mais à un autre niveau, celui des travaux des différentes commissions (littérature, sciences humaines, sciences politiques, théologie, philosophie, linguistique, sciences et techniques), l'impression ressentie n'est pas du tout du même ordre. Les exigences proclamées en séance plénière font place à des exposés techniques et aux longues discussions qu'ils suscitent entre spécialistes aux points de vue parfois fort divers.

Il est difficile de mesurer la portée de ce congrès. Il n'a pas eu la force émotionnelle du premier, mais sans doute fut-il plus constructif. Dans la perspective de son propos unitaire, l'important reste tout simplement qu'il ait eu lieu. Des Noirs de tous les pays se sont rencontrés et ont posé leurs problèmes. Ces problèmes qui deviennent aussi dans une certaine mesure les nôtres ! Comment, en effet, le Vieil Européen ne se sentirait-il pas concerné par la question de la culture et de l'humanisme ? Cette question l'inquiète. Après tout, les chances de sauvegarder son génie gréco-latin en face de l'homme nouveau que les deux Géants sont en train de conditionner sont-elles plus grandes que celles du Négro-Africain de promouvoir sa propre culture ? Ce n'est pas certain.

Quoi qu'il en soit, à l'actif d'une idée de la culture que le Vieil Européen pourrait reconnaître, je garde pour mémoire deux images vives de ce congrès : une jeune femme du Tanganyika expliquant la situation sociale et politique de son pays avec une lucidité et une force intérieure que seul l'esprit même du juste peut donner, et l'émotion du poète martiniquais Aimé Césaire, en face des blancs vestiges de la République romaine.

JACQUES HOWLETT.



Don Quichotte et Sancho Pança, par Daumier.

VU, LU, SU

En France

● Best-seller : en 1609, quatre ans après sa publication en espagnol, «DON QUICHOTTE» paraissait en France. Aujourd'hui, 350 ans plus tard, il existe 2.350 éditions du roman de Cervantes, en 78 langues.

● Les éditions du Seuil viennent d'acquérir les droits de traduction d'un roman « GATTOPARDO » dont toute la presse italienne parle. Il s'agit de l'unique livre écrit à l'âge de 60 ans par Tomasi di Lampedusa et publié après sa mort. A la fois historique et autobiographique, « Gattopardo » est fortement influencé par Proust.

● Une édition des « SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE » de Renan est en cours de fabrication chez Armand Colin.

D'autre part, une exposition consacrée à Renan aura lieu à partir du 29 avril à l'Institut Pédagogique.

● La première édition du roman d'Anne-Marie de Vilaine, « LES RAISONS D'AIMER », est épuisée. Un nouveau tirage vient d'être fait.

● PIERRE MAC ORLAN vient de remettre à Gaston Gallimard le manuscrit d'un livre de souvenirs. Il a choisi un vers de François Villon comme titre « La petite cloche de la Sorbonne ».

● La revue la « N.N.R.F. » a repris depuis deux mois son titre la « N. R.F. », qui était le sien avant la guerre.

● Une nouvelle collection est annoncée chez Hachette intitulée « BIOGRAPHIE PAR L'IMAGE ». Premier titre, « Pasternak », comprenant de nombreuses illustrations inédites.

● SIMONE DE BEAUVOIR travaille actuellement à la suite des « Mémoires d'une jeune fille rangée », dont le premier tome s'arrêtait à l'âge de 21 ans.

● MARCEL AYMÉ écrit une comédie musicale pour Zizi Jeanmaire dont il a déjà trouvé le titre : elle s'appellera « Patron ».

En Russie

● Pour la première fois, des publications et des livres français sont mis publiquement en vente dans une librairie de Moscou. Jusqu'à présent, seuls quelques spécialistes avaient la possibilité de consulter les ouvrages français dans des organismes officiels.

La France devient le premier pays occidental dont les livres se trouvent diffusés sur le marché russe.

En librairie

● Parmi les livres sortis cette semaine, ceux-ci retiennent l'attention :

« LA SAGESSE DES NATIONS » : choix de proverbes des cinq continents réunis par Claire Vervin, préfacé par Claude Roy et joliment édité par le Club des Libraires de France.

« HUMOUR QUAND TU NOUS TIENS », par Michel Chrestien : mille histoires drôles anglo-saxonnes (« *L'Air du temps* »).

« ANTONIN ARTAUD », par Georges Charbonnier (« *Poètes d'aujourd'hui* », *chez Seghers*).

« LA MONTAGNE EST JEUNE », par Han Suyin (l'auteur de « Multiple splendeur »), roman d'amour dans la capitale du Népal (*Stock*).

« SIGNIFICATION ET VÉRITÉ », essai de Bertrand Russell (*Flammarion*).

« MADAME WU EMPEREUR » : son règne raconté par l'historien chinois Lin Yutang (*Hachette*).

« LA TOUR », nouveau roman d'Hélène Bessette.

PAVILLONS

RODNEY GARLAND

LE CŒUR EN EXIL

Roman traduit de l'anglais

A Londres, ce roman a fait grand bruit : c'est en effet un témoignage d'une authenticité absolue, sans truquage, sans pitié et sans complaisance sur le milieu homophile londonien. On disait qu'il était l'œuvre de Graham Greene ou de Somerset Maugham... En même temps, le Comité Wolfenden l'utilisait comme le document le plus sûr dans ses travaux pour la réforme de la loi sur l'homosexualité.

A peine paru en France, LE CŒUR EN EXIL est chaleureusement accueilli. Robert Margerit, entre autres, écrit : « Le livre est captivant par son côté documentaire. L'auteur se montre d'une lucidité et d'une pénétration exceptionnelles. Son livre est un témoignage de premier ordre, d'une objectivité très rare que je recommande particulièrement aux moralistes et aux éducateurs. »

Un volume : 960 francs

néo — Robert Laffont

Vient de paraître - Collection « RENCONTRES »

J. LOEW

JOURNAL D'UNE MISSION OUVRIÈRE

1941 - 1959

Curé de paroisse et docker sur les quais de Marseille de 1941 à 1954

960 francs

LES EDITIONS DU CERF

JAZZ

Plus de « Président »

● *Qui remplacera Lester Young, l'irremplaçable ?*

LESTER YOUNG est mort d'une crise cardiaque, à New York, le 16 mars dernier. La presse n'a consacré que quelques entrefilets à l'événement. Le jazz, lui, est en deuil d'un de ses plus purs créateurs (1).

Cinquante ans, un visage énigmatique de vieille « squaw », une démarche de flâneur indolent, une lenteur de gestes comme calculée, telle est l'image « au ralenti » que nous garderons de Lester, qui jouait encore au « Blue Note », rue d'Artois, il y a à peine un mois. Cette nonchalance de l'homme était aussi celle du style d'un musicien.

La légende commence en 1936. Un jazzman si paresseux qu'il a successivement abandonné la batterie et le baryton parce que ces instruments étaient trop lourds à transporter, arrive chez Basie comme saxo-ténor. Le champion du ténor est alors Coleman Hawkins, chaleureux, vibrant, dense et lyrique. Il est le maître incontesté, le modèle que tout le monde imite. Lester en sait quelque chose : chez Fletcher Henderson, où il a séjourné, on lui a assez reproché de ne pas jouer dans le style du « Bean ». Mais Young souffle autrement, il sent autre chose et n'en démord pas : le résultat, surprenant pour l'époque, c'est une drôle de sonorité, comme intériorisée, feutrée, presque évanescente, un langage somme toute révolutionnaire par sa discrétion même. Qui le comprend? Hershel Evans, son collègue de pupitre, lui en fait un jour la remarque : « Tu as une sonorité d'alto ! » Ils se brouillent...

La nouvelle mystique

Dix ans plus tard, Lester Young a pris la relève de Coleman Hawkins dans l'admiration des jeunes jazzmen. Il est pour eux le « Président », le « Prez », l'inspirateur, le dieu de la nouvelle mystique, qui a nom « cool ». On se souvient du très beau court métrage de Gjon Mili, « Jammin' the Blues », le seul film digne de ce nom jamais consacré au jazz. Cette atmosphère somnambulique de session « after hours » rend parfaitement la nouvelle forme de sensibilité musicale, dont le jazz est redevable à Lester Young.

Après cette ascension, « Prez », comme tous les grands créateurs du jazz — dix ans de bon, puis de beaux restes — s'est enfermé dans son propre monde sonore, avec une complaisance presque maladive. On le vit souvent à Paris, mal à l'aise sur la scène du JATP, mais retrouvant son inspiration dans le cadre intime des cabarets. Le cool-style dont il fut le père s'est affadi jusqu'à n'être plus que l'enseigne d'une moderne mièvrerie musicale. On est revenu à Hawkins, et les jeunes punchers du hard bop ont apparemment oublié Lester Young. Il y a eu aussi Charlie Parker, il y a Sonny Rollins. Mais derrière les influences directes : la musique des Four Brothers, Miles Davis, Lucky Thompson et Paul Quinichette, imitateur zélé au point d'avoir été surnommé le « Vice-président », le message lesterien chemine toujours. Gageons qu'après l'actuelle explosion dionysiaque des suiveurs du bop, une nouvelle vague se réclamera une fois de plus de l'irremplaçable « Président ».

FRANÇOIS MALLET.

(1) *Discographie récente :* Barclay 3578 et 3599. Savoy 255 SV 112.

(J.-P. Leloir.)

LESTER YOUNG
« Les instruments sont trop lourds à porter... »

NOTES D'ÉCOUTE

AU lendemain de la distribution des Prix du Disque de l'Académie Charles Cros, nous avons analysé plusieurs enregistrements primés ; c'est encore ce palmarès fluvial qui nous permet aujourd'hui de souligner la valeur de quelques disques récents.

Classiques

● CARL-MARIA VON WEBER : treize lieder par Irène Joachim et Hélène Boschi. Qui connaît l'existence des lieder de Weber ? Le disque, pour sa part, les a, jusqu'à présent, complètement ignorés. Ils ne méritent pas cette mauvaise fortune et doivent prendre rang aux côtés de la production des Schumann et des Schubert. Saluons donc cette « restitution » que la firme Boîte à Musique vient de réaliser ; l'enregistrement de ces magnifiques lieder associé à la réussite exceptionnelle d'Irène Joachim a été justement couronné par un Prix de l'Académie Charles Cros; sur la seconde face de ce disque, très belle interprétation de la 2e Sonate de Weber par Hélène Boschi. (*BAM LD* 048.)

● MESSE DE TOURNAI par l'ensemble vocal et instrumental sous la direction de Marc Honegger. Oubliée pendant près de six siècles, la Messe de Tournai, révélée grâce aux travaux du musicologue Armand Machabey et... à l'enregistrement de la firme Lumen, apparaît comme un ouvrage d'une grande beauté — qui ne pâlirait point aux côtés de la Messe de Guillaume de Machaut — et d'une extrême importance musicologique : il s'agit, en effet, de la première Messe polyphonique *complète*. Sa réalisation discographique est excellente ; elle est accompagnée d'une plaquette précieuse d'Armand Machabey et d'une présentation sobre mais soignée (*Lumen LD* 2. 128).

● MAURICE DURUFLE : Requiem pour soli, chœurs, orchestre et orgue par les chorales P. Caillard et S. Caillat et l'Orch. Lamoureux (dir. : M. Duruflé) : Le Requiem de Duruflé, composé en 1947, est écrit d'après les thèmes grégoriens de la « Messe des Morts »; la partition, profondément humaine, possède un souffle puissant; sa réalisation discographique est absolument impeccable et l'enregistrement fort impressionnant. (*Erato LDE* 3098.)

MIDAS.

Lumen

TROIS GRANDS PRIX
LA MESSE DE TOURNAI
Ensemble vocal et instrumental sous la direction de MARC HONEGGER
LD 2-128

Gravures stéréophoniques :
SIX SONATES DE BACH
pour piano et violon par le duo LEE-MAKANOWITZKY
LD 3-437/8

QUATUOR A CORDES
de Jacques LEGUERNEY
par le Quatuor PRO ARTE
LD 2-440

LA STÉRÉOPHONIE

L'étude de la reproduction sonore en stéréophonie a permis de découvrir la complexité des phénomènes physiologiques qui concouraient à donner la sensation de présence.

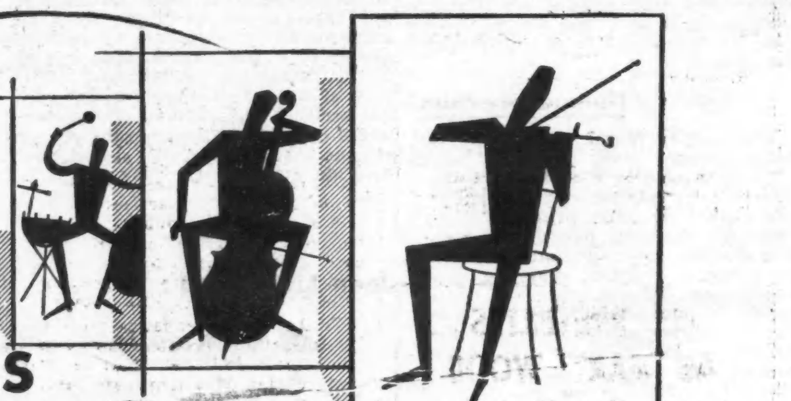
Les révélations de la véritable reproduction stéréophonique sont insoupçonnées de ceux qui n'ont jamais entendu que des compromis commerciaux.

En monaural, on écoute la musique l'oreille collée au trou de la serrure, en stéréophonie, on ouvre la porte.

OUVREZ NOTRE PORTE...
VOUS SEREZ BIEN REÇUS

DEMONSTRATION TOUS LES JOURS de 9 à 12 h. et de 14 à 19 heures
CABASSE - 82, avenue Parmentier - PARIS
VOL. 87-15

Damour



MUSIQUE EN TROIS DIMENSIONS

LA STÉRÉOPHONIE CHEZ VOUS POUR 65.000 F

Le Stéréo-Electrophone STÉREOSTAR est conçu, à la fois, pour améliorer nettement l'audition des disques normaux et retransmettre avec fidélité l'enregistrement en relief des disques stéréophoniques.

Avec STÉRÉOSTAR vous éprouverez une sensation de "présence" surprenante. Vous situerez la place de chaque instrumentiste, suivrez les déplacements sur scène de chaque artiste.

GRATUIT : Demandez la documentation et l'adresse des dépositaires pour une audition d'essai à :
STÉRÉO-STAR
33, rue J.-B. Charcot
COURBEVOIE (Seine)

STEREO STAR

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● « *The Hostage* », *du théâtre fair-play.*

AU Théâtre des Nations cette année, l'Allemagne, l'Italie, la Hollande jouent Shakespeare ; et la Grande-Bretagne joue l'Irlande : « The Hostage » de Brendan Behan, en attendant une adaptation d' « Ulysses » de Joyce, et sans compter la « Sainte Jeanne » de Bernard Shaw que les Irlandais joueront eux-mêmes. C'est peut-être la chance de la littérature anglaise d'être perpétuellement aiguillonnée par une littérature indépendante de même langue.

Indépendant, M. Brendan Behan l'est totalement. Si « L'Otage » de Claudel est une tragédie de la liberté spirituelle, cet « Otage »-ci est la farce amère d'une liberté anarchique. Tandis qu'à Belfast les Anglais s'apprêtent à exécuter un jeune républicain irlandais, à Dublin les clandestins de l'armée républicaine enlèvent un jeune soldat anglais et le confient aux gérants et aux pensionnaires d'un hôtel borgne où la police n'aura pas l'idée d'aller le chercher. Cet hôtel, avec ses ivrognes, ses cinglés, ses filles et ses garçons de petite vertu, est un pittoresque et joyeux foyer d'anarchie : c'est, selon le point de vue, Sodome et Gomorrhe ou le Parradis terrestre. Et le jeune Anglais s'y trouve comme un poisson dans l'eau, il est lui-même gai, libre, insouciant, dépourvu de préjugés, il prend sa détention à la blague, fraternise avec ses geôliers bénévoles et en particulier avec la charmante et simple Teresa. Et brusquement, il apprend qu'il est un otage, que les républicains ont décidé de l'exécuter en représailles si les Anglais pendent le jeune homme de Belfast. Et tout le monde s'écarte de lui, et il est seul avec sa mort.

Il se débat, essaie de faire avertir la police par Teresa, qu'on empêche de sortir. La police arrive cependant, prévenue par un indicateur, mais dans la bagarre, le soldat est tué par une balle perdue. Il n'a pas été sauvé par l'amour, il n'est pas mort de la bonne façon pour une bonne cause. Mais il est mort quand même, au milieu de ceux qui pouvaient être ses copains, ses frères, victime de la sanglante absurdité de tous les nationalismes et de tous les fanatismes.

Humour de choc

Tout cela prend beaucoup de force, parce que c'est dit sans phrases, avec des chansons de music-hall, des plaisanteries vulgaires, une espèce de santé peuple. Pas un coup de chapeau, pas une précaution oratoire pour la morale, le drapeau ou la religion, mais au contraire une dérision massive, continuelle. Il me semble, par exemple, que le public parisien tolérerait difficilement en français une scène comme celle où l'on voit un chœur d'invertis conseiller au jeune soldat la fructueuse carrière de prostitué, tandis qu'en contrepoint une dame à l'âme pieuse se lamente et gigote. Mais nous aurons peut-être l'occasion d'en juger puisqu'on jouera dans quelques jours une autre pièce de M. Brendan Behan en traduction.

Génie débraillé, humour de choc, cynisme salutaire tout cela est merveilleusement rendu par le travail du théâtre Workshop. Le dispositif scénique, peut-être mal à l'aise sur la scène de Sarah-Bernhardt, n'est ni très beau ni très clair. Mais la mise en scène de miss Joan Littlewood, qui explique ses principes dans ce numéro de « L'Express », réaliste quand il le faut, synthétique quand il le faut, est parfaitement efficace et surtout sa direction d'acteurs qui arrive à nous donner des personnages extrêmement typés sans charge et sans cabotinage. Voilà, si l'on peut dire, du théâtre « fair-play ».

R. K.

(Charpentier.)

JOAN LITTLEWOOD
Un goût de miel.

Joan Littlewood :

● « *Là, où la vie est dure.* »

« AUSSI *intéressant que Kazan ou que Vilar* », murmurait-on dans les couloirs, après que le public eût applaudi et salué, debout, pendant dix minutes, le Workshop, sa troupe et sa directrice Joan Littlewood, qui se confirmait comme l'un des meilleurs metteurs en scène de théâtre du monde.

Découvert en Angleterre par Claude Planson, le directeur artistique du Théâtre des Nations, et entièrement invité par la France (1), le théâtre Workshop a été le clou du deuxième festival de Paris en 1955. Cette troupe, entièrement dépourvue d'argent, considérée dans son propre pays comme une bande d'anarchistes sales, d'amoraux, de communistes, obtint un succès si éclatant, que c'est à cette consécration parisienne qu'elle dut d'être enfin appréciée en Angleterre.

A 44 ans, l'air un peu fatigué, Joan Littlewood a enfin maintenant, dans la banlieue populaire de Londres, un théâtre, un vrai, avec du velours, plein tous les soirs.

Des « clowneries »

Elle n'en espérait pas tant, quand à 18 ans, elle s'embarqua pour Paris, sans un sou, quittant son milieu ouvrier avec l'idée de faire de la peinture. Elle échoua à Montparnasse et comprit très vite que « *sa vie et son talent ne seraient pas assez grands pour que sa peinture puisse apporter un bienfait à l'humanité* ». Elle retourna alors en Angleterre pour essayer d'y faire du théâtre. Tour à tour femme de ménage, fille de ferme, repasseuse, elle rencontra à Manchester un groupe de jeunes gens avec lesquels elle décide de jouer des pantomimes dans la rue. Elle devient très vite célèbre parmi les mineurs du Pays de Galles, qui la font vivre, elle et sa troupe. Ils jouent alors sur le trottoir des scènes satiriques, récitent des poèmes, font des « clowneries », avec un parapluie, un chapeau, une fleur pour tout décor, pour toute évocation scénique. En parcourant l'Angleterre, elle écoute les gens parler, et écrit des canevas d'histoires, qu'ils jouent en Commedia dell'Arte. Joan Littlewood explique très simplement ses idées théâtrales : « *En Grande-Bretagne, personne ne sympathisait avec le théâtre. Sorti de Noel Coward, il n'y avait pas d'auteur dramatique. Il fallait quelque chose de nouveau, qui donne au public, à tous les publics, le sentiment d'une communion, d'une identité, de la grandeur. Le théâtre doit être à la fois ésotérique et vulgaire et les acteurs doivent être presque des écrivains. En Angleterre, on n'aime pas ce qui est « différent ». On joue encore un travesti de la vie avec la voix dans le masque, et l'on n'aime pas que ma troupe soit choisie pour être à Paris. Pourtant, je ne crois ni au théâtre religieux, ni politique, ni engagé, je crois que le théâtre doit être simplement présent, là où la vie est dure, pour montrer à l'homme qu'il n'est pas seul, que d'autres vivent comme lui, réagissent comme lui.* »

C'est Joan Littlewood qui a monté « Un goût de miel », la première pièce de cette jeune fille de vingt ans, Shelagh Delaney dont la critique a loué l'originalité et l'authenticité populaire. C'est elle aussi qui a découvert et exalté le talent de Brendan Behan, qui raconte ici, lui-même, son existence.

M. M.

(1) Les troupes étrangères payent d'habitude leur séjour et leur voyage. La recette leur revient entièrement.

Brendan Behan

● « *Le seul reproche que je ferais à Paris...* »

JE suis né à Holles Street, à Dublin, le 9 février 1923. Cette année-là, mon père était dans un camp anglais, avec 10.000 autres prisonniers dont l'actuel président de la République d'Irlande, Sean T. O'Kelly.

Ma famille a toujours été républicaine. Chez nous, on est socialiste et syndicaliste. Mon père, Stephan Behan, préside le syndicat des maçons et des peintres, ainsi que les « ship painters union ».

Les Behan ont toujours été catholiques et anticléricaux. Chez nous, personne n'a jamais porté la soutane, mais tout le monde est mort avec l'aide du prêtre. Que Dieu soit loué !

Mon père fut excommunié en 1922 parce qu'il était membre du parti républicain. Moi, je le fus en 1939...

Il s'agit d'ailleurs d'une simple formalité. Chez nous, pays catholique, personne ne s'en inquiète, les prêtres moins que les autres. On peut toujours se marier et se faire enterrer à l'église.

J'ai été élevé dans le quartier pauvre du nord de Dublin. Un quartier planté de grandes maisons de l'époque georgienne, avec une famille entassée dans chaque pièce. Nous, nous en avions deux : une cuisine et une chambre. Un énorme fourneau trônait dans la cuisine qui servait de salle de séjour. La nuit, mon père et ma mère et le bébé du moment — nous étions huit, sept garçons et une fille — dormaient dans la cuisine. Les autres couchaient dans la chambre qui était contiguë à l'une des chambres du bordel installé sur la rue.

En 1936, j'entrais à l'école technique comme apprenti-peintre en bâtiment. L'année suivante, la corporation de Dublin nous fit déménager dans un lotissement à Crumlin, au sud du Liffey, presque dans la campagne. Nous avions l'électricité, une baignoire, des W.C. et de l'air... Je détestais tout ça. Non que je n'aime pas être propre, mais la rue me manquait. J'aime la mer, non la campagne. Les journées y sont interminables. Le seul reproche que je ferais à Paris, c'est son absence de mer.

Lendemains de cuite

C'est en 1947 que j'étais venu pour la première fois en France. Tout le monde admire le Paris des artistes. J'aime le Paris des barricades. J'aime Delacroix qui, à mon sens, représente parfaitement ces deux Paris. En France, je travaillais comme peintre en bâtiment à l'exposition de l'Aéro-

AU RESTAURANT DE
LA CASCADE
BOIS DE BOULOGNE
Un cadre unique par tous temps
Une grande carte
Un menu de qualité au choix
2.500 fr. (vins compris)
Réserv. TRO. 83-00 - Parking assuré

RÉUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 13	21 h.	RIGOLETTO
Mercr. 15	21 h.	PRINTEMPS A VIENNE CHEMIN DE LUMIERE ETUDES
Vendr. 17	20 h.	LOHENGRIN (en allemand) sous la direction de Hans KNAPPERTSBUSCH
Samedi 18	20 h.	FAUST
Dim. 19	20 h.	FAUST

OPERA-COMIQUE

Mercr. 15	21 h.	LA BOHEME
Jeudi 16	20 h. 15	PELLEAS ET MELISANDE (Nouvelle présentation)
Vendr. 17	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS LA VOIX HUMAINE
Samedi 18	20 h. 15	PELLEAS ET MELISANDE
Dim. 19	14 h. 30	ISOLINE
Dim. 19	20 h. 15	MANON

PROLONGATION
PETIT MARIGNY
JACQUES DOUAI
LA FRAIRIE

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

nautique, à la gare des Invalides et à Saint-Gratien.

Lors de mon dernier passage en France, j'ai eu un incident à l'aérodrome d'Orly. La presse l'ayant rapporté en déformant mes propos, je profite de l'occasion pour faire une mise au point. On m'a fait dire que je ne voulais pas « mourir pour la France ». Je reconnais ne pas désirer mourir ni pour la France ni pour l'Irlande ni mourir du tout si c'est possible. Partant de là, on a écrit que j'avais manifesté des sentiments violemment antifrançais. La vérité est que j'avais dit : « Je ne veux pas mourir pour Air France ».

J'aime la France : la France républicaine. J'aime l'Irlande : l'Irlande républicaine. Je n'ai pas apprécié d'être mis en cage au commissariat de police de Choisy-le-Roi.

Les policiers sont tous des paysans, ravis d'être en ville, en uniforme et armés de revolvers. Ils rampent à travers les villes avec une peur étonnée, comme lorsqu'ils débarquent de leur campagne. Ce n'est pas leur faute. Lénine a dit que le but de toute politique était la disparition de l'idiot du village...

La police est une nécessité... pour ceux qui ont de l'argent.

Quand je dis que j'aime la France, je ne pense pas aux flics qui sont des paysans et des débiles mentaux comme ailleurs. Le monde étant une maison de fous, est-il juste de faire surveiller les prisons par des patrouilles d'imbéciles armés ?

Je ne peux rien dire sur ce que j'écris car je joue alors la comédie. En ce qui concerne la boisson, je peux seulement dire qu'à Dublin pendant la crise, quand je grandissais, l'ivresse n'était pas considérée comme une disgrâce sociale. Trouver de quoi manger était un exploit ; de quoi se saouler, une victoire.

J'ai récemment constaté que les cuites sont néfastes. Quant à leur lendemain... De plus, je souffre de douleurs épouvantables qui m'empêchent parfois de marcher. Proust dit : « *Nous n'obéissons à aucun docteur qu'à la douleur* ». Peut-être vais-je me réformer. Peut-être.

P.S. — Je suis marié à Beatrice Salked, un peintre. Une artiste-peintre. Nous n'avons pas d'enfant, excepté moi.

BRENDAN BEHAN.

(Charpentier.)

BRENDAN BEHAN
Un goût de « scotch »

CINÉMA

Michèle Manceaux vous raconte :

Trois films pour les messieurs.

BATAILLE navale, western, le cinéma, cette semaine, s'adresse plus spécialement aux hommes.

La Dernière Torpille

Dans « La Dernière Torpille » (1) de Joseph Pevney, il y a beaucoup d'explosions, d'actes de courage et de camaraderie, il y a la lutte héroïque du sous-marin percé comme une passoire, qui fonce sur le vilain porte-avions japonais, bref il y a tout ce qui fait vibrer les anciens combattants, les futurs et les autres. Pour les dames, il y a l'océan en cinémascope, de beaux plans de torpilles sous l'eau et de gros bateaux qui ressemblent à d'étranges monstres marins. Quant à savoir si ces combats très joliment photographiés sont vraisemblables, il vaut mieux être accompagné d'un capitaine de vaisseau.

(1) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

Les Grands Espaces

Ces batailles à main nue au milieu d'une steppe désertique, ces cavalcades éperdues à travers des ranches immenses, ces solides gaillards qui caracolent pistolet aux hanches, voici encore des images dont les spectateurs mâles raffolent, et que William Wyler dispense très savamment dans «Les Grands Espaces» (2).

Aussi habile réalisateur (« Mrs. Miniver », « Les plus belles années de notre vie », « Les hauts de Hurlevent », « Vacances romaines », etc.) que producteur, Wyler, qui a déjà produit « La loi du Seigneur », ajoute ici au western une romance un peu psychologique jouée par des acteurs attachants : Carrol Baker, cette blonde capricieuse et butée (la « baby-doll » de Kazan), Jean Simmons, une main de velours dans un gant de fer, et le superbe Gregory Peck, auprès duquel tous les Tony Perkins des 48 Etats peuvent s'aligner. Wyler n'oublie pas non plus l'intrigue morale qu'il place dans chacun de ses films. Il punit l'orgueil et prêche la concorde à propos d'un cours d'eau que deux familles se disputent pour y mener boire leur bétail. Tout cela est simplet mais délassant. Un bon air pur souffle largement et longuement (trois heures) dans ces « grands espaces » aux couleurs raffinées.

(2) Biarritz, Richelieu, Madeleine-Gaumont.

Vacances à Paris

« Vacances à Paris » (3) de Blake Edwards a aussi de quoi séduire les cœurs masculins. En effet, cette comédie américaine tient surtout du vaudeville militaire de style « Tire-au-flanc » qui réjouit tous ceux qui sont simplement passés un jour au conseil de révision.

Le tourlourou en garnison à Pont-Audemer est simplement devenu G.I. dans une base polaire de l'Arctique. Un billet de permission y est mis en loterie : la permission idéale, trois semaines à Paris, en compagnie d'une volcanique star de Hollywood. Le gagnant se trouve être Tony Curtis, un jeune caporal coureur de jupons, et c'est ici que les différences de culture et de civilisation commencent à se faire sentir. Alors que dans un bon et solide vaudeville français, tout concourrait à amener le héros au lit, dans un film américain tout est mis en œuvre pour l'en détourner.

Un colonel du Pentagone, un commandant d'état-major, un lieutenant (féminin) des services psychologiques de l'Armée et quelques solides M.P. se retrouvent donc à Paris pour empêcher le caporal frustré par sept mois de pôle Nord de faillir à la légendaire galanterie du G.I. Finalement, le lieutenant Janet Leigh, qui apporte l'élément californo-freudien à ce Feydeau saxon, se dévouera en dégelant sa blonde frigidité dans les bras du beau caporal.

Les 287 éclats de rire garantis à l'entrée par la publicité sont peut-être exagérés, mais l'on rit très souvent et de très bon cœur.

(3) Lord-Byron.

M. M.

TÉLÉVISION

Cinq colonnes à la une

Un vendredi faste.

LA T.V. est comme la langue, selon Esope, capable du meilleur et du pire. On l'a bien vu vendredi après des soirées pénibles.

« Cinq colonnes à la une » a été remarquable : un reportage inespéré sur le Dalaï-Lama et le Tibet, un autre sur la sœur, le chauffeur, l'aide de camp de Hitler, bien mis en valeur par le commentaire de Nicole Védrès : ils semblaient tous trois n'avoir jamais eu conscience — tel le Ponce Pilate d'Anatole France — de ce que leur maître avait fait et signifié ; un excellent reportage sur M. Ben Gourion, Elath et Israël, un autre sur l'« Enchaîné » de Sartène le vendredi saint, ces admirables photos évoquaient la grande peinture.

J'ai trouvé plus faible l'interview de Mme Jeanne Moreau, je n'ai pas très bien compris ce qu'on lui demandait, elle non plus ; du moins, j'en ai eu l'impression. Je crois qu'on aurait voulu savoir d'elle si une actrice qui a joué Ysolde ou Juliette peut encore dire: « Je t'aime » à son mari ou à son amant. L'expérience a prononcé là-dessus, depuis des siècles. Aussi, Mme Jeanne Moreau paraissait déconcertée, et nous comme elle.

Je ne connaissais pas les Jeunesses Musicales, Je m'en excuse et dois remercier la TV de me les avoir fait connaître. Elles ont joué avec foi le dernier concerto composé par Mozart, devant un public, jeune lui aussi, et enthousiaste. Les progrès merveilleux de la culture musicale consolent de bien des reculs.

EMMANUEL BERL.

3 FILMS PRIMÉS
CINEMA D'ESSAI CAUMARTIN
MOI UN NOIR
PRIX LOUIS DELLUC
GRAND PRIX COURT MÉTRAGE VENISE 58
POURVU QU'ON AIT L'IVRESSE
MERCURE D'OR DE VENISE 58
LE CHANT DU STYRENE

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
« BORIS GODOUNOV »
Opéra de MOUSSORGSKI
Solistes, ballets et chœurs du Grand Théâtre de Moscou

A paraître le 15 avril
JEAN BERANGER
INGMAR BERGMAN et ses FILMS
1 vol. - 200 pages - 40 illustrations 990 fr.
LE TERRAIN VAGUE - 23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maitres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

QUARTIER LATIN
9, RUE CHAMPOLLION (5e)
NOBLESSE OBLIGE (v. o.)
ALEC GUINNESS

Cabarets Dancings

Mme ARTHUR 75 bis, rue des Martyrs (Montmartre) ORN. 46-27

CARROUSEL 40, rue du Colisée ELY. 51-85
DEUX SPECTACLES : 23 h. 30 et 1 h. 30
COCCINELLE

Restaurants

LIDO (ELY. 11-61)
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

MOCAMBO 12, rue de Marignan ELY. 58-64
JOCELYNE JOCIA - Diner spectacle

VOICI COMMENT MARILYN

DANS le froid et la pluie, des milliers de personnes stationnent. Bousculade. Une émeute se déclenche. Des femmes hurlent. Des hommes cognent. Que se passe-t-il ? Marilyn Monroe sort de la salle où son nouveau film, « Some like it hot », vient d'être présenté.

C'est plus qu'un succès. Un triomphe. La petite fille illégitime, abandonnée, illettrée, névrosée, qui posait nue pour les calendriers, qui a rompu avec Hollywood parce qu'elle voulait « qu'on la respecte », qui a fondé sa propre société pour choisir ses rôles et ses metteurs en scène, a gagné. Elle est au summum de sa popularité, encensée par la presse.

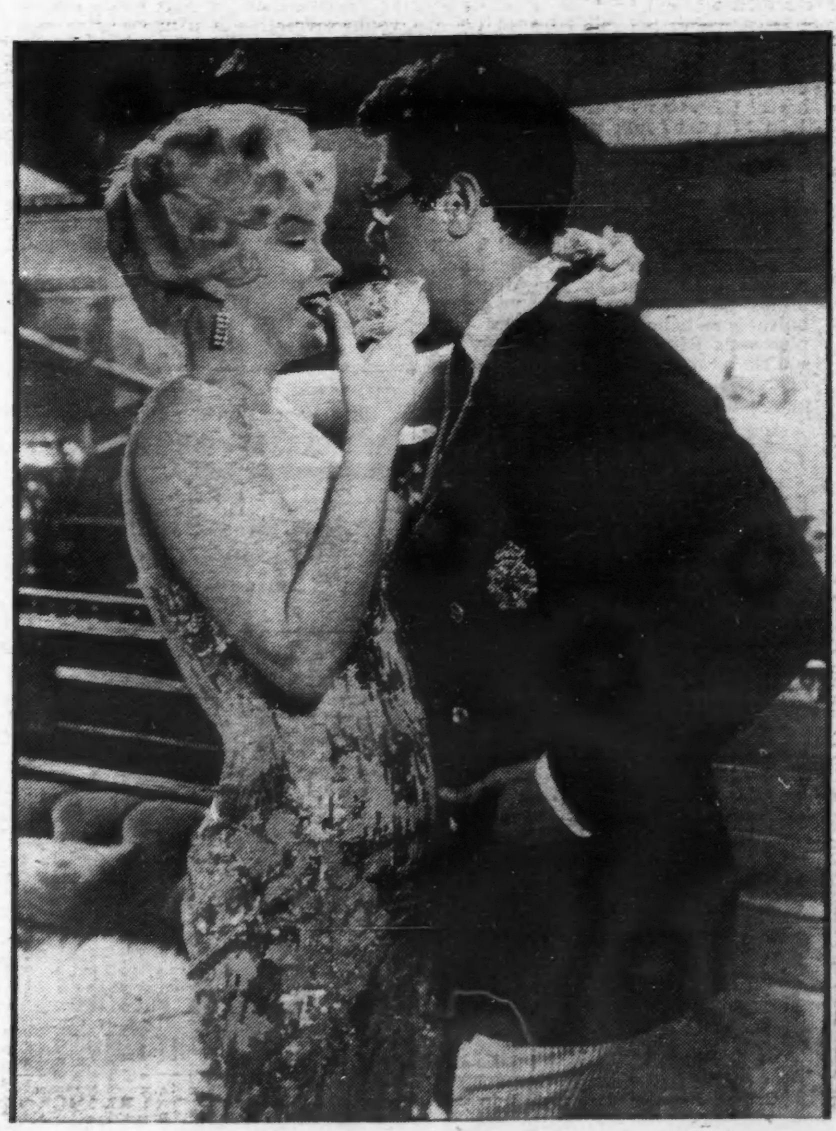
Le film ? « C'est à se tenir les côtes », déclare le « New York Herald Tribune ». Réalisé par Billy Wilder, c'est une cascade de gags. Deux musiciens, témoins malgré eux d'un règlement de comptes entre gangsters, se réfu- gient, costumés en femmes, dans le sein d'un orchestre fémin[in] pour échapper aux poursuites des bandits. Marilyn est la vedette, chanteuse et joueuse d'ukulele, de l'orchestre. Parodie des an- nées 29, prohibition, jazz-band... On rit d'un bout à l'autre.

« Some like it hot » (Certains l'aiment chaud) sera présenté par l'Amérique au Festival de Cannes en mai — on annonce la présence de Marilyn en personne — et ne sortira dans les salles qu'en sep- tembre.

Voici, réunies en exclusivité pour « L'Express », les photos des deux « clous » du film : la scène de séduction de Tony Curtis par Marilyn, et la danse à l'ukulele.

Le commentaire, définitif, d'un grand critique américain qui ré- sume ainsi sa pensée : « Oh là là, cette Marilyn ! »

La scène de séduction



ONROE A TRIOMPHÉ

La danse à l'ukulele

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, 4 AVRIL.

QUAND je suis entré « en grippe », les lilas fleurissaient à peine, les pivoines étaient encore en boutons. A la sortie du tunnel, pivoines et lilas sont près de leur fin et les iris se hâtent. Ce printemps précoce aura été bousculé et talonné par le jeune été déjà aux portes, qui envoie en éclaireurs les premières nuées orageuses. C'est à mon âge que l'illustre rengaine du « Lac » ne fait plus sourire : « O temps, suspends ton vol... » Non, je ne trouve plus là de quoi me moquer : « Encore une petite minute, monsieur le bourreau ! » Ce vieux bourreau, c'est le temps. Et voici que la charrette dévale sur la dernière pente et que les freins ne jouent plus...

Un journaliste qui doit être jeune, j'imagine, me traitait l'autre jour de vieillard glacé, et comparait au Pôle Nord ce Bloc-Notes. Si nos écrits font aux autres chaud ou froid, nous n'en sommes pas juges. Mais la source qui les alimente et qui est nous-même, nous savons bien qu'elle brûle encore, que peut-être elle ne fut jamais si brûlante, parce qu'elle ne s'épand plus comme autrefois sur des objets particuliers et que le fleuve de feu remonte à sa source.

Ce contraste, dont j'étais saisi dès l'enfance, entre l'inimaginable bonheur que le printemps reflète et la condition du condamné à mort qu'est chacun de nous, comme à l'heure du déclin il nous prend à la gorge ! Hé quoi ! à tant d'amour manifesté par la matière elle-même, à ce tressaillement universel, végétal et animal, rien éternellement ne répondrait ? J'ai entendu une réponse à l'aube de la vie, à genoux, chaque soir, pressé contre ma mère, dans la chambre noyée d'ombre : « Mettons-nous en présence de Dieu... ». Je l'ai gardée en moi cette parole...

5 AVRIL.

LA fièvre cède enfin. Ce dimanche de Quasimodo m'aura tenu lieu de Pâques, cette année. N'importe : si tard qu'on arrive, la table du Père de famille reste toujours servie ; et ce qui se donne à nous un jour de la semaine, un dimanche ordinaire, n'est en rien différent de ce que nous recevons à Pâques ; et c'est déjà ce que nous posséderons à jamais...

6 AVRIL.

JE n'envisage pas l'échéance du 13 mai dans un état d'esprit de partisan. Je ne souhaite pas que les gens d'Alger soient dominés et humiliés, mais que ce jour-là l'Etat souverain restauré montre sa force. Aucun autre problème dans cet ordre que celui de l'armée. Si elle retrouve ses vertus d'obéissance et de silence, les remous de la foule resteront des remous qui ne vaudront même pas un commentaire. Mais la moindre connivence entre l'armée et la rue serait grave, comme serait irréparable le plus léger signe d'une capitulation de Paris. Si nous allons à une épreuve de force il ne fait aucun doute qu'elle sera décisive ; car à aucun moment de l'Histoire l'Etat, pour tenir tête aux factieux, ne détint plus de pouvoirs qu'aujourd'hui, et quel homme chez nous, depuis Napoléon, a connu le prestige du Président de cette République ?

ON ne saurait parler de popularité. Le général de Gaulle, qui n'est au niveau de personne, n'a pas le style de l'époque. Mais, en province, on se rend mieux compte qu'à la confiance qu'il inspire l'idée de nécessité se trouve liée. Dès lors, toute capitulation de sa part, même dissimulée, ne laisserait plus de place à l'espérance. L'humiliation de l'Etat du temps de Guy Mollet irritait mais ne désespérait pas. Aujourd'hui, si de Gaulle cédait, il ne resterait pour chacun de nous que de trouver le lieu propice au songe, à l'évasion hors d'un réel désormais voué aux puissances immondes.

EPROUVANT ce que je ressens devant le destin de Charles de Gaulle, ai-je le droit de me dire républicain et démocrate ? C'est un fait : le malaise de presque tous mes amis de gauche, durant ce Consulat sous lequel nous vivons, n'a d'égal que la satisfaction que j'y trouve moi-même ; d'autres, même à gauche, le ressentent peut-être, ce plaisir ; mais je suis presque seul à le confesser avec cette bonne foi et cette naïveté qui sont le fond de ma nature, quoi qu'en pensent les gens.

Démocrate, je ne suis donc pas le moins du monde gêné par un régime consulaire. Mais voici l'étrange : y frétillant comme poisson dans l'eau, je ne me sens pourtant nullement monarchiste. Pourquoi ? Parce que l'idée qu'au grand homme pourrait succéder un quelconque Dauphin me répugne. L'hérédité, je la refuse comme panacée. Je sais d'avance tout ce que me répondrait un monarchiste, car j'appartiens à la génération qui durant des années a lu chaque matin « L'Action Française »...

7 AVRIL.

LA télévision à Malagar. Je la comparais l'autre jour à une mangouste. Elle finira par dévorer tout le reste : la radio, la lecture, les journaux. L'imprudent M. Lazareff, avec son émission « Cinq colonnes à la une », se rend-il compte qu'aucun reportage dans la presse n'approche de ce qu'il nous donne sur le petit écran, que par exemple l'autre soir, le commandant Rayon venu s'expliquer lui-même rendait insignifiant tout ce que nous avions pu lire à son sujet ? Le commandant Rayon est-il en vérité l'homme que nous écoutions, que nous dévorions des yeux, ou jouait-il ce personnage de Don Quichotte, d'aventurier grand honnête homme ? Mais déjà, il s'agit bien du commandant Rayon ! Le chauffeur d'Hitler nous raconte comment il a brûlé le cadavre de son maître ; et voici le Dalaï-Lama en personne qui, de son bel œil de faux dieu, sourit à l'opérateur. Nous l'escortons sur les chemins, en fuite vers l'Inde ; cela se passait il y a quelques années ; mais le temps n'existe pas au Tibet : c'est le retour éternel observé à l'œil nu. Cet admirable prêtre catholique de Galilée qui nous parle des Juifs qu'il aime, a le regard et la voix mêmes du Seigneur. Déjà il est remplacé par Jeanne Moreau : devant un million de spectateurs l'héroïne des « Amants » joue au jeu de vérité avec une incroyable bonne foi, répondant aux questions les plus perfides, et jusqu'à déclarer que ses partenaires, les acteurs, à ses yeux, ne sont pas des hommes, mais une certaine espèce de femelles ! Je suppose que chaque téléspectateur attendait, comme moi-même, que la séance finît sur cette seconde suprême de vérité : une formidable paire de gifles dont l'interrogateur M. Parnaud aurait fait les frais. Mais nous sommes restés sur notre faim.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Press »)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). Tél. : ELY. 8[illegible]

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ). Tél. : BAL. 1[illegible]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **5.000 francs.**
Etudiants, militaires : **4.000 francs.**
Etranger : **6.000 francs** (Etudiants : **5.000 francs**)

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : **125 francs.**
Maroc : **120 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. : Cameroun, République Centre-Africaine, Congo, Côte française des Somalis, Côte d'Ivoire, Dahomey, Gabon, Guinée, Sénégal, Rép. Soudanaise, Togo, Tchad, Rép. Voltaïque.
13.000 fr. : Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria.
13.400 fr. : Guadeloupe, Guyane, Madagascar, Martinique, Nouvelle-Calédonie, Cambodge, Laos, Vietnam, Réunion, Tahiti.
15.200 fr. : Angola, Cuba, Haïti, Panama, Costa-Rica, Guatemala, Jamaïque, île Maurice, Tanganyika.
16.200 fr. : Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan.
17.200 fr. : Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Uruguay, Venezuela.
24.500 fr. : Australie, Nouvelle-Zélande.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Pour New York sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS
DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA
Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE
AMERIQUE DU NORD - DU SUD - CENTRALE - PACIFIQUE
PARIS, 49, avenue de l'Opéra - RIC 79-79
CANNES, Jetée Albert-Edouard - Tél. [illegible]
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 852-77
MARSEILLE, 102, rue de la République - Tél. [illegible]
PARIS, Bureau du [illegible], 11, rue Tronchet - ANJ [illegible]

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S . A . L . A . M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16ᵉ) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94